VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME PREMIER.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE;

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le DAUPHIN; *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR;

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.

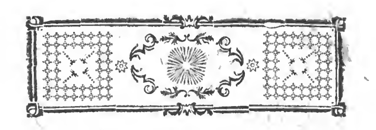


A PARIS,

Chez {NYON, l'aîné, rue du Jardinet. MÉRIGOT, le jeune, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



ÉPITRE

DÉDICATOIRE

DE L'ÉDITEUR ANGLOIS,

A SA MAJESTÉ BRITANNIQUE.

SIRE,

En considérant combien la navigation s'est perfectionnée depuis la découverte de l'Amérique, il peut

paroître étrange qu'une partie conſidérable du globe ſur lequel nous vivons ſoit reſtée inconnue; qu'on n'ait pas encore pu déterminer ſi une grande portion de l'Hemiſphère Auſtral eſt compoſée de terre ou d'eau, ni fixer l'étendue & la figure des terres mêmes qui ont été découvertes. La cauſe en eſt ſenſible : c'eſt que les Princes n'ont guères d'autre motif pour tenter la découverte d'un Pays nouveau que d'en faire la conquête; mais les avantages qui peuvent réſulter de ces conquêtes ſont également éloignés & incertains, & l'ambition a toujours plus près d'elle des objets ſur leſquels elle peut s'exercer.

VOTRE MAJESTÉ a réglé ſa conduite ſur des principes plus

nobles, & c'est ce qui la distinguera des autres Souverains : commandant aux meilleures flottes, ainsi qu'aux plus braves & aux plus habiles Navigateurs de l'Europe, ce n'a été ni pour acquérir des trésors, ni pour augmenter vos domaines, mais uniquement pour étendre les progrès des connoissances & du commerce, que vous avez formé, SIRE, *des entreprises si long-tems négligées. Il s'est fait en moins de sept ans, sous les auspices de* VOTRE MAJESTÉ, *des découvertes plus importantes que celles de tous les Navigateurs ensemble depuis l'expédition de Colomb.*

Le choix qu'on a daigné faire de moi pour écrire l'Histoire de ces découvertes & la permission que j'ai

obtenue de la dédier à VOTRE MAJESTÉ, ſont une diſtinction honorable dont je conſerverai toujours le ſouvenir avec la plus vive reconnoiſſance.

Je ſuis, avec reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obligé
ſerviteur & ſujet
J. Hawkesworth.

PRÉFACE
DES
ÉDITEURS FRANÇOIS.

Nous ne nous étendrons point ſur l'objet & l'importance des Voyages dont nous donnons la traduction. Tous les Journaux les ont annoncés dès long-tems, & l'empreſſement que le Public a témoigné pour les voir paroître dans notre Langue, nous diſpenſe de chercher à exciter ſa curioſité ou à ſolliciter ſes ſuffrages ; nous nous bornerons donc à quelques obſervations.

On deſiroit depuis long-tems que quelque Puiſſance de l'Europe envoyât des Navigateurs pour examiner cette portion du globe qui eſt entre la pointe méridionale de l'Amérique, le Cap de *Bonne-Eſpérance*, & le pôle auſtral. Mais l'eſprit d'aventure & de conquête qui a dirigé les premières expéditions maritimes, s'eſt affoibli dès long-tems; on eſt devenu aſſez éclairé pour juger qu'il y avoit peu à gagner pour le commerce par des découvertes de ce genre, & les Gouvernemens ſont rarement diſpoſés à faire

servir leurs trésors & leurs flottes à des entreprises dont on ne croit guères pouvoir recueillir d'autres fruits que des lumières nouvelles sur la géographie, la physique & la morale.

MALGRÉ ces obstacles, le goût des découvertes semble se ranimer en Europe. Il étoit naturel que l'Angleterre donnât l'exemple; sa situation, la nature de son gouvernement, l'étendue de son commerce, lui donnent à cet égard de grands avantages sur les autres Puissances maritimes. Le Souverain qui la gouverne, également vertueux & éclairé, ami de la paix, de la philosophie & des arts, a su mettre à profit ses moyens & ses forces, pour ordonner & diriger des entreprises dont le succès a parfaitement répondu à ses vues.

LES quatre Voyages dont on va lire la relation ont été exécutés par ses ordres dans l'espace de six ans; les vaisseaux destinés à ces expéditions étoient commandés par des Officiers choisis dans un Corps de marine où le courage & les talens sont communs. Le quatrième Voyage sur-tout a été fait avec un appareil & des moyens extraordinaires; c'est une expédition vraiment philosophique. Le Capitaine Cook étoit accompagné de plusieurs Savans & Artistes, qui réunissoient au plus grand zèle des connoif-

ſances de tous les genres. Jamais Voyageurs, en découvrant des terres nouvelles & des peuples inconnus, n'ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, obſervé les hommes, avec plus d'attention, de circonſpection, de ſageſſe & de lumières.

Ce qu'il eſt ſur-tout intéreſſant de remarquer, c'eſt l'eſprit d'humanité & de juſtice avec lequel ces Navigateurs ſe ſont fait un devoir de traiter les peuples ſauvages qu'ils ont trouvés; c'eſt la bonne foi qu'ils mettent dans le trafic, la patience avec laquelle ils ſupportent les inſultes & les menaces, la douceur avec laquelle ils pardonnent des violences & des infidélités qu'il leur eſt ſi aiſé de punir; quand on compare cette conduite avec la férocité & l'inhumanité des premiers Conquérans du nouveau monde, on aime à ſentir ce qu'on doit à cet eſprit philoſophique qui diſtingue notre ſiècle, que protégent aujourd'hui tous les Souverains de l'Europe, & qui n'a guère pour ennemis que ceux qui ont quelque choſe à craindre des progrès de la raiſon & des lumières.

On s'étonne qu'une ſi grande partie de ce globe que nous habitons ſoit encore inconnue; mais ne ſeroit-il pas plus naturel de s'étonner au contraire que nous le connuſſions déjà ſi bien? Quand on fait attention aux ſouffrances & aux dangers de toute

eſpèce qui accompagnent les navigations dans des mers nouvelles, & quand on conſidère combien ſont éloignés & incertains les avantages qu'on peut en retirer, on ne ſauroit refuſer ſon admiration & ſa reconnoiſſance à des hommes qui ont aſſez de zèle & de courage pour exécuter ces pénibles & périlleuſes entrepriſes.

Nous ne préviendrons pas le Public ſur les obſervations neuves & intéreſſantes que nous devons aux Navigateurs Anglois, tant ſur la nature humaine en général & ſur l'état des premières ſociétés, que ſur les différentes branches de l'Hiſtoire Naturelle; mais nous croyons devoir le mettre à portée de juger plus aiſément des découvertes géographiques qu'ils ont faites, en rappellant en peu de mots ce qu'on connoiſſoit avant eux des pays qu'ils ont examinés.

Les Navigateurs qui juſqu'à eux avoient parcouru la mer du Sud, n'avoient pas pu déterminer ſi la *Nouvelle-Guinée* & la *Nouvelle-Zélande* ne formoient qu'un ſeul pays, ou ſi c'étoient deux contrées ſéparées. On croyoit que la *Nouvelle-Bretagne* étoit une ſeule iſle. La côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* étoit abſolument inconnue. On ne connoiſſoit guère de la *Nouvelle-Zélande* que le petit canton où débarqua Taſman & qu'il appella *Baie des Aſſaſſins*;

& l'on ſuppoſoit d'ailleurs que cette région faiſoit partie du Continent méridional. Les cartes plaçoient dans l'Océan pacifique des iſles imaginaires qu'on n'a point trouvées, & elles repréſentoient comme n'étant occupés que par la mer de grands eſpaces où l'on a découvert pluſieurs iſles. Enfin les Phyſiciens penſoient que depuis le degré de latitude Sud auquel les Navigateurs s'étoient arrêtés, il pouvoit y avoir juſqu'au pôle auſtral un Continent fort étendu.

Les Navigateurs Anglois, dans les quatre Voyages qu'ils viennent de faire, ont reconnu que la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, appellée aujourd'hui *Nouvelle-Galles méridionale*, étoit un pays beaucoup plus grand que l'Europe, & le Capitaine Cook a déterminé avec préciſion le giſement des côtes. La *Nouvelle-Bretagne* eſt compoſée de deux iſles & non pas d'une ſeule comme on l'imaginoit, & ces deux iſles ſont ſéparées par un canal, nommé *Canal Saint-Georges*. On a fait le tour de la *Nouvelle-Zélande*, & la carte qu'on en a dreſſée eſt peut-être plus exacte que celle de certaines côtes d'Europe : quelques Auteurs avoient penſé que de l'iſle de *Georges III* à la *Nouvelle-Zélande* il pouvoit y avoir un Continent ; le Capitaine Cook aſſure qu'ils ſe ſont trompés. On a découvert un grand

nombre de petites isles, & l'on a reconnu en même tems que plusieurs de celles dont on supposoit l'existence étoient imaginaires. Quant au Continent méridional, il est démontré par le dernier Voyage de cette collection qu'il n'y en a point au Nord du quarantième degré de latitude Sud; nos Navigateurs n'osent pas assurer également qu'il n'y en ait pas un au Sud du quarantième degré. Ce Voyage, sans avoir entièrement résolu la question, a réduit à un si petit espace l'unique portion de l'hémisphère méridional où pourroit se trouver un Continent, qu'il seroit fâcheux qu'on ne fît pas une nouvelle tentative pour s'assurer de la vérité.

Il nous reste à dire quelque chose sur la traduction que nous offrons au Public. M. Hawkesworth, Auteur de plusieurs Ouvrages Anglois, justement (*a*) estimés, avoit été

(*a*) Le meilleur & le plus connu est un Ouvrage périodique, dans le genre du *Spectateur*, intitulé: *The Adventurer*. M. Hawkesworth est mort quelques mois après la publication des *Voyages*. Cette dernière entreprise avoit beaucoup contribué à sa fortune. Après avoir fait imprimer cet Ouvrage, dont les Planches avoient été gravées aux frais du Gouvernement, il en a vendu l'Edition & le privilège à un Libraire pour six mille livres sterling. Un Ouvrage intéressant ou utile suffit quelquefois en Angleterre pour faire la fortune de l'Auteur.

chargé par le Gouvernement Britannique, de rédiger les Mémoires originaux que les Commandans respectifs des quatre expéditions avoient remis à l'Amirauté. Il a rendu compte dans son Discours préliminaire du plan qu'il a cru devoir suivre. Long-tems avant la publication de son Ouvrage, il avoit proposé à un Homme de Lettres François, qui se trouvoit à Londres, de le traduire, ou du moins de le faire traduire sous ses yeux, & pour cet effet il lui avoit offert de lui remettre les feuilles du Livre à mesure qu'on les imprimeroit. Mais cet Homme de Lettres n'ayant reçu un exemplaire de l'original que peu de tems avant qu'on le publiât à Londres, il ne lui a pas été possible de se charger d'un travail si considérable; d'ailleurs il étoit important de mettre la plus grande célérité dans l'exécution, afin de répondre à la confiance de M. Hawkesworth & de ne pas se laisser prévenir par des Traducteurs étrangers. Il a donc été nécessaire d'employer à la traduction plusieurs personnes habiles & exercées à ce genre de travail; quoique la traduction ait été faite & revue avec soin, on n'y trouvera pas l'uniformité de style qui devroit naturellement se trouver dans tout Ouvrage, mais qui heureusement n'est pas si nécessaire dans un Livre de la nature de celui-ci, où le fond

l'emporte de beaucoup sur la forme; & où l'exactitude & la fidélité sont les qualités les plus importantes.

QUANT à ce mérite, on n'a rien épargné pour le donner à la traduction. La partie la plus difficile du travail étoit de rendre clairement les détails relatifs à la navigation, que les Ecrivains Anglois ont répandus avec une profusion peut-être inutile. On a consulté des Anglois, ainsi que plusieurs habiles Officiers de notre marine, versés dans la Langue Angloise; on a eu recours aux Dictionnaires de marine anglois & françois, nommément au plus moderne, celui de *Falconer;* on a tâché d'éclaircir un endroit par l'autre; enfin rien n'a été négligé. On ne se flatte pourtant pas d'avoir évité toutes les fautes, & peut-être en a-t-on laissé échapper de très-grossières, que les marins appercevront sans doute bien vîte, mais qu'ils corrigeront avec facilité & qui ne pourront induire personne en erreur. Pour les éviter toutes, il auroit fallu savoir à fond les deux Langues, avoir même une très-grande pratique & une connoissance très-profonde de l'art; encore avec tout cela auroit-on pu se tromper souvent en voulant rendre une manœuvre dans les termes de l'art, soit à raison de la difficulté de bien entendre la manœuvre, décrite par des termes techniques d'une Langue

d'une Langue étrangère, ſouvent d'une manière abrégée & par conſéquent obſcure, ſoit à raiſon de l'embarras de trouver les termes techniques françois exactement correſpondans. Ces difficultés, qui ſont pour ainſi dire de la choſe même, peuvent nous mériter l'indulgence des gens de l'art.

ON auroit pu les éviter ſans doute en retranchant une très-grande partie des détails nautiques, qui n'intéreſſent pas le plus grand nombre des Lecteurs: mais, outre qu'on a cru devoir donner une traduction fidèle & complette de l'Ouvrage Anglois, ces Voyages ayant principalement pour objet les progrès de la navigation & la ſûreté même des Navigateurs, on a voulu conſerver tout ce qui pouvoit être utile ou intéreſſant pour les Marins.

PLUSIEURS perſonnes & les Voyageurs eux-mêmes ont déſapprouvé, dit-on, en Angleterre les réflexions de l'Editeur Anglois, réflexions qui interrompent la narration, & qui ſouvent n'étant pas celles des Navigateurs au nom deſquels la relation eſt écrite, ſemblent ne devoir pas entrer dans le récit d'un Voyage qui, pour être exact & fidèle, ne devroit, ajoute-t-on, préſenter que le ſimple récit des faits & tout au plus les réflexions que les objets mêmes ont fait naître par leur première impreſſion ſur l'eſ-

prit des Voyageurs. M. Hawkesworth avoit répondu à cette objection dans son Discours préliminaire. Si l'on faisoit la même critique de la traduction, nous répondrions que notre devoir a été d'être fidèles & de ne rien omettre de l'original. Dans un Ouvrage, qui doit servir de guide & d'autorité, nous avons craint de changer, même ce que nous ne pouvions pas approuver, afin d'éviter jusqu'au soupçon que nous ayions rien altéré de ce qui peut être important.



NOTA.

Nous avons employé souvent cette expression *une voile balancée;* quelques Officiers de marine nous ont dit que cette expression n'étoit pas connue dans la marine Françoise; mais nous avons suivi le Dictionnaire de Falconer, le meilleur de tous ceux qui existent, & où l'on trouve ces mots Anglois *a sail balanced*, traduits littéralement par *une voile balancée.* Il dit qu'on dispose ainsi la voile, lorsque dans une tempête on la resserre en un petit espace, & qu'on en roule une partie par un coin. Il ajoute qu'on employe cette manœuvre par opposition à celle de *riser*, qui est commune à toutes les principales voiles, au lieu qu'on n'en balance que quelques-unes, telles que la misaine, &c.

Comme la traduction de ces Voyages a été faite par différens Ecrivains, il a été impossible, malgré tous les soins que les Editeurs ont pris pour y mettre de l'uniformité, d'éviter quelque différence dans la manière d'exprimer les mêmes choses. Par exemple, dans le Voyage du Capitaine Wallis, on a traduit littéralement la manière dont les Anglois expriment certaines divisions de la rose du compas. Ce que nous entendons par *Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Est*, ils l'expriment *Nord par Est*, & on a traduit dans le Voyage de Wallis, Nord $\frac{1}{4}$ Est. Ainsi dans tous les endroits de ce Voyage où l'on trouvera N. $\frac{1}{4}$ E. — S. $\frac{1}{4}$ E. — N. $\frac{1}{4}$ O. — S. $\frac{1}{4}$ O. — E. $\frac{1}{4}$ N. — E. $\frac{1}{4}$ S. — O. $\frac{1}{4}$ N. — O. $\frac{1}{4}$ S. &c., il faut entendre N. $\frac{1}{4}$ N. E. — S. $\frac{1}{4}$ S. E. — N. $\frac{1}{4}$ N. O. — S. $\frac{1}{4}$ S. O. — E. $\frac{1}{4}$ N. E. — E. $\frac{1}{4}$ S. E. — O. $\frac{1}{4}$ N. O. — O. $\frac{1}{4}$ S. O. &c.

Dans le Voyage du Commodore Byron il y a une portion de phrase omise: on lit, Tom. I, pag. 179, ligne 22: *Le Cap Upright nous restoit au N. E. &c.*, il faut lire: *Le Cap Upright nous restoit à l'E. S. E. à environ trois lieues, & nous avions en même-tems un Cap remarquable de la côte septentrionale au N. E. &c.*

Dans le même Tome, pag. 201, lig. 17, au lieu de *où l'on puisse faire*, lisez *où l'on ne puisse faire, &c.*

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

Le Roi régnant, peu de tems après son avènement au trône, forma le projet d'équiper des vaisseaux pour aller découvrir des pays inconnus, & le Royaume jouissant, en 1764, d'une paix profonde, Sa Majesté s'occupa à mettre ce projet à exécution. Le *Dauphin* & la *Tamar* furent expédiés sous le commandement du Commodore Byron. Pour faire connoître exactement les intentions & les motifs de Sa Majesté, il suffira de transcrire ici le préambule des instructions qui furent données au Commodore, & qui sont datées du 17 Juin de la même année.

« Comme rien n'est plus propre à con-
» tribuer à la gloire de cette Nation en
» qualité de puissance maritime, à la di-
» gnité de la Couronne de la Grande-
» Bretagne, & aux progrès de son com-
» merce & de sa navigation, que de faire
» des découvertes de Régions nouvelles;
» & comme il y a lieu de croire qu'on peut
» trouver dans la mer Atlantique, entre le
» Cap de *Bonne-Espérance* & le détroit
» de *Magellan*, des terres & des isles fort
» considérables inconnues jusqu'ici aux

» Puiſſances de l'Europe, ſituées dans des
» latitudes commodes pour la navigation &
» dans des climats propres à la production
» de différentes denrées utiles au com-
» merce; enfin comme les iſles de Sa Ma-
» jeſté, appellées *Iſles de Pepys Iſles de*
» *Falkland*, ſituées dans l'eſpace qu'on
» vient de déſigner, n'ont pas encore été
» examinées avec aſſez de ſoin pour qu'on
» puiſſe avoir une idée exacte de leurs côtes
» & de leurs productions, quoiqu'elles aient
» été découvertes & viſitées par des Navi-
» gateurs Anglois; Sa Majeſté, ayant égard
» à ces conſidérations, & n'imaginant au-
» cune conjoncture auſſi favorable à une
» entrepriſe de ce genre, que l'état de paix
» profonde dont jouiſſent heureuſement ſes
» Royaumes, a jugé à propos de la mettre
» à exécution, &c. »

Le *Dauphin* étoit un vaiſſeau de guerre du ſixième rang monté de vingt-quatre canons: ſon équipage étoit compoſé de cent cinquante matelots, avec trois Lieutenans & trente-ſept bas-Officiers.

La *Tamar* étoit un *ſloup* monté de ſeize canons & commandé par le Capitaine Mouat: ſon équipage étoit compoſé de quatre-vingt-dix matelots, avec trois Lieutenans & vingt-deux bas-Officiers.

Le *Commodore Byron* fut de retour en

Angleterre au mois de Mai 1766; & au mois d'Août suivant, le *Dauphin* fut expédié de nouveau, sous le commandement du Capitaine Wallis, avec le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, avec les mêmes instructions générales pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme la première fois. Le *Swallow* étoit un *sloup* monté de quatorze canons, & ayant pour équipage quatre-vingt-dix-matelots, avec un Lieutenant & vingt-deux bas-Officiers.

Ces deux vaisseaux marchèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la vue de la mer du Sud, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan; de-là ils revinrent en Angleterre par des routes différentes.

Vers la fin de l'année 1767, il fut arrêté par la Société Royale, qu'il feroit convenable d'envoyer des Astronomes dans quelques parties de la Mer du Sud, pour y observer le pasage de Vénus sur le disque du Soleil, qui, selon les calculs astronomiques, devoit se faire en 1769; on jugea en même-tems que les isles appellées *Marquesas de Mendoça*, ou celles de *Rotterdam* & *Amsterdam*, étoient les endroits les plus propres que l'on connût alors pour faire cette observation.

En conséquence de ces délibérations,

la Société présenta au Roi un Mémoire, en date du mois de Février 1768, par lequel elle supplioit Sa Majesté de donner des ordres pour cette expédition. Sa Majesté y ayant égard, signifia aux Commissaires de l'Amirauté que son intention étoit de faire équiper un vaisseau pour transporter des Observateurs dans la partie des Mers du Sud, que la Société Royale jugeroit la plus convenable à son objet. Au commencement du mois d'Avril suivant, la Société reçut une lettre du Secrétaire de l'Amirauté, qui lui donnoit avis qu'on avoit choisi une barque de trois cens soixante-dix tonneaux pour cette expédition : ce bâtiment étoit appellé *l'Endéavour* ; le commandement en fut donné au Lieutenant de vaisseau Jacques Cook, Officier dont les talens pour l'Astronomie & la Navigation étoient connus, & qui fut en même tems nommé par la Société Royale pour observer le passage de Vénus, de concert avec M. Charles Green, Astronome qui avoit été pendant long-tems aide du Docteur Bradley à l'Observatoire Royal de Greenwich.

TANDIS qu'on travailloit à l'équipement de ce vaisseau, le Capitaine Wallis revint en Angleterre ; comme à son départ, le Lord Morton lui avoit recommandé de dé-

terminer un lieu propre à l'obſervation du paſſage de Vénus, ce Capitaine indiqua pour cet objet le havre de *Port-Royal*, dans une iſle qu'il avoit découverte & qu'il avoit appellée *Iſle Georges*, mais à laquelle on a donné depuis le nom d'*Otahiti*. En conſéquence, la Société Royale fit choix de cet endroit & en donna avis à l'Amirauté dans une lettre écrite au commencement de Juin, en réponſe à celle que ce Bureau lui avoit adreſſée pour lui demander où elle deſiroit qu'on tranſportât ſes Obſervateurs.

L'ENDEAVOUR avoit été conſtruit pour le commerce du charbon de terre: on avoit préféré un bâtiment de cette conſtruction pour pluſieurs raiſons: c'étoit ce que nos matelots appellent *a good ſea boat*, (un bon bateau marin) qui étoit plus ſpacieux, plus propre à s'approcher de terre, & qui pouvoit être manœuvré avec moins de monde que d'autres bâtimens de même charge.

SON équipage étoit compoſé du Lieutenant Cook, qui avoit le commandement, avec deux Lieutenans ſous lui; d'un maître & un boſman, ayant chacun deux aides; d'un chirurgien & un charpentier, ayant chacun un aide; d'un canonnier, un cuiſinier, un écrivain, deux quartier-maîtres, un armurier, un voilier, trois Officiers de

poupe, quarante-un bons matelots, douze ſoldats de marine & neuf domeſtiques, formant en tout quatre-vingt-quatre perſonnes, outre le Commandant. On lui donna des vivres pour dix-huit mois, & il prit à bord dix canons & douze pierriers, avec une quantité ſuffiſante de munitions & d'autres choſes néceſſaires. Il fut réglé auſſi qu'après que l'obſervation du paſſage de Vénus ſeroit faite, l'*Endéavour* ſuivroit le projet général de faire des découvertes dans les Mers du Sud. On trouvera le réſultat des différentes expéditions de ces vaiſſeaux dans le cours de cet Ouvrage, dont il eſt à préſent néceſſaire de donner quelque idée.

Il a été compoſé d'après les journaux tenus par les Commandans des différens vaiſſeaux, leſquels ont été remis entre mes mains par les Commiſſaires de l'Amirauté. Quant au voyage de l'*Endéavour*, j'ai eu d'autres papiers également authentiques, & j'ai rendu compte des ſecours que j'en ai tirés dans l'Introduction qu'on trouvera à la tête de la relation de ce Voyage.

Lorsque j'entrepris la rédaction de cet Ouvrage, on mit en queſtion s'il devoit être écrit à la première ou à la troiſième perſonne; mais après y avoir réfléchi, tout le monde convint qu'une narration faite à la

première perſonne, en rapprochant davantage le Lecteur du Voyageur ſans l'intervention d'un Hiſtorien étranger, attacheroit plus fortement l'attention, & par conſéquent ſeroit plus intéreſſante & plus agréable. On objectoit cependant qu'en écrivant au nom des différens Commandans, je ſerois obligé de me borner à une narration sèche, où je ne pourrois ni joindre des réflexions, quelque naturelles qu'elles fuſſent, ni obſerver les reſſemblances & les oppoſitions qui ſe trouvent entre les opinions, les mœurs & les uſages des peuples nouvellement découverts, & ceux des peuples connus, ni me permettre enfin aucunes remarques ſur les faits & les circonſtances les plus ſingulières de ces voyages: mais on répondit à cette objection, qu'en écrivant la narration à la première perſonne, le manuſcrit ſeroit toujours ſoumis à l'examen des Officiers au nom deſquels j'écrirois; que rien ne ſeroit publié ſans leur approbation; que dès-lors il importeroit fort peu que les idées qui y ſeroient inſérées euſſent été conçues par eux-mêmes ou par moi, pourvu qu'ils les adoptaſſent. Tous les avis ſe réunirent pour ce dernier parti; il fut donc arrêté que la narration ſeroit à la première perſonne, & que je pourrois y joindre les idées & les réflexions que le ſujet m'inſpireroit; mais

je ne m'en suis permis que rarement, & elles sont courtes & rapides; rien, en effet, n'auroit été plus absurde que d'interrompre un récit intéressant, ou des descriptions d'objets nouveaux, par des dissertations & des hypothèses. On trouvera cependant des réflexions plus fréquentes dans la relation du voyage de l'*Endéavour;* la raison principale en est que, quoiqu'il soit le dernier des quatre, il y en avoit une grande partie d'imprimé avant que les autres fussent même rédigés; de sorte que les différentes remarques qu'auroient fait naître naturellement les incidens & les descriptions des voyages précédens, se trouvoient déjà faites à l'occasion d'incidens & de descriptions semblables insérés dans celui de l'*Endéavour*.

On observera peut-être que plusieurs particularités rapportées dans un des voyages se trouvent répétées dans un autre; mais chaque Commandant ayant écrit le journal de son propre voyage, cet inconvénient étoit inévitable; car il n'étoit pas possible de fondre le tout ensemble sans violer le droit qu'avoit chaque Navigateur à s'approprier le récit de ce qu'il avoit vu: au reste, toutes ces répétitions prises ensemble, n'occupent que quelques pages du livre.

Comme il étoit important de prévenir toute espèce de doute sur la fidélité avec

laquelle j'ai rapporté les évènemens insérés dans les matériaux qui m'ont été fournis, la relation de chaque voyage a été lue en manuscrit devant les Commandans respectifs, au Bureau de l'Amirauté, de l'agrément de Milord Sandwich, qui a assisté à la plus grande partie de ces lectures. La relation du voyage de l'*Endéavour* a été lue aussi à M. Banks & au Docteur Solander, & le manuscrit leur en a même été confié pendant assez long-tems, ainsi qu'au Capitaine Cook. Les trois autres Commandans ont eu de même le manuscrit de leur voyage entre leurs mains, après en avoir entendu la lecture à l'Amirauté; & j'ai fait par-tout les changemens qu'ils ont demandés. C'étoit pour donner au voyage du Capitaine Cook toute l'authenticité dont il étoit susceptible, que la relation en avoit été écrite la première, parce que, lorsqu'on me remit son journal, il y avoit lieu de croire qu'un Officier partiroit avant un mois pour l'expédition qu'il a entreprise depuis.

JE ne doute pas qu'un grand nombre de Lecteurs ne me reprochent d'avoir rapporté trop minutieusement les détails nautiques; mais il faut faire attention que ces détails mêmes sont l'objet principal de l'Ouvrage. Il étoit particulièrement nécessaire de décrire la situation des vaisseaux dans

les différentes heures du jour, ainſi que les relèvemens des différentes parties de la terre, tandis qu'ils parcouroient des Mers & examinoient des Côtes juſqu'alors inconnues; parce qu'il falloit déterminer leur route avec plus de préciſion qu'on ne pouvoit le faire dans une carte, quelque grande que fût l'échelle; il falloit de plus décrire avec une exactitude ſcrupuleuſe les Baies, les Caps, & les autres irrégularités de la côte, l'aſpect du pays, les collines, les vallées, les montagnes & les bois, ainſi que la profondeur de l'eau, & toutes les autres particularités qui pouvoient mettre dans la ſuite les Navigateurs en état de trouver aiſément & de reconnoître avec ſûreté chaque partie indiquée. Moi-même je ne ſentois pas d'abord aſſez toute l'importance de ces détails; de ſorte qu'après avoir rédigé mon Ouvrage, j'ai été obligé d'y faire pluſieurs additions. Il y a cependant lieu d'eſpérer que ceux qui ne liſent que pour leur amuſement, trouveront à s'en dédommager dans la deſcription de pluſieurs contrées qu'aucun Européen n'avoit encore viſitées, & dans la peinture de mœurs qui préſentent la nature humaine ſous des aſpects nouveaux. A cet égard, la relation des petites circonſtances n'a pas beſoin d'apologie; car ce n'eſt que par les petites circonſtances que le récit

même des grands évènemens agit fortement sur l'esprit des hommes. Ecrivez simplement que dix mille hommes ont péri dans une bataille, que vingt mille ont été engloutis par un tremblement de terre, ou qu'une nation entière a été détruite par la peste; ce fait, dépourvu de circonstances, n'excitera pas la moindre émotion dans l'ame de vos Lecteurs, tandis que vous les verrez s'intéresser avec une vivacité extrême pour Paméla, cette Héroïne imaginaire d'un Roman, remarquable sur-tout par l'énumération de circonstances si frivoles en elles-mêmes, qu'on a peine à concevoir comment elles ont pu se présenter à l'esprit de l'Auteur.

L'OUVRAGE que nous donnons ici est enrichi d'un grand nombre de planches, où les différentes classes de Lecteurs, tant ceux qui cherchent à s'instruire que ceux qui ne veulent que s'amuser, trouveront un égal avantage; elles consistent non-seulement en cartes & plans dressés avec beaucoup d'exactitude & de soin, mais encore en différentes vues & figures, dessinées & exécutées par les meilleurs Artistes de ce pays.

LA méthode la plus sûre pour prévenir l'obscurité & la confusion dans le récit des évènemens, c'est de les disposer par ordre de tems; on ne peut pas cependant en

former toujours une chaîne continue, lorſqu'on a des incidens divers & compliqués à rapporter; mais comme chacune des narrations qui compoſent cet Ouvrage ne préſente qu'une ſucceſſion ſimple de faits, les évènemens de chaque jour s'y trouvent rapportés dans leur ordre naturel.

On a apporté une grande attention à faire accorder exactement les cartes avec la partie nautique de la narration; mais s'il s'y trouvoit quelque différence, ce que nous ne croyons pas, il faudroit s'en rapporter de préférence aux cartes, dont l'autorité eſt inconteſtable. On verra par la narration, ainſi que par les cartes, ſur-tout par celle qui marque les routes des différens vaiſſeaux, ce qu'on peut penſer de l'exiſtence ou de la non exiſtence d'un Continent auſtral, & quelles ſont les terres nouvelles qui ont été découvertes par nos Navigateurs. A la ſimple inſpection des cartes on évitera les mépriſes qui pourroient naître de ce que le même nom a été donné à des iſles différentes, par les différens Commandans; & l'on n'aura pas la peine de comparer pour cela les latitudes & les longitudes indiquées dans la narration.

Comme il n'y a que quelques années que l'exiſtence d'une race d'hommes au-deſſus de la taille ordinaire, habitant de la côte

des Patagons, a été le sujet d'une dispute très-vive, j'ai cru devoir recueillir ici les différens témoignages relatifs à cette question, tels que je les trouve dans un Ouvrage françois, intitulé : *Histoire des Navigations aux terres australes*. Voici ce qu'on y lit, *Tome II*, *pag.324 & suiv.*

« C'EST une chose bien étrange que cette totale contrariété de rapports de tant de témoins oculaires, sur un point de fait si facile à connoître, & en même-tems si singulier que l'est l'exigence de tout un peuple de géants. On a vu, dans les relations ci-dessus, que pendant cent ans de suite presque tous les Navigateurs, de quelque Nation qu'ils soient, s'accordent pour attester la vérité de ce fait; & que depuis un siècle aussi, le plus grand nombre s'accorde à le nier, traitant de mensonge le récit des précédens, & attribuant ce qu'ils en disent, soit à la frayeur que leur inspiroit la vue de ces hommes féroces, soit au penchant naturel qu'ont les hommes à débiter des choses extraordinaires. On ne peut nier que les hommes n'aient un étrange amour pour le merveilleux, & que l'effet de la peur ne soit aussi de grossir les objets. Je ne prétends pas dire que l'on n'ait pu exagérer sur cet article, & débiter plusieurs fables; examinons cependant si tous ceux qui affirment le fait

le fait l'ont vu dans un moment d'effroi, & comment il seroit possible que des Nations qui se haïssent & se contrarient, se fussent accordées sur un point d'une évidente fausseté. »

« Je ne m'arrête pas à la vieille opinion répandue parmi les peuples d'Amérique, aussi-bien que dans notre ancien monde, qu'il y avoit eu autrefois sur la terre une race de géants fameuse par ses violences, ainsi que par ses crimes. »

« On me raconta, dit la Barbinais; » que pendant un déluge dont le Pérou » fut inondé, les Indiens se retirèrent sur » les plus hautes montagnes, pour attendre » que toutes les eaux fussent écoulées. » Lorsqu'ils descendirent dans la plaine, » ils y trouvèrent des hommes d'une taille » démesurée qui leur firent une guerre » cruelle. Ceux qui échappèrent à leur bar- » barie, furent obligés de chercher un asyle » dans les cavernes des montagnes. Après » s'être tenus cachés pendant plusieurs an- » nées, ils virent paroître au milieu des airs » un jeune homme qui foudroya les géants, » & par la défaite de ces cruels ennemis, » ils se retrouvèrent maîtres de leurs an- » ciennes demeures. Mes guides me mon- » trèrent plusieurs marques de la foudre » imprimée sur un rocher, & des os d'une

„ grandeur extraordinaire, qu'ils regardent „ comme les restes de leurs géants. On ne „ sait en quel tems ce déluge est arrivé. „

« L'YNCA GARCILASSO, dans son histoire du Pérou, rapporte que, selon la tradition commune, on vit arriver dans des bateaux de joncs vers *Sainte-Hélène*, une troupe de géants si hauts, que les Naturels du pays ne leur alloient qu'aux genoux; leurs yeux étoient larges comme le fond d'une assiette, & les autres membres à proportion; ils alloient nuds, ou couverts de peaux de bêtes. Ils s'arrêtèrent en ce canton où ils creusèrent dans le roc un puits d'une étonnante profondeur. Chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes: de sorte qu'ayant bientôt épuisé les provisions que la terre pouvoit leur fournir, ils furent réduits à vivre de la pêche. Ils enlevoient les femmes du pays: mais comme ils les tuoient en voulant s'en servir, ils s'adonnèrent entr'eux à la sodomie, qui attira sur eux le feu du ciel, par lequel cette horrible race fut enfin détruite; mais le feu ne consuma ni leurs os ni leurs crânes, afin qu'ils servissent de monument à la vengeance céleste. En effet, on trouve en cet endroit, à ce qu'on prétend, des os d'une grandeur prodigieuse, & des pièces de dents qui font conjecturer qu'une dent

entière devoit peser plus d'une demi-livre.»

« CEUX qui feront curieux du détail des traditions de cette espèce répandues chez les Américains, de celui des édifices autrefois construits par les géants, avec des pierres énormes, le trouveront dans Torquemada, *liv. I. ch. 13 & 14.* Toutes ces fables sont à-peu-près semblables à ce que l'on raconte des géants de notre ancien monde. Les os des géants qu'on trouve quelquefois en Amérique, tels qu'on en montroit, en 1550, à *Mexico* & ailleurs, ne sont probablement que des os de grands animaux peu connus. Ce n'est qu'à la vue même d'une telle race d'hommes qu'on doit se décider sur leur existence, ou du moins qu'à celle d'un squelette entier; ainsi, quoique Turner rapporte qu'en 1610 il a fait voir à la Cour de Londres, l'os de la cuisse d'un de ces hommes, à la vue duquel on connoissoit par les proportions, que le géant étoit d'une grandeur démesurée, je regarde encore la preuve donnée par ce Naturaliste comme insuffisante, malgré ce qu'il ajoute qu'il a lui-même vu sur les côtes du Brésil près de la rivière de *Plata*, des géants qui vont entièrement nuds: la partie de leur crâne derrière la tête est applatie & ronde. Leurs femmes ont de longs cheveux noirs, aussi rudes que le

crin d'un cheval. Ils ſont excellens archers ; & portent en outre pour armes deux boules maſſives, dont ils ſe ſervent également bien, ſoit à lancer, ſoit à frapper. Il dit en avoir vu un de douze pieds de haut, qui étoit à la vérité le plus grand de toute la contrée. »

« MAIS faudra-t-il nier auſſi le témoignage de tant d'autres témoins oculaires : parmi les Eſpagnols, Magellan, Loiſe, Sarmiente, Nodal : parmi les Anglois, Candihs, Hawkins, Knivet : parmi les Hollandois, Sebald, de Noort, le Maire, Spilberg : parmi les François, nos équipages des vaiſſeaux de Marſeille & de Saint-Malo. Ceux qui les démentent ſont Winter, qui, après avoir vu de ſes propres yeux ce qui en eſt, dit ſans détour que c'eſt un menſonge inventé par les Eſpagnols ; l'Hermite, Amiral Hollandois, Froger dans la relation de M. de Gennes, & Narborough, dont il faut avouer que le témoignage en peut contrebalancer bien d'autres, étant celui de tous qui a le mieux vu la *Magellanique*. On doit mettre auſſi dans la même claſſe les Voyageurs qui gardent le ſilence ſur ce point, tels que l'Amiral Drake, puiſque c'eſt une marque que la ſtature de ces peuples n'avoit rien de frappant pour eux. Mais obſervons d'abord

que la plupart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des peuples Patagons habitans la côte déserte à l'Est & à l'Ouest; & qu'au contraire la plupart de ceux qui soutiennent la négative parlent des habitans du détroit à la pointe de l'Amérique sur les côtes du Nord & du Sud. Les Nations de l'un & de l'autre canton ne sont pas les mêmes; que si les premiers ont été vus quelquefois dans le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire à un si médiocre éloignement du port *Saint-Julien*, où il paroît qu'est leur habitation ordinaire. L'équipage de Magellan les y a vus plusieurs fois, a commercé avec eux, tant à bord des navires que dans leurs propres cabanes; Magellan en emmena deux prisonniers sur les vaisseaux, l'un desquels fut baptisé avant sa mort, & enseigna plusieurs mots de sa langue à *Pigafette*, dont celui-ci dressa un petit dictionnaire. Rien de plus positif que tous ces faits, & de moins sujet à l'illusion.»

« J'AFFIRME, dit Knivet, qu'étant au » port *Desiré*, j'ai mesuré des cadavres » trouvés dans des sépultures, & des traces » des habitans sur le sable, dont la taille » est de quatorze, quinze & seize empans » de hauteur. J'ai souvent vu au Brésil un » de ces Patagons qu'on avoit pris au port » *Saint-Julien*: quoique ce ne fût qu'un

» jeune-homme, il avoit déjà treize em-
» pans de haut. Nos Anglois, prisonniers
» au Brésil, m'ont assuré qu'ils en avoient
» vu de pareils sur la côte *Magellanique.*»
Sebald de Wert raconte qu'il a vu dans le détroit même de ces géants qui arrachoient des arbres d'un empan de diamètre. Il y a vu des femmes de grande & de médiocre taille. Olivier de Noort apperçut au port *Desiré* des sauvages de haute stature (il ne dit pas des geants) : il se battit dans le détroit contre une troupe de géants de taille médiocre. Il en fit six prisonniers, qu'il emmena à bord ; l'un d'eux lui raconta dans la suite qu'il y avoit dans le pays diverses Nations, quatre desquelles étoient de la grandeur ordinaire ; mais qu'au dedans du pays, dans un territoire nommé *Coin*, il y avoit un peuple de géants nommé *Tiremenen*, qui venoit faire la guerre aux autres races. Silberg a vu dans la *Terre de Feu* un homme de très-haute stature : les sépultures qu'il y trouva n'étoient que de gens d'une moyenne taille. Aris-Clasz, commis sur la flotte de le Maire, homme très-digne de foi, déclare qu'ayant visité les sépulcres sur la côte des Patagons, on y vit la vérité de ce que les précédens Navigateurs avoient raconté, & que les ossemens enfermés dans ces tombeaux étoient

d'hommes de dix ou onze pieds de haut. C'eſt ici un examen fait de ſang-froid, où l'épouvante n'a pu groſſir les objets. D'autres, comme Nodal & Richard Hawkins, ſe ſont contentés de dire que ces ſauvages ſont grands de toute la tête plus que les Européens, & de ſi haute ſtature que les gens de l'équipage les appelloient des *géants*. Tous ces témoignages ſont anciens : en voici quelques autres du ſiècle même où nous vivons, & de notre propre Nation. En 1704, les Capitaines Harington & Carman, commandans deux vaiſſeaux François, l'un de *Saint-Malo*, l'autre de *Marſeille*, virent une fois ſept de ces géants dans la baie de *Poſſeſſion*; une autre fois ſix, & une troiſième fois une troupe de plus de deux cens hommes mêlée de ceux-ci & de gens d'une taille ordinaire. Les François eurent une entrevue avec eux, & n'en reçurent aucun mal. Nous tenons ce fait de M. Fréſier, Directeur des Fortifications de Bretagne, homme fort connu & fort eſtimé. Il n'a pas vu lui-même ces ſauvages ; mais il raconte qu'étant au *Chili*, Dom Pédro Molina, Gouverneur de l'iſle *Chiloë*, & pluſieurs autres témoins oculaires, lui ont dit qu'il y avoit dans l'intérieur des terres une Nation d'Indiens nommés par leurs

voiſins *Caucohues*, qui viennent quelquefois juſqu'aux habitations Eſpagnoles, & qui ont preſque juſqu'à neuf ou dix pieds de haut. Ce ſont, diſoient-ils, de ces Patagons qui habitent la côte déſerte de l'Eſt, dont les anciennes relations ont parlé. « Les Eſpagnols qui habitent l'Amérique » méridionale ſur les côtes de la mer du » Sud, dit Raveneau de Luſſan, ont » pour ennemis certains Indiens blancs » qui habitent une partie du *Chili* : ce » ſont des gens d'une grandeur & d'une » groſſeur prodigieuſes. Ils leur font tou- » jours la guerre, & quand ils en prennent » quelques-uns, ils leur lèvent l'eſtomac » comme on lève le plaſtron d'une tortue, » & ils leur arrachent le cœur. » Cependant Narborough, en même-tems qu'il convient que les montagnards ennemis & voiſins des Eſpagnols du *Chili* ſont de haute ſtature, nie formellement que leur taille ſoit giganteſque. Après avoir meſuré la piſte & les crânes d eſauvages Magellans, qui ſe trouvèrent comme ceux des autres hommes, il rencontra pluſieurs fois depuis des troupes d'habitans dans le détroit, même au port *Saint-Julien*. Il les trouva tous bien faits de corps, mais de la taille ordinaire à l'eſpèce humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne peut

douter, eſt précis à cet égard, ainſi que celui de Jacques l'Hermite ſur les Naturels de la *Terre de Feu*, qu'il dit être puiſſans, bien proportionnés, & à-peu-près de la même grandeur que les Européens. Enfin parmi ceux que M. de Gennes vit au port *Famine*, aucun n'avoit ſix pieds de haut. »

« J'AI voulu raſſembler ici ſous un même coup-d'œil les principales dépoſitions pour & contre ſur un fait ſi curieux. En les voyant, on ne peut guères ſe défendre de croire que tous ont dit vrai, c'eſt-à-dire, que chacun d'eux a rapporté les choſes telles qu'il les a vues; d'où il faut conclure que l'exiſtence de cette eſpèce d'hommes particulière eſt un fait réel, & que ce n'eſt pas aſſez pour le traiter d'apocryphe, qu'une partie des Marins n'ait pas apperçu ce que les autres ont fort bien vu. C'eſt auſſi l'opinion de M. Fréſier, Ecrivain judicieux, qui a été à portée de raſſembler les témoignages ſur les lieux mêmes. On a lu dans mon quatrième Livre ſes réflexions ſur ce ſujet, auxquelles j'en ajouterai quelques-unes. »

IL paroît conſtant que les habitans des deux rives du détroit ſont de la taille ordinaire, & que l'eſpèce particulière faiſoit il y a deux ſiècles ſa demeure habituelle ſur les côtes déſertes, ſoit dans quelques

miférables cahutes au fond des bois, foit dans des cavernes de rochers prefque inacceffibles, comme nous l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons par fon récit que dès ce tems, où les navires d'Europe commençoient à fréquenter ce paffage, ils s'y tenoient cachés tant qu'ils appercevoient des vaiffeaux en mer, raifon pour laquelle on ne pouvoit les découvrir, quoiqu'on apperçût à tout moment des marques récentes de leur féjour fur une côte que l'on voyoit déferte. Probablement la trop fréquente arrivée des vaiffeaux fur ce rivage les a déterminés depuis à l'abandonner tout-à-fait, ou à n'y venir qu'en certains tems de l'année, & à faire, comme on nous le dit, leur réfidence dans l'intérieur du pays. Anfon préfume qu'ils habitent dans les *Cordelières*, vers la côte d'occident, d'où ils ne viennent fur le bord oriental que par intervalles peu fréquens: tellement que fi les vaiffeaux qui depuis plus de cent ans ont touché fur la côte des *Patagons* n'en ont vu que fi rarement, la raifon, felon les apparences, eft que ce peuple farouche & timide s'eft éloigné du rivage de la mer, depuis qu'il y voit venir fi fréquemment des vaiffeaux d'Europe, & qu'il s'eft, à l'exemple de tant d'autres nations Indiennes, retiré dans les monta-

gnes pour se dérober à la vue des étrangers. Voici du moins en ce siècle-ci deux vaisseaux d'Europe qui les ont encore vus plusieurs fois, & même en grosse troupe: ce qui doit dissiper les soupçons qu'on avoit sur la fidélité des relations anciennes à cet égard. »

« Le meilleur moyen de mettre la chose hors d'incertitude, auroit été d'apporter en Europe le corps ou le squelette entier d'un de ces Patagons. Il est extraordinaire qu'on ne l'ait pas fait, puisque les Commandans des vaisseaux en ont enlevé plusieurs fois qui sont morts durant la traversée en approchant des pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la cause à l'opinion superstitieuse des matelots, qui, croyant que la boussole ne va pas bien quand il y a un corps mort sur le vaisseau, ne veulent point souffrir de cadavre à bord; mais il est aisé de se mettre au-dessus de ce préjugé puérile, si jamais l'équipage d'un vaisseau trouve moyen d'avoir, un homme de cette espèce en son pouvoir, & l'occasion mérite assurément d'être cherchée. »

Il y a lieu de croire que les témoignages réunis des derniers Navigateurs, particulièrement du Commodore Byron, du Capitaine Wallis & du Capitaine Carteret,

Officiers qui ſont encore vivans, dont on ne peut attaquer la véracité, & qui non-ſeulement ont vu les Patagons & converſé avec eux, mais qui les ont même meſurés, diſſiperont tous les doutes qui ont pu ſubſiſter juſqu'à préſent ſur leur exiſtence.

APRÈS avoir mis ſous les yeux des Lecteurs tous les témoignages connus, pour & contre un fait qui a été long-tems un objet de curioſité pour le peuple comme pour les Philoſophes, je ne préviendrai point les opinions qu'on peut ſe former ſur les navigations qu'on peut entreprendre dans la ſuite, en ſuivant la route décrite par les vaiſſeaux dont on raconte ici les Voyages; je dirai ſeulement que, quoique le Commodore Byron, qui a mis ſept ſemaines & deux jours à traverſer le détroit de Magellan, ſoit d'avis qu'on pourroit le paſſer en trois ſemaines, en choiſiſſant la ſaiſon convenable; cependant le Capitaine Wallis a mis près de quatre mois à ce paſſage, quoiqu'il l'eût fait préciſément dans le tems indiqué par le Commodore; car il étoit arrivé à l'entrée orientale du détroit, vers le milieu du mois de Décembre.

JE ne puis terminer ce diſcours ſans exprimer la peine que j'ai reſſentie en racontant le malheur de ces pauvres Sau-

vages, qui, dans le cours des expéditions de nos Navigateurs, ont péri par nos armes à feu, lorſqu'ils vouloient repouſſer, par la force, l'invaſion des étrangers dans leur pays; je ne doute pas que mes Lecteurs ne partagent avec moi le même ſentiment; c'eſt cependant un mal qui me paroît impoſſible d'éviter toutes les fois qu'on cherchera à découvrir de nouveaux pays; il faut s'attendre à trouver toujours de la réſiſtance, & dans ce cas, il faut ou vaincre ceux qui réſiſtent, ou abandonner l'entrepriſe. On dira peut-être qu'il n'étoit pas toujours néceſſaire d'ôter la vie à ces Indiens pour les convaincre que leur réſiſtance ſeroit impuiſſante; je conviens que cela a pu être quelquefois; mais il faut conſidérer que lorſque l'on entreprend de ſemblables expéditions, il faut bien les confier à des hommes qui ne ſont point exempts des foibleſſes humaines, à des hommes qu'une injure ſoudaine provoque à la vengeance, que la préſence d'un danger imprévu peut porter à un acte de violence pour s'y ſouſtraire, qu'un défaut de jugement ou une paſſion extrême peut égarer, & qui ſont toujours diſpoſés à étendre l'empire des loix auxquelles ils ſont ſoumis, ſur ceux qui ne connoiſſent même pas ces loix: tous les excès commis par

quelque effet de ces imperfections naturelles de l'homme, font des maux inévitables.

On dira peut-être encore que, si l'on ne peut éviter de semblables malheurs en allant découvrir des pays inconnus, il vaut mieux renoncer à ces découvertes; je répondrai que, d'après les seuls principes sur lesquels cette opinion peut être fondée, il ne pourroit être permis en aucun cas d'exposer la vie des hommes pour des avantages de même espèce que ceux qu'on se propose en découvrant des terres nouvelles. S'il n'est pas permis de s'exposer à tuer un Indien pour venir à bout d'examiner le pays qu'il habite, dans la vue d'étendre le commerce ou les connoissances humaines, il ne le sera pas davantage d'exposer la vie de ses concitoyens pour étendre son commerce avec des peuples déjà connus. Si l'on ajoute que le danger auquel ceux-ci se soumettent est volontaire, au lieu que l'Indien se trouve malgré lui exposé au risque de perdre la vie, la conséquence sera encore la même; car il est universellement convenu, d'après les principes du Christianisme, que nous n'avons pas plus de droit sur notre propre vie que sur la vie des autres, & le suicide étant regardé comme une espèce de meurtre

très-criminel, tout homme sera coupable d'exposer sa propre vie pour un motif qui ne lui permettroit pas d'attenter à celle d'un autre. Si l'on peut donc, sans crime, sacrifier la vie des hommes dans des entreprises qui n'ont pour but que de satisfaire des besoins artificiels, ou d'acquérir de nouvelles connoissances, il n'y en aura pas non plus à employer la force pour descendre sur un pays nouvellement découvert, dans la vue d'en examiner les productions; si ce principe n'étoit pas reçu, toute profession où les hommes exposent leur vie pour des avantages de même genre ne devroit pas être permise, & quelle est la profession qui ne compromette pas la vie des hommes? Examinons cette multitude de peuple occupée aux arts, depuis le forgeron couvert de sueur devant un fourneau sans cesse embrâsé, jusqu'à l'ouvrier sédentaire qui pâlit sur un métier, on verra par-tout la vie des hommes sacrifiée en partie aux besoins factices de la société. Dira-t-on que la société civile, à qui on fait ce sacrifice, est par-là même une combinaison contraire aux grands principes de la morale, qui sont la base de toute espèce de devoir? Dira-t-on qu'il est contre la nature d'exercer les facultés qui sont les marques de distinction de notre

nature même? Que l'homme étant doué de pouvoirs divers que la société civile peut seule mettre en action, cette société civile est contraire à la volonté du Créateur; & qu'il lui seroit plus agréable que nous ne fussions pas sortis de l'état sauvage où ces pouvoirs resteroient engourdis dans notre sein comme la vie dans l'embrion, pendant toute la durée de notre existence? Cette conséquence paroîtra certainement extravagante & absurde: car quoique le commerce & les arts nuisent en quelques occasions à la vie des hommes, en d'autres ils servent à la conserver; ils subviennent aux besoins de la nature sans rapine & sans violence, & en présentant aux habitans d'un même pays un intérêt commun, ils les empêchent de se diviser en ces tribus particulières, qui, chez les peuples sauvages, se font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue, partout où le gouvernement civil, les connoissances & les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paroît donc raisonnable de conclure que les progrès des sciences & du commerce sont en dernière analyse un avantage pour tous les hommes, & que la perte de la vie qui peut en résulter pour quelques individus, est au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général.

RELATION



RELATION
D'UN VOYAGE
FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1764, 1765 & 1766,*

Par le Commodore BYRON, *commandant le Vaisseau du Roi* le Dauphin.

CHAPITRE PREMIER.

Navigation des Dunes à Rio-Janéiro.

LE 21 Juin 1764, je partis des Dunes avec le vaisseau de Sa Majesté le *Dauphin*, & la frégate la *Tamar*, que j'avois eu ordre de ANN. 1764. 21 Juin.

* Dans ce Voyage la Longitude se compte du Méridien de Londres à l'Ouest jusqu'à 180 degrés, & au-delà de l'Est.

ANN. 1764. Juin. prendre ſous mon commandement. En deſcendant la Tamiſe, le *Dauphin* toucha : cet accident m'obligea de relâcher à Plymouth, où ce vaiſſeau fut mis en carène ; mais on ne s'apperçut pas qu'il eût été endommagé.

DURANT mon ſéjour à Plymouth, je fis quelque changement dans les gens de l'équipage ; 3 Juillet. je leur donnai d'avance deux mois de paye ; & le 3 de Juillet, je fis voile, de cette rade, après avoir arboré la flamme de commandement.

LE 4, nous nous trouvâmes à la hauteur du Cap *Lizard*. Un vent frais favoriſoit notre marche, mais nous vîmes avec chagrin que la frégate portoit mal la voile.

DANS la nuit du 6, l'Officier du premier quart vit un phénomène extraordinaire, aſſez reſſemblant à un vaiſſeau en feu : ce feu, qu'il diſtinguoit dans l'éloignement, dura près d'une heure, & enſuite diſparut.

LE ſoir 12, nous découvrîmes les rochers qui ſont près de *Madère*, & que nos gens appellent *les Déſerteurs*, du nom françois de *Déſerts* ou *Déſertes*, qui leur a été donné à cauſe de leur aſpect ſauvage & ſtérile. Le jour ſuivant, nous arrivâmes à la rade de *Fonchal*, où nous mouillâmes vers les trois heures après-midi.

LE 14 au matin, je me rendis chez le Gouverneur, qui me reçut avec politeſſe & me fit ſaluer d'onze coups de canon, qui furent ren-

dus de mon bord. Il vint le lendemain, 15, me faire visite dans la maison du Consul : je le fis saluer de onze coups de canon, que le Fort rendit.

Ann. 1764. Juillet.

À notre arrivée à *Madère*, nous trouvâmes *la Couronne*, vaisseau du Roi, & le Sloop *le Ferret*, qui étoient à l'ancre : ces deux vaisseaux, voyant la flamme de commandement à bord du *Dauphin*, nous saluèrent de leur artillerie.

APRÈS avoir pris à bord divers rafraîchissemens, & particulièrement une grande quantité d'oignons, nous appareillâmes le 19; & poursuivîmes notre route. Le 21, nous eûmes connoissance de l'isle de *Palme*, une des Canaries.

NOUS observâmes que depuis le Cap *Lizard* aucun poisson n'avoit suivi notre vaisseau. J'en attribuai la cause à ce que sa carène étoit doublée de cuivre. Vers le 26, notre eau commença à se corrompre : nous la purifiâmes au moyen d'une machine que nous avions embarquée à ce sujet; c'est une espece de ventilateur, par lequel on force l'air de passer à travers l'eau dans un courant continuel & aussi long-tems qu'il est nécessaire.

LE besoin d'eau nous fit songer à mouiller à une des isles du *Cap Verd*. Le 27, nous découvrîmes l'isle de *Sal*. Nous vîmes alors

Ann. 1764 Juillet.

plusieurs tortues; je fis mettre l'iole en mer pour en prendre; mais elles s'échappèrent avant qu'on pût les atteindre.

Dans la matinée du 28, nous nous trouvâmes très-près de l'isle de *Buona-Vista*; le lendemain, à la hauteur de l'isle de *Mai*, & le 30, nous jettâmes l'ancre dans la baie de *Praïa* à l'isle de *Saint-Jago*. On étoit déjà dans la saison pluvieuse qui rend ce mouillage très-dangereux: les vents soufflant alors de la partie du Sud, soulèvent la mer en d'énormes lames, qui se brisant avec furie sur le rivage, semblent annoncer à chaque instant des tempêtes, dont les suites seroient funestes aux vaisseaux qui y seroient à l'ancre. La crainte d'échouer éloigne de cette côte tous les navires dans cette terrible saison, qui dure depuis le commencement d'Août jusqu'en Novembre. Nous y fîmes notre eau avec toute la diligence possible. Nous y achetâmes trois jeunes bœufs, pour donner de la viande fraîche aux équipages; mais à peine furent-ils tués que la grande chaleur les corrompit.

Le 2 d'Août, nous remîmes à la voile, ayant avec nous une ample provision de volailles, de chèvres maigres, & de singes que nos gens avoient achetés pour de vieilles chemises & de vieux habits. Les chaleurs accablantes & les pluies continuelles rendoient

l'air si malsain, que la plupart de nos gens tombèrent malades de la fièvre, malgré mon extrême attention à les obliger de changer de linge, avant de s'endormir, lorsqu'ils étoient mouillés. ANN. 1764. Juillet.

LE 8, la *Tamar* fit signal d'incommodité; nous diminuâmes de voile pour l'attendre: cette frégate avoit eu sa vergue de hunier emportée, sans avoir éprouvé aucun autre dommage. Nous restâmes les voiles carguées, pour lui faciliter l'opération d'enverguer une autre voile de hunier; ce qui, joint au vent qui étoit dans la partie du Sud, nous retarda considérablement dans notre route.

NOUS continuâmes d'observer, à notre grande mortification, que notre carène doublée de cuivre, écartoit les poissons de notre bord; & quoique dans ces latitudes les vaisseaux fournissent ordinairement une abondante pêche, nous ne parvînmes à prendre que de l'espèce connue sous le nom de *Goulu de mer*.

IL ne nous arriva rien qui puisse intéresser la curiosité de nos Navigateurs, jusqu'au 11 Septembre, que, sur les trois heures après-midi, nous eûmes la vue du Cap *Frio* sur la côte du Brésil. Le 13, vers midi, nous vînmes mouiller dans la grande rade de *Rio-Janéiro*, par dix-huit brasses d'eau de profon- 11 Septemb.

ANN. 1764. Septembre.

deur. Cette grande Ville, qui présente un très-beau coup-d'œil, est gouvernée par le Viceroi du Brésil, dont l'autorité est illimitée. Lorsque je vins lui faire visite, j'en fus reçu avec le plus grand appareil : environ soixante Officiers étoient rangés devant le palais; la garde étoit sous les armes; c'étoient de très-beaux hommes, très-bien tenus. Son Excellence, accompagnée de la première Noblesse, vint me recevoir sur l'escalier. Je fus salué par quinze coups de canon, tirés du Fort le plus voisin. Nous entrâmes ensuite dans la salle d'audience, où, après une conversation d'un quart-d'heure, je pris congé, & fus reconduit avec les mêmes cérémonies. Le Viceroi m'offrit de me rendre visite à une maison que j'avois louée sur le rivage; mais je le priai de s'en dispenser, & bien-tôt après je revins à bord.

L'ÉQUIPAGE du *Dauphin*, à qui on avoit donné tous les jours de la viande fraîche & des herbages, jouissoit d'une parfaite santé; mais plusieurs matelots s'étant trouvés malades à bord de la frégate, à notre arrivée, j'ordonnai qu'ils fussent mis à terre, logés & traités convenablement. Tous recouvrèrent promptement la santé. Les coutures de nos deux vaisseaux étant ouvertes en plusieurs endroits, j'engageai un certain nombre de calfats

Portugais; &, en très-peu de jours, les vaisseaux furent recalfatés. ANN. 1764. Septembre.

TANDIS que nous étions à *Rio-Janéiro*, le *Kent*, vaisseau de notre Compagnie des Indes, qui avoit à bord le Lord Clive, vint relâcher dans cette rade. Ce bâtiment, dont le départ d'Angleterre avoit précédé le nôtre de près d'un mois, & qui n'avoit touché nulle part, n'arriva néanmoins qu'un mois après nous; de sorte qu'il mit environ soixante jours plus que nous à faire cette route, malgré le tems que nous perdîmes à attendre la *Tamar*, sur laquelle le *Dauphin*, sans être un excellent voilier, avoit un tel avantage de marche, que nous employâmes rarement plus de la moitié de nos voiles. Plusieurs matelots de l'équipage du *Kent* étoient déja attaqués du scorbut.

LES chaleurs insupportables que nous éprouvions à *Rio-Janéiro* nous rendoient impatiens de remettre en mer. Le 16 Octobre, nous levâmes l'ancre; mais nous restâmes quatre ou cinq jours au-dessus de la barre, à attendre un vent de terre qui favorisât notre sortie; il n'y a pas moyen de tenter ce passage avec un vent de mer. L'entrée entre les deux Forts est si étroite, & la mer y brise avec tant de force, que nous ne parvînmes à sortir de la rade qu'avec une extrême difficulté; & si nous 16 Octobre

ANN. 1764. Octobre.

eussions suivi l'avis du pilote Portugais, nous nous serions infailliblement perdus.

LA Relation de ce Voyage n'étant publiée que pour l'instruction des Navigateurs, je crois devoir faire observer que les Portugais, qui sont dans cette place un très-grand commerce, emploient tous les moyens possibles pour débaucher les matelots qui viennent à terre : si les voies de la persuasion ne leur réussissent point, ils les font boire & les enivrent : dans cet état, ils les transportent dans les terres, & prennent les précautions les plus propres à empêcher leur retour, jusqu'après le départ de leur vaisseau. Ces manœuvres firent déserter cinq hommes de mon équipage, que je ne pus recouvrer ; la *Tamar* en avoit perdu neuf ; mais le Capitaine, informé du lieu de leur détention, y envoya de nuit un détachement qui les surprit & les ramena à bord.



CHAPITRE II.

Départ de Rio-Janéiro. *Navigation jusqu'au Port* Desiré. *Description de ce lieu.*

Nous étions sous voile le 22. Je crus, avant de poursuivre notre route, devoir informer les équipages de la nature du Voyage que nous allions entreprendre. Je fis signal au Commandant de la *Tamar* de se rendre à mon bord; & je lui déclarai, en présence de tous les matelots assemblés sur le pont, que notre destination n'étoit pas, comme on avoit pu le croire, de nous rendre aux Indes Orientales; mais d'entrer dans la mer du Sud, pour y faire des découvertes qui pourroient devenir d'une grande importance à l'Angleterre; que, dans cette vue, les Lords de l'Amirauté accordoient aux équipages une double paye, & d'autres gratifications, si, durant le Voyage, ils remplissoient leur devoir avec le zèle que doit naturellement inspirer l'amour de la patrie. Cette nouvelle fut reçue avec des acclamations de joie: tous protestèrent qu'ils étoient disposés à me suivre par-tout où je voudrois les conduire; qu'il n'y avoit point de difficultés, ni même de périls auxquels ils

Ann. 1764. Octobre.

Ann. 1764. Octobre.

ne s'exposassent pour donner à leur patrie des marques de leur sincère attachement, & que je pouvois compter sur leur obéissance ponctuelle & sur leur entier dévouement.

NOUS continuâmes de faire voile jusqu'au 29, que les vents fraîchirent & soufflèrent par grains subits & par violentes rafsales, propres à désemparer nos manœuvres. Je fis amener nos mâts de perroquet, & mettre nos bâtons d'hiver à poste; mais bientôt la mer devint affreuse, & le vent en tourmente: le vaisseau fatiguoit si prodigieusement, que craignant de sombrer sous voiles, je fis jetter pardessus bord deux canons de l'avent & deux de l'arrière du vaisseau pour le soulager. Ce tems orageux dura le reste du jour, & toute la nuit, que nous passâmes à capeyer sous la grande voile, deux ris dedans.

DANS la matinée du 30, les vents devinrent plus maniables, & varierent du N.O. au S.¼ S.O. : nous en profitâmes pour faire de la voile, le Cap. à l'Ouest, Nous étions alors par 35 d 50' de latitude S., & nous trouvions le tems tout aussi froid qu'il l'est en Angleterre dans cette même saison, quoique le mois de Novembre répondît à notre mois de Mai, & que nous fussions de 20 d plus près de la ligne. Il étoit difficile que nous ne ressentissions

pas vivement cette différence de température, nous qui, huit jours avant, éprouvions d'excessives chaleurs; & les matelots, qui, dans la persuasion de n'avoir à voyager que dans des climats chauds, avoient non-seulement vendu leurs hardes d'hiver, mais encore leurs couvertures, dans les différens ports où nous avions relâché, furent contraints, pour se garantir du froid qu'ils ne pouvoient supporter, d'acheter des vêtemens qu'on avoit embarqués par précaution. ANN. 1764. Octobre.

LE 2 de Novembre, après avoir fait prêter le serment aux Lieutenans des deux vaisseaux, je leur remis leurs brevets qu'ils ne s'attendoient à recevoir qu'à notre atterrage aux Indes Orientales, qu'on avoit d'abord regardées comme notre destination. Nous commençâmes à voir un grand nombre d'oiseaux voltiger autour de nous: il y en avoit de très-gros, dont quelques-uns avoient le plumage noir, d'autres blanc; nous distinguâmes plusieurs compagnies de pintades; ces oiseaux tachetés de blanc & de noir, paroissoient un peu plus gros que des pigeons. 2 Novembre.

LE 4, nous vîmes une quantité de ces mauvaises herbes que l'eau détache des rochers, & plusieurs veaux marins. Nous étions par les 38^d 53$'$ de latitude S. & 51^d de longitude Ouest. La déclinaison de la bous-

ANN. 1764. Novembre.

ſole étoit de 13 degrés à l'Eſt. Les vents, qui ſe maintenoient dans la partie de l'Oueſt, nous pouſſoient continuellement vers l'Eſt, & nous commençâmes à craindre qu'il ne nous fût très-difficile de ranger la côte des *Patagons*.

Le 10, nous obſervâmes un changement de couleur dans l'eau; mais une ligne de 140 braſſes ne nous donna point de fond: nous comptions 41^{d} 16' de latitude S., & 55^{d} 17' de longitude O.; l'aiguille aimantée déclinoit de 18^{d} 20' vers l'Eſt. Le lendemain, nous nous rapprochâmes de la côte juſqu'à huit heures du ſoir, que la ſonde rapporta 45 braſſes, fond de ſable rouge. Nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ d'O. toute la nuit, & le matin, nous eûmes 52 braſſes d'eau même fond. Notre poſition étoit par les 42^{d} 34' de latitude S., & les 58^{d} 17' de longitude O. La déclinaiſon de l'aiguille aimanté de 11^{d} $\frac{3}{4}$ à l'Eſt.

Le 12, ſur les trois heures après-midi, étant à me promener ſur le gaillard d'arrière, je ne fus pas peu ſurpris d'entendre ceux qui étoient ſur le gaillard d'avant crier tous enſemble: *terre droit à l'avant*; les nuages obſcurciſſoient preſque tout le tour de l'horizon, & nous avions eu beaucoup de tonnerre & des éclairs. Je regardai de l'avant par-deſſous la miſaine, & ſous le vent, & je crus remarquer

que ce qui avoit d'abord paru être une isle, présentoit deux montagnes escarpées; mais, en regardant du côté du vent, il me sembla que la terre, qui se joignoit à ces montagnes, s'étendoit au loin dans le S. E.: en conséquence nous gouvernâmes S. O. Je fis monter des Officiers au haut des mâts pour observer au vent & vérifier cette découverte; tous assurèrent qu'ils voyient une grande étendue de terre. Je fis immédiatement mettre en panne, & sonder autour de nous; on trouva encore 52 brasses d'eau; mais je commençai à croire que nous étions peut-être engagés dans une baie; & je souhaitois bien plus que je ne l'espérois, que nous puissions en sortir avant la nuit.

ANN. 1764. Novembre.

NOUS fîmes de la voile & portames à l'E. S. E. La terre sembloit se montrer toujours sous la même apparence; les montagnes paroissoient bleues, comme cela est assez ordinaire dans un tems obscur & pluvieux, lorsqu'on n'en est pas éloigné. Bientôt quelques-uns crurent entendre & voir la mer briser sur un rivage de sable; mais ayant gouverné encore environ une heure avec toute la circonspection possible, ce que nous avions pris pour la terre s'évanouit tout d'un coup, & nous fûmes convaincus, à notre grand étonnement, que ce n'avoit été qu'une terre de brume.

Ann. 1764. Novembre

J'ai été presque continuellement en mer depuis vingt-sept ans, & je n'avois point d'idée d'une illusion si générale & si soutenue. Néanmoins d'autres Navigateurs ont été également trompés. Il n'y a pas long-tems qu'un Maître de vaisseau jura qu'il avoit vû une isle entre l'extrémité occidentale de l'Irlande & Terre-Neuve, & qu'il avoit même distingué les arbres qui y croissent. Il est cependant certain que cette isle n'existe point, ou du-moins qu'aucun vaisseau n'a pu la découvrir. Il n'est pas douteux que, si le tems ne se fût pas éclairci assez promptement pour faire disparoître à nos yeux ce que nous avions pris pour la terre, tout ce qu'il y avoit à bord auroit fait serment qu'il avoit découvert la terre à cette hauteur. Nous nous trouvions alors par les 43ᵈ 46′ de latitude S., & 60ᵈ 5′ de longitude O., & la déclinaison de la boussole étoit de 19ᵈ 30′ vers l'Est.

Le lendemain, 13, sur le quatre heures après-midi, le tems étant très-beau, les vents sautèrent tout-d'un-coup au S. O., d'où ils commencèrent à souffler avec furie; le ciel de ce côté se couvrit de nuages noirs : dans l'instant tout l'équipage, qui s'étoit assemblé sur le pont, fut alarmé d'un bruit subit & extraordinaire, semblable au mugissement des flots agités. J'ordonnai sur-le-champ qu'on

amenât les huniers; mais, avant qu'on pût le faire, je vis la mer, soulevée en d'énormes lames, près de fondre sur nous : je criai qu'on halât la misaine, & qu'on larguât aussi-tôt l'écoûte de la grande voile; car j'étois persuadé que si nous avions quelques voiles dehors au moment où ce grain menaçant alloit nous atteindre, nous coulerions bas infailliblement, ou que nous aurions tous nos mâts rompus. Il fut cependant sur nous, & coucha notre navire sur le côté, avant que nous pussions larguer la grande armure qui fut alors coupée; & en même-tems l'écoûte de la grande voile renversa le premier Lieutenant, le meurtrit, & lui cassa trois dents. La misaine, qui n'étoit pas entièrement amenée, fut mise en pièces. Si ce coup de vent, qui vint à l'improviste, & avec une violence dont il y a peu d'exemples, nous avoit surpris de nuit, il auroit eu pour nous des suites funestes. Il nous fut annoncé par les cris perçans de plusieurs centaines d'oiseaux qui fuyoient en avant; il dura environ 20 minutes, & calma par degrés.

La *Tamar* en fut quitte pour avoir sa grande voile déchirée; mais elle étoit sous le vent à nous, & elle avoit eu le tems de se mieux préparer. En très-peu de tems le vent rafraîchit, & nous passâmes la nuit à la cape sous la grande voile risée.

ANN. 1764. Novembre.

Le 14 au matin, le vent devint plus modéré, mais la mer étoit houleuse. Bientôt le vent passa au S. $\frac{1}{4}$ S. O. & nous gouvernâmes vers l'Ouest sous nos voiles majeures.

Les premiers rayons du jour nous montrèrent la mer aussi rouge que du sang, & couverte de coquillages de même couleur, assez ressemblants à nos écrevisses, mais plus petits. Nous en prîmes une grande quantité avec des corbeilles.

Le 15, vers les quatre heures & demie du matin, nous eûmes la vue de la terre, qui avoit l'apparence d'une isle d'environ huit ou neuf lieues de longueur. D'après les cartes, il étoit apparent que cette terre étoit le Cap *Saint Hélène*, qui s'avance dans la mer à une distance considérable de la côte, & forme deux baies, l'une au Nord & l'autre au Sud. Le tems étant très-beau, je revirai de bord vent devant, & je gouvernai sur la terre jusques vers les dix heures. Mais, sachant qu'à la distance de deux lieues environ de ce Cap, il y a plusieurs rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brise avec force, & le vent paroissant devoir calmer insensiblement, je revirai de bord vent devant pour m'en écarter. La terre sembloit, n'être qu'une chaîne de rochers nuds, où l'on n'appercevoit ni arbres ni arbustes. Lorsque j'en fus plus près, je fis sonder & l'on trouva

l'on trouva 45 brasses d'eau, fond de vase noire. Dans ce même tems, j'eus le chagrin de voir mes trois Lieutenans & le Maître, malades & hors d'état de faire aucun service, quoique le reste de l'équipage jouît d'une parfaite santé. Notre latitude étoit de 45^{d} 21′ S., la longitude de 63^{d} 2′ O.; & la déclinaison de l'aiguille de 19^{d} 41′ à l'Est.

Ann. 1764. Novembre.

Le jour suivant, 16, je dirigeai ma route sur le Cap *Blanc*, d'après la carte que le Lord Anson a donnée dans la Relation de son Voyage. Sur le soir, le vent fraîchit, & souffla de la partie du S. O. ¼ S. avec une telle force, que nous passâmes la nuit à capeyer sous notre grande voile. Dans la matinée, le vent plus maniable nous permit de faire route; mais la mer étoit très-grosse; &, quoique nous nous trouvassions presque au cœur de l'été dans ces parages, le tems étoit à tous égards beaucoup plus froid qu'il ne l'est ordinairement en plein hiver dans la baie de Biscaye.

Le 17, sur les six heures du soir, ayant fait de la voile autant qu'il nous fut possible, nous découvrîmes la terre dans le S. S. O.; & comme nous avions eu hauteur à midi par un très-beau tems, nous reconnûmes que cette terre étoit le Cap *Blanc*. Mais le vent recommença alors à souffler avec plus de violence que jamais, la tempête dura toute la

ANN. 1764. Novembre.

nuit, & la mer, qui brisoit continuellement autour de nous, fatiguoit prodigieusement le vaisseau.

Le 18, à quatre heures du matin, la sonde nous rapporta 40 brasses, fond de roche: ayant couru dans la nuit une bordée au large, nous virâmes de bord pour nous rapprocher de la terre; le vent continuoit d'être en tourmente avec de la grêle & de la neige. Vers les six heures, nous revîmes la terre, qui nous restoit dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O. Notre vaisseau étoit maintenant si peu calé, que sa dérive devenoit très-considérable dès qu'il ventoit bon frais. J'étois très-impatient de gagner le Port *Desiré*, pour remédier à cet inconvénient; car dans l'état où se trouvoit le navire, il étoit dans un continuel danger de s'abattre. Nous gouvernâmes sur la terre avec un vent de N. E., & sur le soir, nous mîmes à la cape; mais le vent, ayant passé dans la partie de l'Ouest, nous écarta dans la nuit. A sept heures du matin du 19, nous courûmes de nouveau sur la terre, gouvernant au S. O. $\frac{1}{4}$ S. du compas, & bientôt nous apperçûmes la mer briser de l'avant à nous; nous sondâmes immédiatement & nous trouvâmes entre 13 & 7 brasses d'eau; un moment après nous augmentâmes de fond, & la sonde rapporta de 17 à 42 brasses; de manière que

nous pafsâmes fur la queue d'un banc, qui, étant plus au Nord, nous eût peut-être été funefte. ANN. 1764. Novembre.

DANS ce moment le Cap *Blanc* nous reftoit à l'O. S. O. 5d 37′ au Sud, & à la diftance de quatre lieues: mais comme rien n'eft plus confus que la defcription que Sir John Narborough a donnée de ce Port, nous ne favions trop quelle direction fuivre pour nous y rendre. Je cherchai d'abord une baie, qui, conformément aux inftructions de ce Navigateur, doit être au Sud du Cap, mais je ne découvris rien de femblable; & en conféquence je prolongeai le rivage, gouvernant au Sud. Nous avions un vent de terre très-frais; nous vîmes plufieurs colonnes de fumée s'élever en différens endroits; mais nous n'appercevions ni arbre ni arbufte, & toute la contrée n'offroit à l'œil que des collines de fable, affez reffemblantes aux Dunes ftériles d'Angleterre. Nous obfervâmes encore qu'à la diftance de fept à huit milles du rivage, les eaux étoient fréquemment très-baffes, & quelquefois nous n'avions pas plus de 10 braffes.

NOUS continuâmes tout le jour de côtoyer le rivage en le ferrant d'auffi près qu'il nous étoit poffible; & le foir, nous vîmes une ifle à la diftance d'environ fix lieues: dans la

Ann. 1764. Novembre.

matinée du 20, nous courûmes deſſus, & nous nous aſſurâmes que c'étoit l'iſle *des Pingoins* décrite par Narborough.

Le Port *Deſiré* n'étant éloigné que d'environ trois lieues dans le N. O. de cette iſle, j'envoyai un de nos bâtimens à rames pour le découvrir; il revint après l'avoir reconnu, & je me diſpoſai à y entrer. Il y avoit en cet endroit des milliers de veaux marins & de pingoins autour du vaiſſeau. L'iſle *des pingoins* nous parut bordée d'îlôts, qui ne ſont que des rochers. Sur le ſoir, nous vîmes un rocher, qui, s'élevant au-deſſus de l'eau comme une pyramide, du côté méridional de l'entrée du Port *Deſiré*, eſt très-propre à faire connoître ce Port, qu'on ne trouveroit ſans cela que très-difficilement. A l'entrée de la nuit, le vent s'étant un peu calmé, nous laiſsâmes tomber l'ancre à la diſtance de quatre ou cinq milles du rivage.

Le 21 au matin, avec une briſe de terre nous parvînmes à l'entrée du Port, que nous trouvâmes très-étroite, bordée de rochers & de bancs de ſable, & le flot y formoit un courant d'une rapidité que je n'avois pas encore vue. Je mouillai en-dehors du Port; l'ouverture du canal nous reſtoit à l'O. S. O.; l'iſle *des Pingoins* au S. E., 5d 30′ E.; & à la diſtance de trois lieues; la terre la plus

ſeptentrionale au N. N.O.; deux rochers qui, à mi-flot, ſe trouvent à fleur d'eau, ANN. 1764. Novembre. & ſont à la pointe la plus méridionale d'un récif qui part de la même terre, au N. E. $\frac{1}{4}$ N. Tel étoit le relevement de notre mouillage, dont je ne fais ici mention que parce que ces particularités peuvent être d'une grande importance pour les Navigateurs qui voudroient relâcher dans ce Port, & que les deſcriptions qu'en ont données divers marins ſont très-fautives.

LE vent fut impétueux durant la plus grande partie de cette journée, & la mer étoit très-houleuſe dans l'endroit où nous étions à l'ancre. Cependant je fis partir deux de nos bateaux pour ſonder le Port, & je les ſuivis dans mon canot. Nous trouvâmes ce Port très-étroit dans un eſpace de près de deux milles : à la marée montante la vîteſſe du courant pouvoit être de huit milles par heure: nous reconnûmes auſſi pluſieurs rochers & briſans. Deſcendus à terre, nous ne découvrîmes en nous avançant dans la contrée, qu'une campagne déſerte, des collines couvertes de ſable, mais nous n'apperçûmes pas un ſeul arbre. Nous vîmes la fiente de quelques animaux, & nous en diſtinguâmes quatre dans l'éloignement; mais ils prirent la fuite à notre approche, & il ne nous fut pas poſſible d'en

Ann. 1764. Novembre.

reconnoître l'eſpèce. Nous jugeâmes que c'étoit des guanaques. Ces animaux ſont aſſez ſemblables à nos daims, mais beaucoup plus gros; quelques-uns n'ont guère moins de quatre pieds quatre pouces de haut. Ils ne ſe laiſſent pas approcher & ſont très-légers à la courſe. De retour aux bateaux, je continuai à remonter le canal, & j'abordai à une iſle qui étoit couverte de veaux marins : nous en tuâmes plus de cinquante. Dans ce nombre, il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs. Nos bateaux, que nous avions déjà remplis d'oiſeaux de différentes eſpèces, étoient aſſez chargés pour pouvoir régaler toute une flotte.

Entre les différens oiſeaux que nous tirâmes, il s'en trouva un qui mérite une deſcription particulière. Sa tête ſeroit parfaitement reſſemblante à celle de l'aigle, ſi l'eſpèce de huppe dont elle eſt ornée étoit un peu moins touffu; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de ſon cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté; ſur le dos ſon plumage eſt d'un noir de jais, & non moins brillant que ce minéral que l'art a ſu polir; ſes jambes ſont remarquables par leur groſſeur & leur force; mais les ſerres en ſont moins acérées que celles de l'aigle : cet oiſeau a près de douze pieds d'envergure.

LA TAMAR profita de la marée montante pour entrer dans le Port ; mais je gardai mon poste & je crus ne devoir risquer ce passage qu'avec un vent favorable ; il passa bientôt à l'Est. Je levai l'ancre vers les cinq heures après midi, & je me proposai d'arriver au mouillage avec la marée du soir. Mais nous avions à peine appareillé que le vent repassa au N. O. $\frac{1}{4}$ N. ; & notre vaisseau étant déjà engagé dans l'embouchure du Port avant que le flot eût commencé, nous nous vîmes forcés de laisser tomber l'ancre à très-peu de distance de la rive méridionale. Les vents étoient de terre & souffloient par raffales si violentes, que bientôt le vaisseau chassa sur son ancre & vint échouer sur une grande pointe de gravier.

ANN. 1764. Novembre.

LE fond où nous avions mouillé étoit en effet d'une mauvaise tenue. En pareille situation, avec un vent forcé, on aura toujours lieu de craindre que le vaisseau ne soit jetté en côte, si l'on n'a pas eu le tems de l'établir sur ses ancres. Tandis que nous étions échoués, les vents fraîchirent ; & la marée montant avec une extrême rapidité, ce ne fut qu'avec des peines infinies & après quatre heures du plus pénible travail, que nous parvînmes enfin à porter une seconde ancre pour nous relever, & que nous mîmes le vaisseau à flot. Comme il n'y avoit guère que le talon & une longueur

ANN. 1764. Novembre.

de six ou sept pieds de sa quille qui eussent touché, il étoit à présumer qu'il n'avoit reçu aucun dommage: néanmoins je me déterminai à faire démonter le gouvernail pour le visiter.

Le vent ne calma point dans la nuit; le lendemain, 22, dans la matinée, il parut se renforcer; & il ne nous avoit pas encore été possible de lever l'ancre que nous avions mouillée près de la rive méridionale, dans l'espoir qu'elle nous soutiendroit. Nous nous trouvions dans une situation fort critique; le vaisseau, n'étant plus tenu que par son ancre d'affourche, commençoit de rechef à chasser en côte. *la Tamar*, qui étoit mouillée dans le canal, se hâta de nous envoyer une hansière: aidés de ce secours, nous levames l'ancre d'affourche, nous sortîmes du péril qui nous menaçoit, & nous parvînmes à remouiller l'ancre sur un meilleur fond, dans l'attente d'un moment plus favorable pour amarrer convenablement notre vaisseau.

Le jour suivant, 23, j'envoyai sonder le Port à quelques milles plus haut; le fond ne s'en trouva pas à beaucoup près si dur qu'à l'entrée du canal, il y avoit moins d'eau. Mais le vent, qui continuoit de souffler avec furie, ne nous permit pas de chercher un autre mouillage. Nous avions découvert une

petite ſource, à un demi-mille environ de la rive ſeptentrionale du Port: mais l'eau avoit un goût ſaumâtre. J'avois fait auſſi une excurſion de pluſieurs milles dans les terres, où d'auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, je n'apperçus qu'une contrée ſtérile, nue & déſolée. Nous vîmes dans l'éloignement pluſieurs guanaques; mais nous ne pûmes jamais les approcher d'aſſez près pour les tirer. Autour d'un étang d'eau ſalée, nous diſtinguâmes ſur le ſable les traces de divers animaux, & particulièrement celles d'un gros tigre. Nous trouvâmes auſſi un nid d'œufs d'autruche, que nous mangeâmes, & qui nous parurent un excellent mets. Il eſt probable que tous les animaux dont on voit les veſtiges des pieds ſur les bords de cet étang ſalé viennent y boire, car nous n'apperçûmes aucune eau douce où ils puſſent ſe déſaltérer. La ſource d'eau ſaumâtre que nous avions d'abord trouvée fut la ſeule qu'il fût poſſible de découvrir; ce qui nous obligea de creuſer des puits, n'y ayant dans ce lieu d'autre apparence d'eau que la légère humidité de la terre.

LE 24, la mer étant plus tranquille, nous vînmes chercher un mouillage à quelques milles plus haut dans le Port, où nous amarrâmes nos vaiſſeaux. Les pointes, qui ferment l'entrée du Port, s'étendoient par rapport à nous de

ANN. 1766. Novembre.

l'E $\frac{1}{4}$ S. E. 3^d S. à l'Eſt, & le rocher pyramidal au S. E. $\frac{1}{4}$ E. En cet endroit nous n'avions, à mer baſſe, que 6 braſſes d'eau; mais, dans le flot, l'eau montoit de 4 braſſes & demie, ou de 27 pieds. La marée monte ici avec une rapidité ſi prodigieuſe, qu'un matelot, très-bon nageur, étant tombé du bord, le courant le porta preſque hors de vue, avant qu'on pût aller à ſon ſecours, quoique tous nos canots fuſſent dehors: nous eûmes néanmoins le bonheur de le ſauver.

CE même jour, je me fis reconduire à terre. Je m'avançai à environ ſix ou ſept milles dans la contrée. Je vis pluſieurs lièvres auſſi gros que de jeunes chevreuils; j'en tirai un qui peſoit plus de vingt-ſix livres. Il eſt certain que ſi j'euſſe eu un bon lévrier, on auroit pu donner du lièvre aux équipages deux fois la ſemaine. Nos gens à bord étoient alors occupés à rouer les cables ſur le pont, à parer la cale, pour y mettre le leſt convenable, & à y deſcendre les canons, à l'exception de ceux qu'on crut néceſſaires de garder ſur le pont.

LE lendemain, 25, je parcourus en canot une grande partie du Port; &, étant deſcendu ſur la rive ſeptentrionale, nous trouvâmes un canot à deux rames d'une forme ſingulière, & le canon d'une arme à feu, ſur lequel étoient gravées les armes d'Angleterre. La rouille avoit

fait sur ce canon de tels progrès, qu'il se réduisoit en poussière entre les doigts : j'imaginai qu'il avoit été laissé sur ce rivage par quelqu'un de l'équipage du *Wager*, ou peut-être par Sir John Narborough. Nous n'avions encore trouvé aucun genre de végétaux, à l'exception d'une espèce de pois sauvages ; &, quoique nous n'ayons apperçu aucun habitant, nous vîmes plusieurs endroits où l'on avoit fait du feu ; mais les vestiges n'en étoient pas récens.

Ann. 1764. Novembre.

Nous tirâmes quelques canards sauvages & un lièvre : cet animal courut, malgré sa blessure, l'espace de deux milles ; ce qui nous étonna beaucoup, lorsqu'après l'avoir pris, nous vîmes que la balle lui avoit passé à travers le corps. Nous chassâmes long-tems un guanaque qui étoit le plus gros que nous eussions vu : lorsqu'il nous avoit laissé à une grande distance derrière lui, il s'arrêtoit pour nous regarder, & poussoit des cris assez ressemblans au hennissement d'un cheval ; mais sitôt que nous en approchions, il fuyoit avec une extrême légèreté ; mon chien étoit si fatigué, qu'il ne pût plus le poursuivre : à la fin il nous échappa & nous le perdîmes de vue. Dans cette chasse, nous ne tuâmes qu'un lièvre, & un vilain petit animal, dont l'odeur infecte ne permit à aucun de nous d'en approcher.

Ann. 1764. Novembre.

Les lièvres ont ici la chair très-blanche & d'un goût très-agréable. Un sergent de marine & quelques autres, qui étoient allés à terre d'un autre côté, avoient eu plus de succès que nous; ils avoient tiré deux guanaques & un faon; ils furent obligés de laisser ces animaux où ils les avoient tués, ne pouvant sans secours les transporter jusqu'au vaisseau dont ils étoient éloignés de six milles. Ces guanaques ne pesoient guère que la moitié de ceux dont Sir John Narborough fait mention; j'en ai cependant vu quelques-uns qui pesoient jusqu'à 37 & 38 *stones*, c'est-à-dire, environ trois cens livres.

Lorsque sur le soir nous revînmes à bord, le vent étoit très-frais; & le pont se trouvant trop embarrassé pour pouvoir embarquer nos bateaux, nous les amarrâmes sur le derrière du navire. Vers le milieu de la nuit, le vent renforça; notre canot à six rames se remplit d'eau, rompit ses amarres, & fut jetté en mer; celui qui étoit commis à sa garde & dont la négligence fut cause de cet accident, n'échappa au danger d'être noyé, qu'en se saisissant de l'échelle de pouppe. Comme ce fut à la marée montante que ce canot fut chassé en mer, nous ne pouvions douter que le courant ne l'eût emporté au-dessus de l'endroit où nous étions mouillés. La perte de ce canot

eût été pour nous d'une très-fâcheuſe conſéquence; je paſſai le reſte de la nuit dans de très-vives inquiétudes. Le 26, dès la pointe du jour, j'envoyai à ſa recherche, & il ſe paſſa quelques heures, avant qu'on le ramenât à bord: le courant l'avoit emporté à pluſieurs milles au loin. J'envoyai en même-tems à terre quelques perſonnes de l'équipage pour rapporter les guanaques qu'on avoit tués la veille; mais ils n'en trouvèrent que les os, les tigres en avoient mangé la chair, & même ils en avoient caſſé les os pour en prendre la moëlle. Pluſieurs de nos gens s'étoient avancés à quinze milles dans les terres pour y chercher de l'eau douce, ſans en découvrir une ſeule ſource. Nous avions creuſé des puits à une profondeur conſidérable en différens endroits où la terre paroiſſoit humide; mais ces puits, qui nous occaſionnoient de très-grands travaux, pouvoient à peine nous fournir trente gallons d'eau en vingt-quatre heures. Cette circonſtance étoit d'autant plus propre à nous décourager, que nos gens qui avoient épié les guanaques, les avoient vu boire dans les étangs d'eau ſalée. Je pris donc la réſolution de quitter cette place auſſitôt que le vaiſſeau ſeroit prêt à remettre en mer, & que notre canot à ſix rames ſeroit réparé.

ANN. 1764. Novembre.

LE 27, ceux que j'avois envoyés à la chaſſe

Ann. 1764. Novembre.

des guanaques, trouvèrent le crâne & les os d'un homme. Ils réussirent à se saisir d'un jeune guanaque qu'ils amenèrent à bord; c'étoit le plus bel animal que nous eussions jamais vu; nous parvînmes à l'apprivoiser au point qu'il venoit nous lécher les mains à-peu-près comme un veau; mais, malgré tous nos soins pour le nourrir, il mourut en peu de jours. Dans l'après-midi, le vent ayant considérablement fraîchi, j'ordonnai qu'on se tînt prêt à laisser tomber la grande ancre, dans l'appréhension où j'étois que nos cables ne rompissent, ce qui cependant n'arriva pas. Ceux de l'équipage, qui étoient à terre avec les charpentiers pour radouber notre canot qu'on avoit pour cela transporté sur la rive méridionale, trouvèrent deux sources à la distance d'environ deux milles du rivage, & dont l'eau n'étoit pas absolument saumâtre; c'étoit-là une découverte très-intéressante. Dès le matin, du 28, j'y envoyai vingt hommes avec quelques petites futailles; & ils rapportèrent bientôt à bord une tonne d'eau, dont le besoin commençoit à se faire sentir. Ce même jour, je remontai le canal dans mon bateau l'espace de près de douze milles. La mer devenant extrêmement houleuse, je me fis mettre à terre. Le canal dans cet endroit étoit d'une largeur à perte de vue; on y appercevoit un

certain nombre d'isles, dont quelques-unes étoient considérables; je ne doute pas qu'il s'avance dans les terres à une centaine de milles. Ce fut sur une de ces isles que je descendis. J'y trouvai un si grand nombre d'oiseaux, qu'au moment où ils s'envolèrent, le ciel en fut obscurci; & il est certain que nous ne pouvions faire un pas sans marcher sur leurs œufs. Dans l'instant qu'ils s'élevoient au-dessus de nous, nous en tuâmes plusieurs à coups de pierres & de bâtons. Je quittai ensuite l'isle & j'abordai le continent où nos gens firent cuire les œufs dont ils s'étoient chargés, & les mangèrent, quoique dans la plupart de ces œufs il y eût des oiseaux. Nous ne vîmes aucune trace d'homme sur l'une & l'autre rive du canal, ni aucun vestige qui pût faire croire que ces côtes eussent d'autres habitans que de nombreuses compagnies d'oiseaux, des troupeaux de guanaques, & quelques bêtes féroces. Les guanaques qui marchent d'ordinaire par troupe de 60 ou 70, ne se laissoient jamais approcher; souvent ils s'arrêtoient pour nous regarder du haut des collines. Dans cette tournée, notre chirurgien tira un chat-tigre : cet animal est petit, mais fier & intrépide : quoique mortellement blessé, il résista encore long-tems aux rudes attaques de mon chien.

Ann. 1764. Novémbre.

ANN. 1764. Novembre.

Le 29, nous achevâmes de lester le vaisseau; ouvrage que les vents frais qui régnèrent constamment, & la rapidité du flot nous rendirent très-pénible : nous prîmes aussi à bord une autre tonne d'eau. Dans la matinée du 30, le mauvais tems ne permettant pas d'envoyer un canot à terre, j'employai les gens de l'équipage à préparer nos agrêts, & à tout disposer pour notre prochain départ. Le vent fut plus modéré dans l'après-midi, je détachai un canot pour nous procurer une plus grande quantité d'eau. Les deux matelots qui arrivèrent les premiers au puits, y trouvèrent un gros tigre couché par terre : l'animal les regarda pendant quelque tems l'un & l'autre avec beaucoup d'indifférence : ils furent offensés de se voir traiter de cet air méprisant qu'eut le lion pour le Chevalier de la Manche; & n'ayant point d'armes à feu, ils commencèrent à lui jetter des pierres. Le tigre, sans daigner s'appercevoir de cette insulte, demeuroit tranquillement couché; mais, voyant arriver le reste de la troupe, il se leva doucement & prit la fuite.

1 Décembre.

Le premier de Décembre, notre canot à six rames se trouvant réparé, nous le prîmes à bord; mais toute cette journée la mer fut si houleuse, qu'il nous fut impossible de faire

faire de l'eau. Le jour suivant, nous abattîmes les tentes qu'on avoit dressées pour l'aiguade, & nous nous tînmes prêts à mettre en mer. Les deux puits, que nous creusâmes pour faire de l'eau, sont à-peu-près au S. S. E., & à la distance de deux milles & demi du rocher pyramidal. Je fis planter près de ces puits un poteau, comme une marque plus propre à les faire découvrir, que leur relèvement.

ANN. 1764. Decembre.

DURANT le séjour que nous fîmes dans ce Port, nous en prîmes les sondes avec un très-grand soin, & nous trouvâmes qu'aussi loin que les vaisseaux peuvent remonter le canal, il n'y a point de danger qu'on ne puisse aisément découvrir, à marée basse. Ce Port, où l'on peut aujourd'hui se procurer de l'eau douce au moyen des puits que nous y avons creusés, offriroit aux vaisseaux qui voudroient y relâcher, un très-bon mouillage, sans la rapidité du courant qu'occasionne le flot. La contrée abonde en guanaques & en oiseaux d'espèces différentes, & particulièrement en canards & en oies sauvages. Il s'y trouve aussi d'excellentes moules, & en si grande quantité, qu'on peut toujours, à mer basse, en charger un bateau. Le bois seulement y est rare; cependant on trouve, dans quelques endroits de la côte, des brous-

ANN. 1764. Décembre.

faillés dont on peut fe fervir au befoin pour faire du feu.

Le 5, je démarrai dans le deffein de fortir du Port; mais notre feconde ancre fe trouvant embarraffée, nous perdîmes du tems pour la lever, & avant que nous puffions virer à pic fur notre ancre d'affourche, le jufant fut dans toute fa force; car, en cet endroit, la mer n'eft jamais égale plus de dix minutes de fuite; nous fûmes donc obligés d'attendre la baffe mer. Nous levâmes l'ancre vers les cinq ou fix heures du foir, & nous gouvernâmes à l'E. N. E., avec un vent frais qui nous venoit du N. N. Oueft.



CHAPITRE III.

Départ du Port Defiré. *Recherche de l'isle* Pepys. *Navigation jusqu'à la Côte des Patagons. Description des Habitans.*

EN sortant du Port *Desiré*, nous dirigeâmes notre route pour reconnoître l'isle *Pepys*, qu'on dit être par 47d de latitude S. Nous étions alors par les 47d 22' de latitude S, & 55d 49' de longitude O. Le Port *Desiré* nous restoit au Sud 66d O., à la distance de vingt-trois lieues; & l'isle *Pepys*, conformément à la carte de Halley, à l'E. ¾ de rhumb vers le Nord, à la distance de trente lieues. La déclinaison de l'aiguille étoit ici de 19d vers l'Est. ANN 1764. Décembre.

LE jour suivant, 6, nous continuâmes notre route par un vent favorable, & nous jouîmes d'un si beau ciel, que nous commençâmes à croire que cette partie du globe n'est pas absolument sans été. Le 7, je me trouvai beaucoup plus au Nord que je ne m'y attendois; & je supposai que le vaisseau y avoit été porté par les courans. J'avois déja parcouru 80d à l'Est, ce qui est la distance du continent à l'isle *Pepys*,

ANN. 1764. Décembre.

au rapport de Halley ; mais malheureusement la position de cette isle est très-incertaine : Cowley est le seul qui prétende l'avoir vue : tout ce qu'il dit de sa situation, c'est qu'elle est par les 47^{d} de latitude S. ; & il ne détermine point sa longitude. Il parle bien de la beauté de son Port, mais il ajoute qu'un vent contraire & violent ne lui permît pas d'y entrer, & qu'il fit route au Sud. Dans ce même tems je gouvernai aussi au Sud ; car, le ciel étant sans aucun nuage, je pouvois découvrir un grand espace de mer au Nord de la position qu'on lui donne. Comme je supposai que cette isle, si elle existoit réellement, devoit nous rester à l'Est, je fis signal à *la Tamar* de s'éloigner dans l'après-midi pour rencontrer plus sûrement cette terre, en laissant entre nous un espace d'environ vingt lieues. Nous gouvernâmes au S. E. du compas, & le soir nous mîmes en panne, étant, suivant notre estime, par les 47^{d} 18' de latitude S. Le lendemain, 8, nous eûmes un vent frais de la partie du N. O. $\frac{1}{4}$ N. ; & je crus encore que l'isle pourroit bien être à l'Est. En conséquence, je résolus de faire trente lieues dans cette direction, & en cas que je ne découvrisse rien, de revenir à la même latitude de 47^{d}. Mais le vent étant devenu très-frais, & la mer extrême-

ment houleuſe, ſur les ſix heures du ſoir, je fus obligé de mettre à la cape ſous la grande voile. Le jour ſuivant, 19, à ſix heures du matin, le vent ayant paſſé à l'O. S. O., nous fîmes route au Nord ſous nos baſſes voiles. Je jugeai alors que nous étions environ à ſeize lieues & à l'Eſt du point d'où nous étions partis; le Port *Deſiré* nous reſtant au Sud 80d 53' O., à la diſtance de quatre-vingt-quinze lieues. Nous vîmes alors une grande quantité de goëmons & pluſieurs oiſeaux. Le lendemain, 10, nous continuâmes de porter le Cap au Nord ſous nos voiles majeures, avec un vent forcé du S. O. au N. O., & la mer très-agitée. Le ſoir, étant par la latitude de 46d 50' S., je virai de bord vent-arrière, & je repris ma route à l'Oueſt; nos vaiſſeaux s'éloignant chaque jour l'un de l'autre, autant qu'il étoit poſſible ſans nous perdre de vue. Perſuadé enfin que l'iſle, mentionnée par Cowley & décrite par Halley ſous le nom d'iſle *Pepys*, n'exiſtoit pas, je me déterminai, le 11, à midi, à me rapprocher du Continent & à relâcher dans le premier Port commode pour y faire de l'eau & du bois dont nous avions un grand beſoin; la ſaiſon étant déja très-avancée, il ne nous reſtoit plus de tems à perdre. Depuis ce moment

ANN. 1764. Décembre.

Ann. 1764. Décembre.

nous continuâmes à porter vers le Continent, cherchant à découvrir les *Sebaldes*, qui, d'après toutes les cartes que nous avions à bord, ne devoient pas être éloignées de la route que nous tenions. Chaque jour des compagnies d'oiseaux voltigeoient autour de notre vaisseau, qui suivoient continuellement de grandes baleines. Le tems étoit généralement beau, mais froid; & nous fûmes forcés de convenir, malgré les espérances que nous avions conçues, que l'été de ces climats ne différoit de l'hiver en Angleterre que par la longueur des jours.

Le 15, étant par la latitude de 50d 33' S., & par la longitude de 66d 59' O., vers les six heures du soir les vents sautèrent tout-d'un-coup au S. O., & soufflèrent avec furie: la mer devint affreuse: les lames étoient si hautes & si terribles, que je n'avois rien vu de pareil en doublant le Cap de *Horn* avec le Lord Anson: notre vaisseau étoit trop élevé dans ses œuvres mortes pour ces sortes de voyages, à chaque instant je m'attendois à le voir submerger: notre plus grande sûreté eût été de ne pas lutter contre la tempête & de nous abandonner à la violence des flots à sec de voiles; mais notre provision d'eau étoit trop peu considérable; & nous devions craindre d'être emportés si loin du Continent,

qu'elle seroit entièrement consommée, avant de pouvoir nous en approcher. Nous prîmes donc le parti de capeyer sous la voile d'Artimon. Nous reçûmes de terribles coups de mer, qui nous auroient bien plus incommodés sans le secours de nos cloisons. ANN. 1764. Décembre.

CETTE furieuse tempête dura toute la nuit; mais sur les huit heures du matin du 19, le vent calma, & la mer tombant insensiblement, à dix heures, nous remîmes le cap en route sous nos basses voiles; & nous continuâmes de gouverner sur le Continent jusqu'au 18, que nous découvrîmes la terre de la grande hune. Nous étions alors par les 51d 8' de latitude S., & 71d 4' de longitude O.; & le cap *des Vierges*, qui forme au Nord l'entrée du détroit de *Magellan*, nous restoit au Sud 19d 50' O., à la distance de dix-neuf lieues. Dans ce même jour, le vent ayant presque entièrement calmé, il ne nous fut pas possible de gagner terre; mais le lendemain matin, 19, il devint presque Nord, & nous portâmes sur une large baie, au fond de laquelle parut être un Port; mais je le trouvai fermé, la mer brisoit d'un bout à l'autre sur un récif qu'on découvroit à mer basse. On trouve très-peu d'eau à une certaine distance de ce récif, & j'étois sur six brasses avant de me retirer. La mer en cet endroit paroissoit très-

ANN. 1764. Décembre.

poiſſonneuſe. Nous vîmes pluſieurs marſouins pourſuivre d'autres poiſſons; ils étoient d'un blanc de neige, tachetés de noir, ce qui préſentoit un coup-d'œil non moins agréable que rare. La terre avoit ici la même apparence qu'aux environs du Port *Deſiré*; on ne découvroit que des dunes & pas un ſeul arbre.

LE 20, à la pointe du jour, nous étions à la hauteur du cap *Beautems*, qui nous reſtoit vers l'Oueſt à la diſtance de quatre lieues; & en ſondant nous ne trouvâmes que treize braſſes d'eau, ce qui annonce qu'il eſt néceſſaire de ranger ce cap à une diſtance raiſonnable. Après l'avoir doublé, nous longeâmes la côte de très-près juſqu'au cap *des Vierges*. Nous obſervâmes que cette côte court S. S. E., direction bien différente de celle que lui donne Sir Jonh Narborough. Sur le ſoir, nous rangeâmes un banc de ſable qui s'étend au Sud du cap, & à plus d'une lieue au large. Nous y laiſsâmes tomber l'ancre; mais *la Tamar* étoit ſi loin ſous le vent, qu'il lui fut impoſſible de mouiller, & elle louvoya toute la nuit. Nous vîmes, en prolongeant la côte, des guanaques paître dans les vallées; &, dans toute l'après-midi, on apperçut une fumée conſidérable ſur la rive ſeptentrionale, à quatre ou cinq lieues environ de l'entrée du détroit.

ANN. 1764. Décembre.

J'APPAREILLAI le lendemain, 21, à la pointe du jour; nous revîmes la même fumée que nous avions déja vue la veille. Je gouvernai fur le lieu d'où elle paroiffoit fortir, & je jetai l'ancre à deux milles du rivage: c'eft dans ce même endroit que les gens du *Wager*, en paffant le détroit dans leur chaloupe, après la perte de ce vaiffeau, virent un certain nombre d'hommes à cheval qui arborèrent une efpèce de pavillon blanc, en les invitant par fignes à defcendre à terre, ce qu'auroient fort defiré les gens de la chaloupe; mais le vent qui fouffloit avec force les obligea de s'éloigner de la côte & de gagner le large. Le Canonnier du *Wager*, dans une relation qu'il a publiée de fon voyage, dit qu'à la vue de cette troupe d'hommes, ils doutèrent fi c'étoit des Européens qui avoient peut-être fait naufrage fur cette côte, ou des indigènes de la contrée des environs de la rivière *Gallagoes*.

A notre arrivée à l'ancre, j'obfervai avec ma lunette le même fpectacle qu'avoient eu les gens du *Wager*, une troupe d'hommes à cheval, qui arboroient une efpèce de pavillon ou mouchoir blanc, & qui du rivage nous faifoient figne d'aller à terre. Curieux de connoître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames; je m'y embarquai avec

ANN. 1764. Décembre.

M. Marshall, mon fecond Lieutenant, & un détachement de foldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, fuivis du canot à fix rames, fous les ordres de M. Comming, mon premier Lieutenant. Lorfque nous n'étions plus qu'à une petite diftance de la grève, nous vîmes que cette troupe fe montoit à environ 500 hommes, dont quelques-uns étoient à pied, & le plus grand nombre à cheval. Ils bordoient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une diftance affez confidérable, & continuoient de faire flotter leur pavillon, & de nous inviter, par des geftes & par des cris, à nous rendre auprès d'eux; mais la defcente n'étoit pas aifée, parce qu'il y avoit peu d'eau & de très-groffes pierres. Je n'apperçus entre leurs mains aucune efpèce d'armes; cependant je leur fis figne de fe retirer en arrière, ce qu'ils firent fur-le-champ: ils ne ceffoient pas de nous appeller à grands cris; & bientôt nous prîmes terre, mais non fans difficulté, la plupart de nos gens eurent de l'eau jufqu'à la ceinture. Defcendus à terre, je fis ranger ma troupe fur le bord du rivage, & j'ordonnai aux Officiers de garder leur pofte jufqu'à ce que je les appelaffe, ou que je leur fiffe figne de marcher.

APRÈS avoir fait cette difpofition, j'allai feul vers les Indiens; mais les voyant fe retirer

à mesure que j'approchois, je leur fis signe que l'un d'eux devoit s'avancer. Ce signe fut entendu, & aussitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, se détacha pour venir à ma rencontre. Il étoit d'une taille gigantesque, & sembloit réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage, d'une forme approchante des manteaux des montagnards Ecossais, lui couvroit les épaules : il avoit le corps peint de la manière du monde la plus hideuse ; l'un de ses yeux étoit entouré d'un cercle noir : l'autre d'un cercle blanc : le reste du visage étoit bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai point, mais si je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa taille à la mienne, elle n'étoit guère au-dessous de sept pieds. A l'instant où ce colosse effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un & l'autre quelques paroles en forme de salut ; & j'allai avec lui trouver ses compagnons, à qui je fis signe de s'asseoir au moment de les aborder, & tous eurent cette complaisance. Il y avoit parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étoit presque tous d'une stature égale à celle du chef qui étoit venu au-devant de moi. Le son de plusieurs voix réunies avoit frappé mes oreilles dans l'éloignement ; & lorsque j'approchai, je vis

ANN. 1764. Décembre.

Ann. 1764. Décembre.

un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantoient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébroient quelque acte de religion : ils étoient tous peints & vêtus à-peu-près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux varioient pour la couleur ; les uns les avoient blancs & rouges, les autres rouges & noirs : leurs dents, qui ont la blancheur de l'yvoire, sont unies & bien rangées ; la plupart étoient nuds, à l'exception d'une peau jettée sur les épaules, le poil en dedans : quelques-uns portoient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérois avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, & que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban verd, j'en fis prendre le bout à l'un d'entr'eux, & je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvoient placés de suite : tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tenoient ce ruban ne tenta de

l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade. Tandis qu'ils tenoient ce ruban tendu, je le coupai par portion à-peu-près égale, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge; je la leur nouai ensuite autour de la tête, & ils la gardèrent, sans y toucher, aussi long-tems que je fus avec eux.

UNE conduite si paisible & si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur, que mes présens ne pouvoient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de me considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avois assignée.

IL seroit naturel à ceux qui ont lu les Fables de *Gay*, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nud, qui, paré de colifichets d'Europe, revient trouver ses compagnons dans les bois, de se rappeler *le Singe qui avoit vu le monde*; cependant, avant de mépriser leur penchant pour les morceaux de verre, des grains de collier, des rubans & d'autres bagatelles, dont nous ne faisons aucun cas, nous devrions considérer que les ornemens des sauvages sont au fond les mêmes que ceux des nations civilisées; & qu'aux

Ann. 1764. Décembre.

yeux de ceux qui vivent presque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant est, pour ainsi dire, nulle; d'où il suit que la valeur que nous attachons au diamant est plus arbitraire que celle que les sauvages mettent au verre.

L'AMOUR de la parure est si général, qu'on seroit tenté de croire que ce penchant est inné dans l'homme; mais la brillante transparence du verre, la forme élégante & régulière des grains de collier, font du nombre des choses qui, d'après notre organisation, sont les plus propres à exciter en nous des idées agréables; & quoiqu'en cela le diamant l'emporte encore sur le verre, le prix qu'on y attache n'est point du tout en proportion avec la différence qu'il peut y avoir de l'un à l'autre. Le plaisir que la possession du diamant nous fait éprouver est bien moins fondé sur l'éclat de ce minéral, que sur une espèce de distinction flatteuse pour notre vanité; ce qui est absolument indépendant du goût naturel, qu'affectent d'une manière agréable certaines couleurs & certaines formes, auxquelles nous donnons, par cette raison, le nom de beauté. Nous devrions encore faire attention qu'un sauvage est plus distingué par un bouton de verre, ou un grain de collier, qu'on ne peut espérer

de l'être au milieu d'une nation policée par un diamant, quoiqu'on ne fasse peut-être pas à sa vanité le même sacrifice ; car la propriété de son ornement est bien plus une marque de sa bonne fortune, que de son influence & de son pouvoir; & les Indiens ne voient point dans un morceau de verre ou de diamant façonné, le signe représentatif des autres biens terrestres, mais simplement un objet de parure, qui ne peut conférer aucune espèce de supériorité. ANN. 1764. Décembre.

NÉANMOINS les Indiens que je venois de décorer, n'étoient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les considérant avec un peu plus d'attention, j'apperçus parmi eux une femme qui avoit des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, attachés sur deux longues tresses de cheveux qui lui pendoient sur les épaules; elle avoit une taille énorme, & son visage étoit peint d'une manière plus effroyable encore que le reste du corps. J'étois curieux d'apprendre d'où elle avoit eu ces bracelets & ces grains de rassade; je fis, pour m'en instruire, tous les signes dont je pus m'aviser; mais je ne réussis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui étoit de terre rouge : je compris

Ann. 1764. Décembre.

bientôt que la troupe manquoit de tabac; & qu'il souhaitoit que je puisse en procurer; je fis un signe à mes gens qui étoient sur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre que je les avois laissés; & aussi-tôt trois ou quatre d'entr'eux accoururent, dans la persuasion que j'avois besoin de leur secours. Les Indiens, qui, comme je l'avois observé, avoient presque toujours eu les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plutôt quelques-uns s'avancer, qu'ils se levèrent tous en poussant un grand cri, & furent sur le point de quitter la place pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avoient laissées à très-peu de distance. Pour prévenir tout accident & dissiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, &, du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, & d'envoyer un d'entr'eux avec tout le tabac qu'on pourroit lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi, pour me chanter une longue chanson: je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre; il n'avoit pas encore fini de chanter, que M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de sourire de sa surprise; cet Officier, qui avoit six pieds, se voyoit, pour ainsi

ainsi dire, transformé en pigmée à côté de ces géans; car on doit dire des Patagons qu'ils sont plutôt des géans que des hommes d'une haute taille. Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui aient une carrure & une épaisseur de membres proportionnées à leur taille: ils ressemblent à des hommes d'une stature ordinaire, dont le corps se trouveroit tout-à-coup élevé par hasard à cette hauteur extraordinaire : un homme de six pieds deux pouces seulement qui surpasseroit autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste & bien proportionnée, nous paroîtroit bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomale par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étoient au moins de six pieds six pouces, & dont la carrure & la grosseur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque.

APRÈS leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approchèrent de moi, & autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressoient de monter à cheval & de les suivre à leurs habitations; mais il eût été imprudent de me rendre à leurs instances:

ANN. 1764. Décembre.

je leur fis signe qu'il étoit nécessaire que je retournasse au vaisseau ; ces chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

DURANT cette conférence muette, un vieillard posoit souvent sa tête sur des pierres, fermoit les yeux pendant près d'une demi-minute, portoit ensuite la main à sa bouche, & montroit le rivage. Je soupçonnai qu'il vouloit me faire entendre que si je passois la nuit avec eux, ils me fourniroient quelques provisions ; mais je crus devoir me refuser à ces offres obligeantes.

LORSQUE je les quittai aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre, tous restèrent tranquillement assis. J'observai qu'ils avoient avec eux un grand nombre de chiens dont ils se servent, je pense, pour la chasse des bêtes fauves, qui sont une grande partie de leur subsistance ; ils ont de très-petits chevaux & en fort mauvais état, mais très-vîtes à la course ; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors ; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont nos paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes & sans étriers, & tous alloient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiquelle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes.

CHAPITRE IV.

Entrée dans le Détroit de Magellan. *Navigation jusqu'au Port* Famine. *Description de ce Havre & de la Côte adjacente.*

EN ARRIVANT à bord, je fis servir. Nous entrâmes dans le détroit avec le flot; sa largeur est d'environ neuf lieues, mon dessein n'étoit pas de le traverser, mais d'arriver à un mouillage commode pour y faire de l'eau & du bois: je préférai ce parti à celui de faire une route incertaine pour découvrir les isles *Falkland*, que je me proposois ensuite de chercher. La marée commençant à nous être contraire, vers les huit heures du soir je laissai tomber l'ancre sur vingt-cinq brasses d'eau: le Cap *de poisson* nous restoit au N. N. E., à environ trois milles de distance; & quelques mondrains remarquables sur la côte Septentrionale, que Bulkeley, d'après l'apparence qu'ils présentent, a nommé les *Oreilles d'Anes*, à l'O. ½ rumb au Nord. ANN. 1764. Décembre.

NOUS levâmes l'ancre avec un vent d'Est, le 22 à trois heures du matin, & nous gouvernâmes au S. O. ¼ O., l'espace d'environ douze milles. Dans cette route nous passâmes

ANN. 1764. Décembre.

sur un banc, dont jusqu'à présent on n'a pas encore pris connoissance ; la sonde ne rapporta une fois que six brasses & demie d'eau, & bientôt après elle en marqua treize. A l'endroit où le fond s'étoit élevé, nous avions les *Oreilles d'Ane* au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ rumb à l'O., à trois lieues; & la pointe septentrionale du premier goulet à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., dans un éloignement de cinq à six milles; nous portâmes alors au S. O. $\frac{1}{4}$ S., l'espace de six milles, vers l'entrée du premier goulet & ensuite au S. S. O. six autres milles; nous donnâmes ainsi dans le premier goulet avec la marée montante qui en rendoit le passage très-rapide. Durant cette course, nous ne vîmes, sur la rive méridionale du détroit, qu'un seul Indien : il ne cessa de nous faire des signes tant que nous fûmes à portée d'en être découverts. Nous apperçûmes quelques guanaques sur les collines, quoique Wood, dans la relation de son voyage, prétende qu'on n'en trouve point sur la *Terre de Feu*. Au sortir du premier goulet, le canal s'élargit considérablement ; & nous ne découvrîmes l'entrée du second qu'après avoir couru deux lieues. La distance du premier goulet au second est d'environ huit lieues, & la route est S. O. $\frac{1}{4}$ O. La côte septentrionale s'élève à une grande hauteur dans le second goulet, dont

la longueur est de cinq lieues. Dans ce passage, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{2}$ rumb à l'O.; & les sondes nous rapportèrent de 20 à 25 brasses. Nous parvînmes à l'extrémité occidentale du second goulet vers midi, & nous fimes près de trois lieues le cap au Sud, pour gagner l'isle *Sainte-Elisabeth*; mais le vent nous étant devenu contraire, nous laissâmes tomber l'ancre sur les 7 brasses d'eau, à un mille environ de cette isle qui nous restoit au S. S. E., & l'isle *Saint-Barthélemi* à l'E. S. Est.

ANN. 1764. Décembre.

Le soir, six Indiens, de l'isle *Ste-Elisabeth*, descendirent sur le rivage, & nous firent des signes en nous appelant à grands cris; mais les matelots avoient besoin de repos, & je ne voulus point les employer à mettre un canot dehors : les sauvages voyant leurs peines inutiles s'en retournèrent.

Je dois faire observer que, lorsque nous fimes voile du Cap de *Possession* au premier goulet, le flot portoit au Sud; mais aussi-tôt que nous fûmes entrés dans le goulet, il porta avec force sur la rive septentrionale. Dans les *Syzigies*, le flot commence ici vers les dix heures. Entre le premier & le second goulet, le flot porte au S. O., & le jusant au N. Est. Mais après avoir passé le second goulet, la route, si le vent est favorable, est

ANN. 1764. Décembre.

S. $\frac{1}{4}$ S. E., l'espace de trois lieues. Entre les isles *Sainte-Elisabeth* & *Saint-Barthélemi*, où le canal a un demi-mille de largeur & où l'eau est très-profonde, le flot court impétueusement au Sud ; mais autour des isles, on voit varier les directions de la marée.

LE 23, nous levâmes l'ancre avec un vent de S. O., & nous gouvernâmes entre les isles *Sainte-Elisabeth* & *Saint-Barthélemi*; avant la fin du flot, nous parvînmes à ranger la côte septentrionale, & nous mouillâmes sur 10 brasses. L'isle *Saint Georges* nous restoit alors au N. E. $\frac{1}{4}$ N., à la distance de trois lieues; une pointe de terre que j'ai nommée *Porpois-Point*, au N. $\frac{1}{4}$ N. O., & à près de cinq lieues. Dans l'après-midi, nous levâmes l'ancre & nous gouvernâmes S. $\frac{1}{4}$ S. E. l'espace d'environ cinq milles, en prolongeant la côte septentrionale; à près d'un mille de distance, les sondes régulières nous donnèrent de 7 à 13 brasses, & par-tout un bon fond. A dix heures du soir, nous laissâmes tomber l'ancre par 13 brasses : la pointe *Sandy* « sablonneuse » nous restoit au S. $\frac{1}{4}$ S. E. à la distance de quatre milles; la pointe *Porpois* à O. N. O. & à trois lieues, & l'isle *Saint-Georges* au N. E., à quatre lieues de distance. Tout le long de cette côte, le flot porte au Sud : dans les *Syzygies* la marée commence à monter vers

les onze heures, & l'eau s'élève à quinze pieds environ.

Le lendemain, 24, je m'embarquai dans mon canot pour tâcher de reconnoître la baie d'*Eau-Douce*. J'avois avec moi mon Lieutenant, nous descendîmes sur la pointe *Sandy*, j'ordonnai aux matelots de prolonger la côte avec le canot, que nous suivîmes des yeux en nous promenant. Toute cette pointe est couverte de bois; nous y trouvâmes des sources d'eau douce, & les arbres & la verdure y offrent un coup-d'œil très-agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au-dessus de la pointe, la contrée présente une plaine unie dont le sol est en apparence fertile; la terre y étoit couverte de fleurs qui répandoient dans l'air un parfum délicieux. On distinguoit une prodigieuse quantité de graines d'espèces différentes, dans les endroits où les fleurs étoient tombées, & nous y vîmes des pois dont les tiges étoient fleuries. Au milieu de cette riante prairie, émaillée d'une infinité de fleurs, paroissoient plusieurs centaines d'oiseaux, auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes, à cause de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Nous fîmes près de douze milles sur les bords de cette belle contrée coupée par plusieurs ruisseaux, dont l'eau étoit douce & transparente; mais nous

ANN. 1764. Decembre.

ne découvrîmes point la baie qui faiſoit l'objet de nos recherches; car dans toute notre promenade, depuis la pointe *Sandy*, nous ne vîmes aucun endroit du rivage où un canot pût aborder ſans courir le plus grand haſard; l'eau y étoit par-tout très-baſſe, & la mer y briſoit avec force. Nous trouvâmes un grand nombre de cabanes qui paroiſſoient récemment abandonnées, car, en quelques-unes, les feux qu'avoient allumés les Sauvages, étoient à peine éteints; elles étoient toutes dans le voiſinage de quelques ruiſſeaux où de quelques ſources. En pluſieurs endroits, on voit croître du céleri ſauvage en abondance & une variété de plantes, qui probablement ſeroient d'un grand ſecours à des marins après un long voyage. Dans la ſoirée, nous revînmes ſur nos pas juſqu'à la pointe *Sandy*, où nous trouvâmes nos vaiſſeaux à l'ancre dans la baie, & à la diſtance d'environ un demi-mille du rivage. L'air vif qu'on y reſpire donnoit à nos gens un ſi violent appétit, qu'ils auroient mangé trois fois leur ration en un jour. Je fus fort aiſe d'en trouver quelques-uns occupés à jetter la ſeine, & d'autres ſur le rivage avec leurs fuſils. A mon arrivée, j'eus le plaiſir de voir prendre dans la ſeine ſoixante gros ſurmulets; & les chaſſeurs firent une excellente chaſſe: cet endroit abonde en oies,

sarcelles, bécassines & beaucoup d'autres oiseaux d'un très-bon goût.

Ann. 1764. Décembre.

Le 25, jour de Noël, après deux observations de la hauteur du soleil, nous trouvâmes que la pointe *Sandy* étoit située au 53d 10′ de latitude Sud. A huit heures du matin, nous levâmes l'ancre, & ayant couru cinq lieues dans la direction du S. ¼ S. E. ½ rumb à l'Est, nous laissâmes tomber l'ancre par 32 brasses, environ à un mille du rivage: la pointe méridionale de la baie d'*Eau-Douce* nous restoit alors N. N. O. à la distance d'environ quatre milles; & la terre la plus méridionale au S. E. ¼ S. En côtoyant le rivage, nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 60 brasses, à deux milles environ de la côte; mais à la distance d'un mille, nous eûmes depuis 20 jusqu'à 30 brasses. Dans les *Syzygies*, à la hauteur de la baie d'*Eau-Douce*, le flot commence à midi; le courant est peu rapide, mais les eaux montent beaucoup.

Le 26, à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre avec un vent E. N. E., & nous gouvernâmes au S. S. E. pour arriver au Port *Famine*. A midi, la pointe *Sainte-Anne*, qui est la pointe la plus septentrionale de ce Port, nous restoit S. ¼ S. E. ½ rumb à l'Est, à la distance de trois lieues. En prolongeant cette

Ann. 1764. Décembre.

côte à deux ou trois milles de distance ; nous eûmes une mer très-profonde, jusqu'à un mille près du rivage où la sonde nous donna 25 ou 30 brasses. De la pointe *Sainte-Anne* part une chaîne de rochers qui s'étend dans le S. E. $\frac{1}{4}$ E. l'espace d'environ deux milles ; & à la distance de deux encablures de ce récif, on passe subitement de 65 brasses à 35 & à 20. La pointe *Sainte-Anne* est très-escarpée ; la sonde ne trouve point de fond, que lorsqu'on en est très-près. Il convient d'user d'une grande circonspection en s'approchant du Port *Famine*, sur-tout si l'on s'avance vers le Sud jusqu'à la hauteur de la rivière de *Sedger* ; parce que le fond s'élève subitement de 30 brasses à 20, à 15 & jusqu'à 12 : & environ à deux encablures plus loin, quoiqu'à plus d'un mille du rivage, on n'a guère que neuf pieds d'eau à mer basse. Si, en prolongeant la pointe *Sainte-Anne*, on la serre de près, on trouve d'abord un fond suffisant ; mais, comme il s'élève subitement, il seroit dangereux, lorsqu'on n'a plus que 7 brasses, de s'en approcher davantage. Le détroit n'a pas ici plus de quatre lieues de largeur.

Le lendemain, 27, à midi, n'ayant eu que très-peu de vent & des calmes, nous vînmes jetter l'ancre dans la baie *Famine*, près du rivage, où nous nous trouvâmes dans

une ſituation très-favorable & très-conforme à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de S. E. qui ſouffle rarement, & ſi un vaiſſeau venoit à chaſſer en côte dans l'intérieur de la baie, il ne recevroit aucun dommage, parce qu'il y règne un fond doux. Il flotte le long des côtes une quantité de bois aſſez conſidérable pour en charger aiſément mille vaiſſeaux; de ſorte que nous n'étions point dans le cas d'en aller couper dans la forêt.

L'EAU de la *Sedger*, qui ſe décharge dans la baie, eſt excellente; mais les bâtimens à rames ne peuvent guère la remonter que deux heures après le commencement du flot; parce qu'à marée baſſe, on trouve très-peu d'eau dans une étendue d'environ $\frac{3}{4}$ de mille. Je remontai cette rivière dans mon canot juſqu'à quatre milles au-deſſus de ſon embouchure; mais les arbres que la violence des vents y fait tomber, ne me permirent pas de paſſer plus haut: il ne ſeroit pas ſeulement difficile, mais encore très-dangereux de le tenter. Le flot occaſionne dans cette rivière un courant très-rapide, & pluſieurs troncs d'arbres reſtent cachés ſous l'eau. Mon canot ayant donné dans un de ces troncs, fut percé du coup qu'il reçut, & en un inſtant il ſe remplit d'eau: nous nous hâtâmes de gagner le rivage, où nous eûmes bien de la peine à l'échouer; là nous réuſsîmes

ANN. 1764. Décembre.

à boucher sa voie d'eau suffisamment pour le mettre en état de regagner l'embouchure de la rivière, où il fut réparé par le charpentier.

LES bords de la *Sedger* sont plantés de grands & superbes arbres : je ne pense pas qu'on en puisse jamais voir d'une plus belle élévation ; & il est certain qu'ils seroient très-propres à fournir nos plus gros vaisseaux d'excellens mâts. Dans le nombre de ces arbres, il y en a qui ont plus de huit pieds de diamètre, ce qui fait en proportion plus de vingt-quatre pieds de circonférence : de manière que quatre hommes, en se joignant les mains, ne pourroient pas les embrasser. Le poivrier & l'écorce de Winter sont ici très-communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, sont encore embellis par la présence d'une foule innombrable de perroquets & d'autres oiseaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour que je ne tuasse plus d'oies & de canards qu'il n'en falloit pour servir ma table. Chacun à bord pouvoit en faire de même : nous avions de toutes les espèces de poissons en abondance ; & l'on en prenoit journellement au-delà de ce qu'il étoit nécessaire pour nourrir les deux équipages.

PENDANT notre séjour dans le Port *Famine*, étant presque toujours à terre, j'ai souvent suivi les traces que les bêtes féroces

avoient laissées sur le sable; mais il ne m'est jamais arrivé d'en appercevoir : j'ai trouvé aussi plusieurs cabanes, & pas un seul Indien. Le pays entre ce Port & le cap *Forward*, qui en est éloigné d'environ quatre lieues, est on ne peut pas plus agréable. La terre semble propre à produire toutes les plantes utiles; elle est arrosée par trois belles rivières & plusieurs ruisseaux.

JE vins un jour atterrir au cap *Forward* : j'avois d'abord eu dessein d'aller plus loin ; mais le tems devint si mauvais & la pluie si violente, que nous nous tînmes très-heureux d'avoir gagné ce cap, où nous fîmes un grand feu pour sécher nos habits qui étoient trempés. Les Indiens étoient partis si récemment de l'endroit où nous nous arrêtâmes, que le bois, qu'ils avoient laissé à demi-brûlé où ils avoient fait leur feu, étoit encore chaud. Nous avions à peine allumé notre feu que nous en vîmes briller un autre sur la rive opposée de la *Terre de Feu.* C'étoit probablement un signal que nous aurions dû entendre si nous eussions été Américains. Après avoir séché nos habits & pris quelques rafraîchissemens, je traversai le cap, pour reconnoître la direction du détroit, & je trouvai qu'elle étoit à-peu-près O. N. O. Les montagnes me parurent dans l'éloignement

ANN. 1764. Décembre.

d'une hauteur immenſe, taillées à pic, & couvertes de neige, depuis leur ſommet juſqu'à leur baſe.

Je fis auſſi quelques incurſions le long de la côte du Nord; & pendant pluſieurs milles le pays ſe préſentoit ſous un aſpect bien propre à intéreſſer la curioſité d'un Voyageur: la terre, en quelques endroits, étoit couverte de fleurs, qui n'étoient inférieures à celles qu'on cultive communément dans nos jardins, ni par la variété & l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles exhaloient. Je ne puis m'empêcher de croire que, ſans l'extrême rigueur des hivers, ce pays deviendroit, par la culture, une des plus belles contrées du monde. Lorſque nous vînmes mouiller dans cette baie, j'avois fait dreſſer à l'entrée d'un bois une petite tente ſur le bord d'un ruiſſeau où trois lavandiers étoient occupés. Ils s'endormirent ſur les bords de ce ruiſſeau; mais bientôt après le coucher du ſoleil, ils furent réveillés en ſurſaut par les rugiſſemens de quelques bêtes féroces, dont les ténèbres de la nuit & l'eſpèce d'abandon où ils ſe trouvoient dans ce lieu ſolitaire augmentoient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens, qui devenoient à chaque inſtant plus aigus, annonçoient que les bêtes approchoient de plus en plus, & que quelle

qu'en fût l'espèce, elles devoient être d'une force bien capable d'inspirer la terreur. Ils se levèrent tout tremblans, allumèrent un feu, qu'ils eurent grand soin d'entretenir. Cet expédient empêcha les terribles animaux de pénétrer jusqu'à la tente; mais ils rodèrent tout autour tant que la nuit fut longue, & continuèrent du rugir d'une manière horrible jusqu'au point du jour qu'ils disparurent à la grande satisfaction de nos pauvres matelots transis de peur.

ANN. 1764. Décembre.

DANS ce Port, non loin de l'endroit où le *Dauphin* étoit à l'ancre, il y a une montagne dont les bois ont été coupés; & nous crûmes que c'étoit dans ces environs que les Espagnols avoient autrefois un établissement (*a*). Quelqu'un de l'équipage, en passant sur cette montagne, s'apperçut que la terre raisonnoit sous ses pieds, comme si, en cet endroit, il y eût eu un souterrein : il repassa à différentes fois, & trouvant que l'effet étoit toujours le même, il soupçonna qu'il pourroit y avoir là quelque chose d'enterré. A son retour à bord, il m'informa de ce qu'il venoit d'observer. Je me rendis sur le lieu, avec quelques gens de l'équipage, munis de bêches & de pioches. Je fis ouvrir la terre à une profondeur considéra-

(*a*) Voyez la Relation de cet établissement dans le Voyage du Capitaine Wallis, Chap. III.

ANN. 1764. Décembre.

ble; mais nous ne trouvâmes rien, & il ne parut pas qu'il y eût jamais eu ni voûte ni souterrein, ni même qu'on y eût encore fouillé la terre. Comme nous retournions à travers les bois, nous trouvâmes deux crânes d'une prodigieuse grosseur, qui, à l'inspection des dents, paroissoient être de quelques bêtes de proie, mais nous ne pûmes en deviner l'espèce.

RIEN ne nous retenant plus dans le Port *Famine*, où nous avions séjourné jusqu'au 4 Janvier, & fait très-commodément le bois & l'eau pour les deux vaisseaux, seul objet qui nous avoit fait entrer dans le détroit, je me déterminai à rentrer dans l'Océan pour reconnoître les isles *Falkland.*



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Navigation depuis le Port Famine *jusqu'aux Isles* Falkland. *Description de ces Isles.*

NOUS APPAREILLAMES à quatre heures du matin du 5 Janvier; & nous sortîmes de la baie avec un vent de N. N. E., qui nous étoit contraire : ce vent continua à souffler jusqu'à une heure après minuit, qu'il passa à l'E. S. O. & fraîchit considérablement. Nous gouvernâmes N. O $\frac{1}{4}$ N. l'espace de quatre lieues, & fîmes ensuite trois lieues, au Nord, entre les isles *Sainte-Elisabeth* & *Saint-Barthélemi* : alors nous portâmes le cap au N. $\frac{1}{4}$ N. E., trois lieues jusqu'au second goulet, que nous passâmes en gouvernant N. E. $\frac{1}{2}$ Rumb E., & nous suivîmes cette même direction depuis le second goulet jusqu'au premier, distance d'environ huit lieues. Le vent se maintenant toujours très-frais, nous donnâmes dans le premier goulet en refoulant la marée dans la direction N. N E. Mais sur les dix heures du soir, le vent calma, & alors la rapidité du flot nous fit culer jusqu'à l'entrée du premier goulet, où nous laissâmes tomber l'ancre par 40 brass-

ANN. 1765. Janvier.

Ann. 1765. Janvier.

ſes d'eau, à deux encablures du rivage. Dans les *Syzygies*, le flot commence ici à deux heures, & ſa vîteſſe peut être eſtimée de ſix nœuds par heure.

Le jour ſuivant, 6, à une heure du matin, nous levâmes l'ancre avec une légère briſe de la partie du Nord; & en trois heures nous paſsâmes une ſeconde fois le premier goulet. Après avoir heureuſement franchi les deux goulets, & me trouvant épuiſé de fatigues, n'ayant point quitté le pont de toute la nuit & le jour précédent, je rentrai dans ma chambre pour y prendre quelque repos, mais je n'en jouis pas long-tems. En moins d'une heure je fus éveillé par le talonnement du vaiſſeau ſur un banc. A l'inſtant je ſautai de mon lit & courus ſur le pont. Je fus bientôt convaincu que le vaiſſeau avoit donné ſur un banc fort dur. Heureuſement pour nous, dans ce moment, le tems étoit abſolument calme. Je fis mettre les canots dehors pour porter une ancre en arrière, où il y avoit plus d'eau : l'ancre prit fond; mais, avant d'avoir le tems de virer deſſus, le vaiſſeau, porté par le flot, vint à l'appel de l'ancre. C'étoit encore une circonſtance avantageuſe que nous euſſions touché à marée baſſe. Il n'y avoit pas quinze pieds d'eau où nous touchions, & à une très-petite diſtance de

l'arrière, il s'en trouvoit 6 brasses. Le Maître me dit que la dernière sonde, avant de toucher, lui avoit rapporté 13 brasses, de sorte que le fond s'étoit tout-d'un-coup élevé de près de soixante-trois pieds.

ANN. 1765. Janvier.

CE banc, dont aucun des Navigateurs qui ont passé le détroit n'a fait mention, est d'autant plus dangereux, qu'il se trouve sur la route entre le cap *des Vierges* & le premier goulet, précisément à une égale distance des côtes septentrionale & méridionale. Il a plus de deux lieues d'étendue sur une largeur presque égale. Lorsque nous étions sur ce banc, le cap de *Possession* nous restoit au N. E., à la distance de trois lieues, & l'embouchure du détroit à celle de deux lieues au S. O. Plusieurs endroits de ce banc se découvrent à marée basse, & la mer brise sur quantité d'autres qui semblent à fleur d'eau. Un vaisseau qui toucheroit sur cet écueil par un coup de vent, feroit infailliblement naufrage.

VERS les six heures du matin, nous mouillâmes sur 15 brasses d'eau, le banc nous restant au N. N. O, un ½ rhumb O., à la distance d'environ un demi-mille. A midi, nous levâmes l'ancre avec une légère brise du N. E. & fîmes voile, aidés du jusant, jusqu'à deux heures. Mais, trouvant très-peu de fond, nous laissâmes tomber l'ancre sur 6 ½ brasses,

ANN. 1765. Janvier.

& à un demi-mille du méridional de l'écueil. Les *Oreilles-d'Ane*, nous restoient alors au N. O. ¼ O., à la distance de quatre lieues; & la pointe septentrionale de l'entrée du premier goulet O. S. O. & à environ trois lieues. Nous nous trouvions alors au-delà de l'ouverture du goulet; & nos chaloupes, envoyées pour sonder, découvrirent un chenal entre le banc & le rivage méridional du détroit. Cependant la *Tamar*, qui faisoit tous ses efforts pour se mettre dans nos eaux, étoit prête à s'affaler sur la côte, n'ayant eu une fois que trois brasses; mais bientôt après elle vint mouiller dans le chenal entre le banc & le rivage septentrional.

LE lendemain, 7, sur les huit heures, nous mîmes à la voile avec un léger vent d'O. S. O., & nous gouvernâmes l'espace d'un demi-mille S. ¼ S. E.: mais, ayant passé à 13 brasses d'eau, nous portâmes le cap entre E. & E. N. E., en prolongeant le bord méridional du banc & à la distance d'environ sept milles de la côte méridionale; nos canots étoient en avant pour sonder. Les sondes étoient très-irrégulières & varioient continuellement entre 9 & 15 brasses; & comme nous serrâmes d'un peu plus près la bâture, nous n'eûmes bientôt plus que 7 brasses. Les canots passèrent sur un banc où ils ne trou-

vèrent que 6 ½ brasses, la marée étant alors basse; mais en-deçà du banc ils eurent 13 brasses. A midi, nous étions à l'Est du banc, & comme nous nous rapprochions de la côte septentrionale, notre fond augmenta bientôt jusqu'à 20 brasses. Alors le cap de *Possession* nous restoit au N. N. O., & à la distance d'environ quatre à cinq lieues; les *Oreilles-d'Ane* O. N. O. à six lieues; & le cap des *Vierges* au N. E. un demi-rumb à l'Est, environ sept lieües de distance. De ce point, nous gouvernâmes au N. E. ¼ E., pour éviter la pointe méridionale d'une bâture qui s'étend au Sud du cap des *Vierges*, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 25 brasses. A quatre heures après midi, le cap des *Vierges* nous restoit au N. E. & la pointe septentrionale de la bâture au N. E. ¼ E., à la distance de trois lieues. A huit heures du matin du 8, le cap nous restoit au N. ¼ N. O., à la distance de deux lieues. Nous étions par le 51ᵈ 50′ de latitude S., & nos sondes étoient de 11 & de 12 brasses. Nous mîmes alors en travers pour attendre la *Tamar* qui avoit suivi la direction du chenal, & se trouvoit à quelques lieues derrière nous. Tandis que nous attendions son arrivée, l'Officier de quart vint me dire que notre grand mât étoit fendu par le haut. J'y montai sur-le-champ

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

pour voir par moi-même ce qui étoit arrivé; je le trouvai fendu dans un longueur considérable ; mais je ne pus découvrir exactement jusqu'où alloit cette fente, à cause des jumelles. Nous soupçonnâmes qu'un violent coup de vent, que nous avions essuyé quelques jours auparavant, avoit occasionné ce dommage; mais comme il étoit d'une plus grande importance de le réparer, que d'en connoître au juste la cause, nous le fortifiâmes d'une jumelle, & les rostures que nous y fîmes nous donnèrent lieu d'espérer qu'il feroit le même service, que s'il n'eût pas été endommagé. Le cap des *Vierges* nous restoit alors au S. 62^d O., dans un éloignement de vingt-deux lieues; notre latitude étoit à 51^d 50′ S; & la longitude à 69^d 56′ O. la déclinaison de l'aiguille de 20^d Est.

Le 9, ayant fait voile au S. 67^d E., nous nous trouvâmes par les 52^d 8′ de latitude S., & 68^d 31′ de longitude O.; le cap des *Vierges* nous restant au S. 83^d O., à la distance de trente-trois lieues.

Le 10, après avoir eu très-peu de vent entre le Nord & l'Est pendant les dernières vingt-quatre heures, & un ciel très-embrumé, nous gouvernâmes au N. 18^d O. l'espace de vingt-neuf milles. Notre latitude étoit de 51^d 31′ Sud, la longitude de 68^d 44′ O.; la varia-

tion de la bouſſole de 20^{d} à l'Eſt, & le cap des *Vierges* nous reſtoit au S. 60^{d} à l'O. éloigné de trente-trois lieues. Ann. 1765. Janvier.

Le 11, nous eûmes des vents très-frais de la partie du S. O., & une mer très-groſſe. Nous portâmes au N. 87^{d} à l'Eſt l'eſpace de dix-neuf milles. Notre latitude S. fut de 51^{d} 24', la longitude de 66^{d} 10' O.; le cap des *Vierges* nous reſta au S. 73^{d} 8' O., à la diſtance de ſoixante-cinq lieues, & le cap *Fair-Wheater* (*Beautems*) à l'O. 2^{d} S., à ſoixante-dix lieues de diſtance; la déclinaiſon de l'aiguille ſe trouva alors de 19^{d} à l'Eſt. Sur les ſept heures du ſoir, je crus appercevoir la terre de l'avant à nous, la *Tamar* étant à quelques lieues derrière nous, je revirai de bord & m'éloignai à petites voiles.

Le lendemain, 12, à la pointe du jour, je remis le cap en route, le vent ayant paſſé dans la nuit au N. O.; & vers les quatre heures, je revis la terre de l'avant à nous; elle préſentoit l'apparence de trois Iſles. J'imaginai que c'étoit celle qu'avoit découverte Sebald de Wert; mais en approchant je trouvai que les terres qui nous avoient paru ſéparées, étoient unies enſemble par une terre plus baſſe dont la courbure formoit une profonde baie. Dès que j'eus fait cette découverte, je revirai de bord, & gouvernai ſur la terre; je la vis en même-tems s'étendre au

Ann. 1765. Janvier.

loin dans le Sud: je ne doutai plus que ce ne fût la même que celle qui est marquée dans les cartes sous le nom de *Nouvelles Isles* (*New-Islands.*) En gouvernant sur cette baie, je découvris une longue chaîne de rochers presqu'à fleur d'eau, qui s'étendoit à plus d'une lieue au Nord de nous, & bientôt une autre qui se prolongeoit entre celle-ci, & ce que j'avois d'abord pris pour la terre la plus septentrionale des isles de *Wert.* Cette terre, si l'on en excepte la partie basse qu'on ne découvre que lorsqu'on est dans son voisinage, est composée de rochers escarpés, dont les cimes pelées s'élèvent à une prodigieuse hauteur, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la *Terre des Etats.* Quand j'en fus assez près pour avoir une vue bien nette de la terre basse, je me trouvai engagé dans une baie, & & si un vent de S. O. eût soufflé avec quelque violence, la mer y seroit devenue si houleuse, qu'il eût été impossible de s'approcher du rivage. Tous les vaisseaux qui dans la suite navigueront dans ces parages, doivent bien prendre garde de donner dans cette baie. Les loups marins & les oiseaux y sont innombrables; nous vîmes aussi plusieurs baleines nager autour de nous, il y en avoit plusieurs d'une grandeur énorme. Nous étions par la latitude de 51d 27′ S.; & la longitude de 63d 54′ O.;

la déclinaison de la boussole étoit de 23d 30 vers l'Est. Nous passâmes la nuit en panne.

Le lendemain, 13, à la pointe du jour, nous vînmes attaquer la partie septentrionale de l'isle par la côte qui forme la baie où nous avions été engagés. Après avoir fait environ quatre milles à l'Est le calme survint, & la pluie tomba avec une extrême violence : quelques instans après, il s'éleva des lames telles que je n'en avois jamais vues ; elles venoient de l'Ouest, & couroient en s'élevant avec une si grande vîtesse, qu'à chaque moment je m'attendois à de violens coups de mer ; elles nous portèrent rapidement sur le rivage & nous mirent dans une situation critique : heureusement pour nous un vent frais du S. E. vint à notre secours pour nous aider à nous élever de la côte. Lorsque nous en fûmes à quelque distance, le ciel étant chargé d'épais nuages & la pluie continuant avec la même force, nous mîmes en travers. Nous nous trouvions alors par les 51d de latitude S., & 63d 22' de longitude Ouest.

Le lundi 14, le tems s'étant éclairci & le vent ayant passé au S. S. O., nous gouvernâmes au S. E. $\frac{1}{4}$ E., & fîmes quatre milles en côtoyant le rivage ; nous découvrîmes une petite isle basse & unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avoient l'apparence

Ann. 1765. Janvier.

de buiſſons, elle nous reſtoit au Sud, diſtante de deux ou trois lieues ; & la terre la plus ſeptentrionale à l'Oueſt, à la diſtance d'environ ſix lieues. Nous avions ici 38 braſſes d'eau, fond de roche ; nous prolongeâmes encore la côte ſix lieues plus loin ; alors nous apperçumes une Iſle baſſe, pierreuſe dans le S. E. ¼ E., diſtance d'environ cinq milles : je fis mettre en panne, & la ſonde nous donna 40 braſſes d'eau, fond de ſable blanc ; cette Iſle, éloignée d'environ trois lieues de la terre que nous prolongions, & qui en cet endroit forme une baie très-profonde, eſt à l'E. ¼ N. E. de l'autre Iſle ſur laquelle nous avions vu ces longues touffes d'herbes. La mer briſoit à une grande diſtance du rivage, & nous paſsâmes la nuit à louvoyer. Le lendemain matin, 15, à trois heures, nous fîmes de la voile, & nous gouvernâmes ſur la terre pour reconnoître la baie. A ſix heures, la pointe orientale de l'iſle Pierreuſe nous reſtoit à l'O. S. O., éloignée d'environ trois milles. Nous eûmes alors 16 braſſes d'eau, fond de roche ; mais arrivées à la hauteur de cette iſle nous en eûmes 20 braſſes, fond d'un beau ſable blanc. La côte depuis cette iſle gît E. ¼ S. E. dans un éloignement d'environ ſept ou huit lieues, où ſont deux Iſles baſſes qui forment la terre la plus orientale qu'on apperçoive. A huit

heures, nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'une baie, dans l'E. S. E. à la distance de deux ou trois lieues. D'après cette découverte, nous mîmes en travers & nous envoyâmes un canot de chaque vaisseau pour reconnoître cet enfoncement; mais le vent ayant fraîchi, le ciel embrumé & une très-forte pluie nous obligèrent de mettre le cap au large; & ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que nous réussîmes à éviter les deux isles basses que nous avions à l'Est. La mer étoit très-houleuse, & j'avois les plus vives appréhensions que cette tempête ne nous devînt funeste, ainsi qu'à nos canots qui se trouvoient à la merci des vagues. Cependant sur les trois heures après-midi, le ciel s'éclaircit; je revirai de bord vent devant, & je gouvernai de rechef sur l'ouverture dont nous nous étions forcément éloignés. Bientôt j'apperçus un des bateaux, quoiqu'il fût à une très-grande distance & sous le vent à nous. Je dérivai immédiatement vers lui; c'étoit le canot de la *Tamar*, commandé par M. Grudman, second Lieutenant, qui, après avoir reconnu l'ouverture & y avoir pris terre, s'étoit exposé au mauvais tems & à l'impétuosité des lames, pour venir m'informer que cette ouverture étoit une baie très-commode. Aussi-tôt nous portâmes le cap sur

Ann. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

cette baie, & nous trouvâmes qu'elle surpassoit ce qu'il nous e avoit dit & même nos espérances; l'entrée n'a pas moins d'un mille de largeur; par-tout l'ancrage y est sûr, & l'on a près du rivage depuis 10 jusqu'à 7 brasses d'eau. Cette baie en renferme deux plus petites à bas-bord, où les vaisseaux peuvent mouiller dans une plus parfaite sécurité: chacune de ces baies est embellie par un ruisseau qui vient s'y rendre, & dont les eaux sont très-fraîches. Bien tôt après nous entrâmes dans une baie d'une plus grande étendue, que nous nommâmes Port *Egmont* en honneur du Comte d'Egmont, alors premier Lord de l'Amirauté. Je ne pense pas qu'on puisse voir dans le monde un plus beau port: l'entrée est au S. E., distante de sept lieues de l'isle basse pierreuse, qui peut servir de reconnoissance à ce port. En dedans de l'isle, à la distance de près de deux milles de la côte, on trouve entre 17 & 18 brasses d'eau, & environ à trois lieues à l'Ouest de la baie, il y a une pointe de terre remarquable par le sable blanc dont elle est couverte; un vaisseau peut se tenir à l'ancre vis-à-vis de cette pointe, en attendant le moment favorable d'entrer dans la baie. En s'approchant de cette pointe sablonneuse, les deux isles basses où le roc se montre à nud, & qu'il nous fut si difficile d'éviter quand la tempête

nous obligea de gagner le large, paroissent à l'Est le Port *Egmont* est éloigné de près de seize lieues de la pointe septentrionale de ces deux isles. ANN. 1765. Janvier.

NOUS mouillâmes par 10 brasses d'eau, avec un excellent fond. La pointe la plus septentrionale du rivage occidental étoit éloignée de 2 ½ milles, l'aiguade sur ce rivage nous restoit à l'O. N. O. ½ rhumb à l'O., à la distance d'un demi-mille; & les isles, qui sont sur le rivage oriental, à l'E. ¼ S. E., distantes de quatre milles.

AUSSITÔT que nous fûmes à l'ancre, l'autre canot qui étoit resté sur le rivage, lorsque M. Hindman en étoit parti, revint à bord. Tous les vaisseaux d'Angleterre pourroient être mouillés dans cette baie à l'abri de tous les vents; dans sa partie la plus septentrionale il y a plusieurs isles mais il ne s'y trouve point de passage pour un vaisseau. J'allai néanmoins les reconnoître avec mon canot, jusqu'à sept lieues de l'ancrage du vaisseau; & j'entrai dans un large passage, mais trop exposé aux vents d'Ouest pour qu'on puisse y mouiller avec sûreté. Le Maître de la *Tamar* qui en avoit fait le tour en canot, me rapporta que ce passage étoit parsemé d'écueils; & que, dans la supposition qu'on pût y mouiller à l'abri de tous les vents, il y auroit beaucoup d'im-

ANN. 1765. Janvier.

prudence à s'y expoſer. Nombre de ruiſſeaux qui ſe déchargent dans cette baie en rendent l'aiguade facile dans toutes les parties. Les oies, les canards, les ſarcelles & d'autres oiſeaux s'y trouvent en ſi grande quantité que nos gens étoient las d'en manger : il étoit aſſez ordinaire de voir un canot rapporter ſoixante ou ſoixante-dix belles oies, ſans avoir tiré un coup de fuſil; pour les tuer, il ſuffiſoit de ſe ſervir de pierres. Le défaut de bois eſt ici général, à l'exception de quelques troncs d'arbres qui flottent le long des côtes, & qui y ſont portés vraiſemblablement du détroit de Magellan. Entr'autres rafraîchiſſemens efficaces contre le ſcorbut, on a ici en abondance le céleri & l'oſeille ſauvages; & on y trouve des coquillages de toute eſpèce. Les loups marins & les pingoins y ſont ſi nombreux, qu'on ne ſauroit marcher ſans les voir fuir par troupe : on rencontre encore le long des côtes beaucoup de lions marins, dont pluſieurs ſont d'une taille énorme; cet animal nous parut très-formidable. Je fus une fois attaqué inopinément par un de ces lions marins, & j'eus bien de la peine à pouvoir m'en dégager; nous leur donnâmes ſouvent la chaſſe, & un ſeul de ces terribles animaux ſe défendoit quelquefois plus d'une heure contre douze chaſſeurs, avant qu'ils vinſſent à bout

de le tuer: j'avois avec moi un excellent chien très-vigoureux, mais une morſure d'un de ces lions le mit preſque en pièces; ce ne ſont pas les ſeuls animaux redoutables ſur ces côtes. Le Maître que j'avois un jour envoyé pour ſonder le long de la côte méridionale, me dit à ſon retour que quatre animaux aſſez reſſemblans à des loups, & de la plus grande férocité, s'étoient avancés dans l'eau pour attaquer les gens du canot, & qu'étant ſans armes à feu, ils avoient été obligés de gagner le large. J'allai moi-même le jour ſuivant deſcendre ſur la rive méridionale, où nous apperçûmes en y arrivant un lion de mer d'une groſſeur ſurprenante. Etant bien armés, nous ne balançâmes pas à l'attaquer; durant le combat, un de ces animaux qu'on avoit vus la veille accourut ſur nous; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut; ce dont je fus fâché; j'aurois mieux aimé qu'on l'eût pris vivant: j'oſe dire que ce n'eût pas été une choſe difficile, ſi nous euſſions été prévenus de ſon attaque. A quelque diſtance que ces animaux apperçuſſent nos gens, ils couroient immédiatement ſur eux; & dans ce même jour on en tua juſqu'à cinq. Ce quadrupède, auquel nos équipages donnèrent le nom de loup, a beaucoup plus de reſſemblance avec le renard, excepté dans ſa

Ann. 1765. Janvier.

taille & dans la forme de sa queue; il est de la grosseur d'un chien ordinaire, ses dents sont longues & tranchantes: on en trouve un grand nombre sur cette côte; il ne seroit peut-être pas aisé de dire comment ils y sont venus, car ces isles sont éloignées du continent au moins de cent lieues. Ils se creusent des terriers comme font les renards. Autour de ces trous, nous avons souvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de pingoins qu'ils dévorent. Nos gens, pour se défaire de ces animaux, mettoient le feu aux herbages, & la campagne en étoit embrasée pendant plusieurs jours : on voyoit alors ces animaux courir çà & là, pour chercher une autre retraite. En plusieurs endroits je fis creuser la terre à deux pieds de profondeur, pour en examiner le sol : je trouvai une terre noire, friable, & sous cette première couche un lit de terre-glaise légère.

Pendant le séjour que nous fîmes ici, nous établîmes sur le rivage la forge de l'armurier, & nous y fîmes quantité d'ouvrages de fer qui nous devenoient nécessaires. On donnoit tous les jours aux gens de l'équipage un excellent déjeûner; c'étoit une soupe de gruau & de céleri sauvage. Nous ne bornâmes pas notre attention à nos seuls besoins : le Chirurgien de la *Tamar* choisit un terrein près

de l'aiguade,

de l'aiguade, l'environna d'une berge, & y planta divers légumes, qui pourront être utiles à ceux qui viendront relâcher dans ce port. Je pris possession de ce Port & des isles adjacentes, appelées isles *Falkland*, au nom du Roi de la Grande-Bretagne. On ne peut presque pas douter que ces isles ne soient la même terre à laquelle Cowley a donné le nom d'isle *Pepys*.

ANN. 1765. Janvier.

DANS la relation qu'on a publiée de son voyage, il dit : « Nous dirigeâmes notre » route au S. O. jusqu'à ce que nous par- » vînmes à la latitude de 47^{d}, où nous » vîmes la terre dans l'Est. Cette terre, » jusqu'alors inconnue, est une isle ; elle » étoit inhabitée, & je lui donnai le nom » d'isle *Pepys*. Je la trouvai très-commode » pour servir de relâche aux vaisseaux qui » voudroient faire de l'eau & du bois; elle » a une très-belle baie, où mille vaisseaux » peuvent être à l'ancre en sûreté. On y voit » un nombre prodigieux d'oiseaux, & nous » jugeâmes que la côte devoit être très- » poissonneuse, à l'inspection du fond qui » est de roche & de sable. »

A cette relation est jointe une carte de l'isle *Pepys*, où l'on a donné des noms aux pointes & caps les plus remarquables. Cependant il paroît que Cowley n'a vu cette terre

Ann. 1765. Janvier.

que dans l'éloignement ; car il ajoute : « La violence du vent étoit telle, qu'il fut » impossible d'y aborder pour y faire de » l'eau ; nous nous élevâmes dans le Sud, » dirigeant notre route au S. S. O. jusqu'à » la latitude de 53 d. » Il est bien certain qu'il ne croît point de bois sur les isles *Falkland* ; néanmoins l'isle *Pepys* & les isles *Falkland* peuvent fort bien être la même terre : car, sur les isles *Falkland*, il croît une immense quantité de glaieuls & de joncs, dont les tiges élevées & rapprochées présentent dans l'éloignement l'apparence d'un bois. Ces groupes de joncs furent pris de loin pour des arbres par les François qui y descendirent en 1764, comme on peut le voir dans la relation que l'Abbé Pernetty a publiée de ce voyage.

On a soupçonné que dans le manuscrit, d'après lequel on a imprimé la relation du voyage de Cowley, la latitude avoit pu être marquée par des chiffres, qui, faits avec négligence, peuvent être également pris pour quarante-sept ou cinquante-un ; mais, dans ces parages, il n'y a point d'isle à la latitude de 47 d, & les isles *Falkland* se trouvant presque au 51 d, il sembloit naturel de conclure que cinquánte-un est le nombre qu'on a voulu représenter dans le manuscrit. On

a eu recours au *Musæum*, & l'on y a trouvé un Journal manuscrit de Cowley. Dans ce manuscrit, il n'est fait aucune mention d'une isle qui fût encore inconnue, à laquelle il ait donné le nom d'isle *Pepys*; mais il y est parlé d'une terre qui est à la latitude de 47^d 40' exprimés en toutes lettres; ce qui répond exactement à la description de ce qui est appelé isle *Pepys* dans la relation imprimée, & que Cowley supposa être les isles de *Sebald de Wert*. Cette partie est conçue en ces termes : « Janvier 1683.
« Dans ce mois nous parvînmes à la latitude » de 47^d 40', & nous apperçumes une » isle qui nous restoit à l'O.; ayant le vent » à l'E. N. E., nous portâmes dessus; mais » comme il étoit trop tard pour nous ap- » procher du rivage, nous passâmes la » nuit en panne. L'isle se montroit sous » un aspect agréable, on y appercevoit des » bois; je pourrois même dire que toute » l'isle étoit couverte de bois. A l'Est de » l'isle est un rocher qui s'élève au-dessus » de l'eau : sur ce rocher étoient des com- » pagnies innombrables d'oiseaux de la grof- » seur de petites oies. Nos gens tirèrent sur » ces oiseaux au moment où ils passèrent » au-dessus du vaisseau; nous en tuâmes » plusieurs qu'on servit sur ma table : c'étoit

Ann. 1765. Janvier.

» un aſſez bon mêts, auquel ſeulement nous
» trouvâmes un goût de poiſſon. Je fis voile
» au Sud, en prolongeant l'iſle, & je crus
» appercevoir ſur la côte du S. O. un port
» commode pour le mouillage. J'aurois ſou-
» haité pouvoir mettre un canot pour re-
» connoître ce port, mais le vent ſouffloit
» avec une telle violence, que ç'eût été s'ex-
» poſer à un danger évident : continuant
» de faire voile le long de la côte, la ſonde
» à la main, nous eûmes 26 & 27 braſſes
» d'eau, juſqu'à ce que nous arrivâmes à
» un endroit où nous vîmes flotter de ces
» mauvaiſes herbes que l'eau détache des
» rochers, & la ſonde alors ne rapporta
» que 7 braſſes. Nous craignîmes le danger
» de toucher ſi nous reſtions plus long-tems
» dans un lieu où il y avoit ſi peu d'eau
» & un fond de roche : mais le port me
» parut d'une vaſte étendue, & capable de
» contenir cinq cents vaiſſeaux. L'ouverture
» en eſt étroite, &, autant que je pus le
» remarquer, il y a peu de fond le long
» de la rive ſeptentrionale ; mais je ne doute
» pas que les vaiſſeaux ne puiſſent côtoyer
» ſûrement la rive du Sud, car il eſt à pré-
» ſumer que le fond augmente dans cette
» partie ; mais il eſt néceſſaire de chercher
» un canal aſſez profond, pour que les

» vaisseaux puissent entrer à la mer basse. » J'aurois bien voulu rester sous le vent de cette isle toute la nuit, mais on me représenta que l'objet de notre navigation ne nous permettoit pas de nous amuser à faire des découvertes. Près de cette isle, nous en vîmes une autre dans la même nuit; & c'est ce qui me fit croire que ces isles étoient peut-être les *Sebaldes.* — AN. 1765. Janvier.

» NOUS reprîmes notre route à l'O. S. O., qui n'étoit que le S. O. corrigé; l'aiguille aimantée déclinant vers l'Est de 22^d, nous fîmes voile dans la même direction, jusqu'à ce que nous arrivâmes par la latitude de 53^d. »

DANS le manuscrit, comme dans la relation imprimée, il est dit que cette isle est par la latitude de 47^d, qu'elle parut d'abord à l'O. du vaisseau; qu'elle sembloit être couverte de bois, qu'on y découvrit un port où un grand nombre de vaisseaux pourroient être à l'ancre en sûreté, & qu'elle étoit fréquentée par une quantité prodigieuse d'oiseaux. Il paroît encore, par les deux relations, que le mauvais tems ne permit point à Cowley de descendre à terre, & qu'il gouverna O. S. O., jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la latitude de 53^d. Il est donc certain que Cowley, de retour en Angleterre,

Ann. 1765. Janvier.

donna le nom d'isle *Pepys* à ce qu'il avoit d'abord pris pour l'isle de *Sebald de Vert*, & il seroit facile d'en assigner plusieurs raisons : quoique la supposition d'une erreur de chiffres ne paroisse pas être fondée, cependant, comme il ne se trouve point de terre au 47^{d}, on ne sauroit s'empêcher de croire que la terre, vue par Cowley, n'est autre que les isles *Falkland*. La description du pays s'accorde avec presque toutes les particularités; & la carte, jointe à la relation, présente exactement la figure de ces isles, avec un détroit qui les divise dans le milieu. La carte des isles *Falkland*, que nous joignons ici, a été copiée sur les Journaux & les dessins du Capitaine Macbrid, qui y fut envoyé après mon retour en Angleterre, & qui a pris les relèvemens de toute la côte. Les deux principales isles furent appelées isles *Falkland* par Stroug, vers l'année 1689; puisqu'il est connu pour avoir donné le nom de *Falkland Sound* à la partie du détroit qui les divise. On trouve encore dans le *Musœum* le manuscrit de ce Navigateur.

On croit que le premier qui découvrit ces isles est le Capitaine Davies, associé de Cavendish, en 1592. Sir Richard Hawkins vit, en 1594, une terre, qu'on suppose être la même, & en honneur de sa Souveraine, la

Reine Elisabeth, il lui donna le nom de *Virginie d'Hawkins*. Long-tems après elles furent apperçues par quelques vaisseaux François qui étoient de *Saint-Malo ;* & c'est probablement par cette raison que Frézier les appela *les Malouines ;* & ce nom leur a été depuis conservé par les Espagnols.

APRÈS avoir séjourné dans la baie que j'avois nommée le *Port Egmont*, jusqu'au dimanche, 27 Janvier, le vent étant à l'O. S. O., nous appareillâmes à huit heures du matin ; mais nous étions à peine hors du Port que le vent fraîchit considérablement, & il se forma une brume si épaisse, que nous ne pouvions appercevoir les isles pierreuses dont j'ai parlé. J'aurois souhaité d'être encore à l'ancre dans le Port que je venois de quitter ; mais, à ma grande satisfaction, je vis en un moment le tems s'éclaircir ; le vent resta très-frais tout le jour. A neuf heures, l'entrée de la baie du *Port Egmont* nous restoit à l'E. S. E., à la distance de deux lieues ; les deux isles basses au N. E. $\frac{1}{4}$ N., distantes de trois à quatre milles ; & l'isle pierreuse à l'Ouest 5^{d} 30′ N., éloignée de trois lieues. A dix heures, nous avions les deux isles basses au S. S. E., distantes de quatre ou cinq milles, & alors nous prolongeâmes la côte orientale : après avoir couru près de cinq lieues, nous eûmes la vue

ANN. 1765. Janvier.

d'un cap remarquable, & d'un rocher qui en étoit voisin dans l'E. S. E. 3d E., & à la distance de trois lieues. Je donnai à ce cap le nom de *Cap Tamar*. Après avoir encore couru cinq lieues du même rhumb, nous découvrîmes un rocher, éloigné de la terre d'environ cinq milles dans le N. E., à la distance de quatre à cinq lieues. Je le nommai *Ediſtone*; alors je gouvernai entre ce rocher & un cap qui reçut le nom de *Cap Dauphin*, & nous fîmes cinq lieues dans la direction de l'E. N. E. Depuis le cap *Tamar* jusqu'au cap *Dauphin*, distance d'environ huit lieues, la terre forme, à ce qu'il me parut, un grand enfoncement, que j'appelai *Canal de Carliſle*; mais nous apperçûmes bientôt que cet enfoncement étoit l'entrée du détroit qui sépare les deux principales isles. Depuis le cap *Dauphin* nous prolongeâmes la côte en gouvernant à l'E. ¼ N. E. l'espace de six lieues, jusqu'à une pointe de terre, basse & plate, & alors nous mîmes à la cape. Pendant toute cette navigation, la terre, en grande partie, ressembloit au rivage oriental de la côte *des Patagons*. Elle n'offre à l'œil que des dunes, sans un seul arbre, & çà & là de hautes touffes de joncs & de glaieuls que nous avions déja vues au Port *Egmont*. J'ose répondre de l'exactitude de ce relèvement; car j'ai presque toujours prolongé le rivage

à la diſtance de deux milles, & s'il y avoit eu un arbriſſeau ſeulement de la groſſeur d'un groſeillier, il ne m'auroit pas échappé. Cette nuit nous eûmes 40 braſſes d'eau, fond de roche. ANN. 1765. Janvier.

Le lundi, 28, à quatre heures du matin, nous fîmes voile; la pointe de terre baſſe nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E. diſtante de cinq lieues, & à cinq heures & demie au S. S. E., éloignée de deux lieues; nous portâmes alors à l'E. S. E. l'eſpace de cinq lieues juſqu'à trois iſles baſſes, diſtantes de la terre d'environ deux milles. De ces iſles, nous gouvernâmes S. S. E. l'eſpace de quatre lieues, juſqu'à deux autres iſles baſſes, éloignées d'environ un mille de la terre. Entre ces iſles la terre forme un grand enfoncement que je nommai *Canal de Berkeley*. On apperçoit dans la partie méridionale de cet enfoncement une ouverture qui a l'apparence d'une baie; environ à trois ou quatre milles au Sud de ſa pointe méridionale, & à la diſtance d'à-peu-près quatre milles du continent, on voit s'élever quelques rochers au-deſſus de l'eau, ſur leſquels la mer briſe avec fureur. Lorſque nous arrivâmes à la hauteur de ces briſans, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ S. l'eſpace d'environ deux lieues; & alors la terre la plus méridionale que nous viſſions, & que je pris pour la partie la plus méridionale

des isles *Falkland*, nous restoit à l'O. S. O. distante de cinq lieues.

Ann. 1765. Janvier.

La côte commençoit maintenant à devenir très-dangereuse. On trouva à cette hauteur des rochers & des brisans dans presques toutes les directions, à une grande distance du rivage. Le pays aussi y prend un aspect plus sauvage, & ne montre qu'une côte aride & désolée; les terres les plus élevées ne sont que des rocs nuds & escarpés, dont le coup-d'œil est aussi affreux que celui que présente la *Terre-de Feu* dans le voisinage du cap *Horn*. Comme la mer devenoit horriblement grosse, je craignis qu'elle ne nous affalât sur la côte que nous avions sous le vent, d'où nous aurions eu toutes les peines du monde à nous relever; en conséquence, je revirai de bord vent devant, le cap au Nord; la latitude de la pointe la plus septentrionle que nous eussions en vue, étant de 52d 3' Sud. Jusqu'alors nous avions prolongé la côte pendant près de soixante-dix lieues, étendue très-considérable. Vers midi, ayant serré le vent, je gouvernai au Nord. A cinq heures, le canal de *Berkeley* nous restoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O., distant d'environ six lieues. Sur les huit heures du soir, le vent ayant passé au S. O., je fis voile vers l'Ouest.

CHAPITRE VI.

Relâche au Port Desiré. *Seconde entrée dans le Détroit de* Magellan. *Navigation jusqu'au Cap* Monday. *Description des Baies & Ports qui se trouvent dans le Détroit.*

NOUS continuâmes de faire voile pour le Port *Desiré* jusqu'au 6 Février, que nous eûmes la vue de la terre vers une heure après midi, & gouvernâmes sur le Port. Dans la traversée, depuis les isles *Falkland* jusqu'à cette place, le nombre des baleines autour du vaisseau fut si grand, qu'elles rendirent notre navigation dangereuse. Nous fûmes au moment de donner sur un de ces énormes poissons; un autre vent souffla une quantité d'eau sur notre pont. En approchant du Port, j'apperçus la *Floride*, vaisseau que j'attendois d'Angleterre, destiné à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation. A quatre heures, nous vînmes mouiller à la hauteur de l'embouchure du Port *Desiré*. ANN. 1765. Février.

LE lendemain, 7, dans la matinée, M. Dean, le Maître du vaisseau d'approvisionnement, se rendit à mon bord. Informé

ANN. 1765. Janvier.

que son mât de misaine étoit endommagé & que son vaisseau étoit en très-mauvais état ; je me déterminai à entrer dans le Port pour le décharger, quoique le peu de largeur du canal & la rapidité du flot rendissent ce mouillage très-périlleux. Nous entrâmes dans le Port sur le soir, mais nous eûmes toute la nuit un vent forcé ; la *Tamar* & la *Floride* ayant fait des signaux de détresse ; je leur envoyai aussi-tôt mes canots : ces deux vaisseaux avoient chassé sur leurs ancres & couroient risque d'être jetés sur la côte. On parvint, mais avec beaucoup de difficulté, à les tirer de ce péril, & la même nuit ils chassèrent une seconde fois, & furent sauvés par les mêmes secours. Le danger auquel la *Floride* étoit à chaque instant exposée dans cette baie, me mit dans la nécessité d'abandonner le dessein de la décharger ; & je lui envoyai tous nos charpentiers pour jumeller son mât, & faire toutes les réparations qu'ils jugeroient nécessaires. Je lui prêtai aussi ma forge pour lui faire les diverses ferrures dont elle avoit besoin ; & je résolus, dès qu'elle seroit en état de tenir la mer, de gagner quelque port du détroit de *Magellan*, où nous pourrions prendre à bord les provisions dont elle étoit chargée. Dans cet intervalle, M. Mouat,

Capitaine de la *Tamar*, m'informa que son gouvernail étoit endommagé, & qu'il craignoit qu'en très-peu de tems il ne fût plus possible de le faire servir. J'envoyai le charpentier du *Dauphin* à bord de la *Tamar* pour en examiner le gouvernail, & il me rapporta qu'il l'avoit trouvé en si mauvais état, qu'il ne croyoit pas que ce vaisseau pût continuer le voyage sans en avoir un autre. Mais il étoit impossible de le lui procurer. J'engageai donc M. Mouat à établir sa forge sur le rivage pour fortifier son gouvernail avec des cercles de fer, & l'assurer du mieux qu'il seroit possible, espérant qu'on pourroit trouver dans le détroit une pièce de bois propre à lui en faire un meilleur.

ANN. 1765. Février.

LE 13, la *Floride* étant réparée, je fis passer à son bord un de mes bas-Officiers qui avoit une parfaite connoissance du détroit, avec trois ou quatre de mes matelots pour l'aider à manœuvrer; je lui prêtai encore deux de mes canots, & je pris les siens, qui furent réparés à bord; j'ordonnai alors au Maître d'appareiller, & de faire de son mieux pour gagner le port *Famine*. Je ne doutai pas que je ne la rejoignisse long-tems avant qu'elle n'y arrivât, me proposant de la suivre aussi-tôt que la *Tamar* seroit prête. Je savois déja du Capitaine Mouat que le charpentier & le

ANN. 1765. Février.

ſerrurier avoient travaillé avec tant de diligence à la réparation de ſon gouvernail, qu'il ſeroit prêt dans le jour.

Le lendemain, 14, dans la matinée, nous appareillâmes du port *Deſiré* & quelques heures après, étant à la hauteur de l'iſle *des Pingoins* nous apperçûmes la *Floride* fort loin dans l'Eſt.

Le 16, ſur les ſix heures du matin, nous eûmes la vuë du cap *Beau-tems* dans l'O. S. O., diſtant de cinq ou ſix lieues; & à neuf heures, nous découvrîmes au N. O. un vaiſſeau.

Le 17, à ſix heures du matin, nous eûmes connoiſſance du cap *des Vierges*, il nous reſtoit au Sud, à la diſtance de cinq lieues; nous fîmes route pour le ranger, & le vaiſſeau apperçu fit la même route.

Le 18, nous donnâmes dans le détroit, & paſsâmes le premier goulet. Je commençai à m'appercevoir que ce vaiſſeau tenoit exactement notre même route, forçant & diminuant de voiles, pour ſe régler ſur notre marche, ce qui me le rendit ſuſpect. Après avoir paſſé le premier goulet, obligé de mettre en travers pour attendre la *Floride* qui étoit loin derrière nous; j'imaginai que peut-être ſon deſſein étoit de mettre obſtacle à notre navigation, & je me mis en état de défenſe:

dès qu'il eut passé le goulet, nous voyant en travers, il s'y mit aussi à la distance d'environ quatre milles, conservant sur nous l'avantage du vent. Nous restâmes dans cette situation jusqu'au soir, que le flot nous portant sur le rivage méridional, nous laissâmes tomber l'ancre. Le vent changea dans la nuit, & les premiers rayons du jour nous montrèrent notre satellite à l'ancre, & à environ trois lieues sous le vent à nous : c'étoit le moment de la marée montante, & je voulus profiter du flot pour passer le second goulet; mais voyant le vaisseau inconnu mettre à la voile & nous suivre, je rangeai aussi-tôt le cap *Grégoire* où je mouillai, ayant une croupière sur le cable. Je fis monter sur le pont huit canons que nous avions dans la cale, & j'ordonnai qu'on les plaçât d'un seul côté : nous le voyions cependant s'approcher sans arborer de pavillon, ainsi que nous, ce qui donnoit lieu à différentes conjectures. Dans ce même tems la *Floride* manœuvrant pour venir mouiller dans notre voisinage, donna sur un banc de sable, & y resta échouée. A la vue du danger que couroit ce bâtiment, l'étranger qui en étoit fort près jetta l'ancre, arbora pavillon François, & mit deux canots à la mer qu'il envoya avec une ancre pour secourir la *Floride*. Sur-le-champ je détachai deux de

ANN. 1765. Février.

Ann. 1765. Février.

mes canots & un de la *Tamar*, pour aller à ſon ſecours avec ordre aux Officiers de ne point permettre aux François de monter à bord, mais de les remercier d'une manière honnête de leur bonne volonté. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, & nos bateaux parvinrent bientôt à remettre à flot notre vaiſſeau d'approviſionnement. Au retour de nos canots, je fus informé qu'il paroiſſoit y avoir à bord du vaiſſeau François, un nombreux équipage & beaucoup d'Officiers.

A ſix heures du ſoir je ſignalai l'appareillage; nous traversâmes le ſecond goulet, & à dix heures nous doublâmes la pointe occidentale de ſa ſortie: à onze heures nous jettâmes l'ancre ſur ſept braſſes d'eau, à la hauteur de l'iſle *Sainte-Eliſabeth.* Le vaiſſeau François mouilloit en même-tems dans un endroit peu ſûr, au Sud de l'iſle *Saint-Barthélemi*, ce qui me fit croire qu'il n'avoit pas une parfaite connoiſſance du canal.

Le jour ſuivant, 19, à ſix heures du matin, nous levâmes l'ancre, & fimes voiles entre les iſles *Sainte-Eliſabeth* & *Saint-Barthélemi*, avec un vent de N.O., & gouvernant enſuite au S. S. O. l'eſpace de cinq ou ſix milles, nous paſsâmes ſur une bature couverte de goëmons, où nous eûmes 7 braſſes d'eau: cette bature gît O. S. O., avec le milieu de l'iſle

l'isle *Georges*, d'où elle est éloignée de cinq ou six milles. Quelques Navigateurs prétendent qu'en plusieurs endroits on ne trouve que 3 brasses d'eau sur ce banc, ce qui le rend très-dangereux; pour l'éviter, il convient de ranger de très-près la côte occidentale de l'isle *Sainte-Elisabeth*, d'où l'on peut en toute sûreté porter au Sud, jusqu'à ce qu'on découvre le récif qui est à quatre milles au Nord de la pointe *Sainte-Anne*. A midi, la pointe septentrionale de la baie d'*Eau-Douce* nous restoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O.; & la pointe *Sainte-Anne*, au S. $\frac{1}{4}$ S. E. un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'Est. Le vaisseau François paroissoit encore faire la même route, & nous imaginâmes qu'il venoit des isles *Falkland*, où les François avoient alors un établissement, pour faire un chargement de bois, ou pour reconnoître le détroit. Le reste de cette journée & le lendemain 20, dans la matinée, nous eûmes des vents variables, avec des intervalles de calme; ce qui, dans l'après-midi, me fit prendre le parti de nous touer autour de la pointe *Sainte-Anne*, jusques dans le port *Famine*: à six heures du soir nous laissâmes tomber l'ancre, & bientôt après le vaisseau François passa devant nous, dirigeant sa route au Sud.

ANN. 1765. Février.

NOUS séjournâmes jusqu'au 25 dans ce Port, où, après avoir transporté à bord de

ANN. 1765. Février.

nos vaisseaux toutes les provisions que nous avoit apportées la *Floride*, je donnai ordre au Maître de retourner en Angleterre, dès qu'il se trouveroit prêt à mettre en mer; je signalai alors l'appareillage, & je fis voile du port *Famine* avec la *Tamar*, voulant sortir du détroit, avant que la saison fût trop avancée : à midi, nous étions à trois lieues de la pointe *Sainte-Anne*, qui nous restoit au N. O., & nous avions en même-tems la pointe *Shut-up* à trois ou quatre milles de distance dans le S. S. O. La pointe *Shut-up* gît au S. ½ rhumb à l'E. du compas, avec la pointe *Sainte-Anne*. La distance de l'une à l'autre est d'environ quatre ou cinq lieues : entre ces deux pointes est un rocher à fleur d'eau, qui court depuis le port *Famine* jusqu'à la rivière *Sedger*, & s'étend à trois ou quatre milles au Sud.

NOUS fîmes voile au S. S. O., le long de la côte, depuis la pointe *Shut-up*, vers le cap *Forward*, n'ayant que très-peu de vent. Sur les trois heures après midi nous passâmes près du vaisseau François que nous vîmes dans une petite baie, au Sud de la pointe *Shut-up* où il étoit amarré, de manière que l'arrière du vaisseau touchoit presque à la forêt, & des deux côtés nous apperçûmes des piles de bois qu'il avoit coupées. Je ne doutai plus que son objet ne fût de prendre un chargement

de bois pour la colonie naiſſante des iſles *Falkland*, quoique je ne conçus pas pourquoi il s'étoit ſi fort avancé dans le détroit, s'il n'avoit pas d'autre deſſein. J'appris à mon retour en Angleterre, que ce vaiſſeau étoit l'*Aigle*, commandé par M. de Bougainville; & que ſa navigation dans le détroit avoit eu pour but d'y faire des coupes de bois néceſſaires à la nouvelle colonie des iſles *Falkland*. Depuis le cap *Shut-up* juſqu'au cap *Forward*, nous gouvernâmes au S. O. $\frac{1}{4}$ de Sud : la diſtance eſt de ſept lieues : à huit heures du ſoir le cap *Forward*, nous reſtoit au N. O., un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'O., diſtant d'environ un mille, & nous paſsâmes la nuit en panne.

ANN. 1765. Février.

LE détroit a ici près de huit milles de largeur; à la hauteur du cap *Forward* nous eûmes 40 braſſes d'eau à une demi-encablure du rivage. Le 26, vers les quatre heures du matin, nous fîmes de la voile; le vent étoit très-foible, & il fit preſque le tour du compas. A huit heures, le cap *Forward* nous reſtoit au N. E. $\frac{1}{4}$ E., diſtant de quatre milles; & le cap *Holland*, à l'O. N. O., un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'O. dans un éloignement de cinq lieues. A dix heures, nous eûmes dans l'O. N. O. des vents frais, & par intervalle des raffales ſubites & d'une telle violence, qu'à chaque

Ann. 1765. Février.

fois nous fûmes obligés d'amener toutes nos voiles; nous nous soutînmes néanmoins contre le vent, cherchant des yeux un endroit où nous puissions jetter l'ancre, & faisant en même-tems tous nos efforts pour arriver à une baie qui est environ à deux lieues & au Sud du cap *Forward*, à cinq heures, j'envoyai un Officier en canot pour sonder cette baie; l'ayant trouvée très-propre au mouillage, nous y entrâmes, &, vers les six heures, nous y laissâmes tomber l'ancre sur 9 brasses d'eau: le cap *Forward* nous restoit à l'E. un ½ rhumb au S., distant de quatre milles. Un îlot qui est dans le milieu de la baie, & à environ un mille du rivage, à l'O. ¼ S. O., un mille de distance & un ruisseau d'eau fraîche au N. O. ¼ O., dans un éloignement de ¾ de mille.

Le jour suivant, 27, à six heures du matin; nous levâmes l'ancre & poursuivîmes notre route dans le détroit. Du cap *Holland* au cap *Galant*, distance d'environ cinq lieues, la côte court O. ½ rhumb au Sud du compas. Le cap *Galant* est très-élevé & taillé à pic; entre ce cap & le cap *Holland* se trouve un détroit d'environ trois lieues de large, appelé *Elisabeth-Réach*; à environ quatre milles au Sud du cap *Galant*, est une isle connue sous le nom de l'isle *Charles*, au Nord de laquelle

il est nécessaire de se maintenir. Nous fîmes voile en prolongeant la côte septentrionale à la distance d'environ douze milles; mais nous la serrâmes quelquefois de beaucoup plus près. Un peu à l'Est du cap *Galant*, il y a une très-belle baie sablonneuse, qu'on nomme baie de *Wood*, où l'on trouve un très-bon ancrage ; les montagnes qui bordent le détroit des deux côtés sont, je pense, les plus hautes & les plus affreuses qu'on puisse voir, à l'exception peut-être des Cordilières; elles sont de part & d'autre escarpées, hérissées de pointes, couvertes de neige depuis le sommet jusqu'à leur base.

DEPUIS le cap *Galant*, la côte court O. ¼ N. O. pendant près de trois lieues, jusqu'à la pointe du *Passage :* cette pointe forme la pointe Est de la baie *Elisabeth;* c'est une terre basse, d'où part une bature qui s'étend au large. Entre cette pointe & le cap *Galant*, il y a plusieurs isles, dont quelques-unes sont très-petites; mais la plus orientale, qui est l'isle *Charles*, déja citée, a deux lieues de longueur; la suivante est l'isle de *Montmouth*, & la plus occidentale est l'isle *Rupert*; cette dernière gît S. ¼ S. E., avec la pointe du *Passage*. Ces isles rendent le canal très-étroit ; car entre l'isle *Rupert* & la pointe du *Passage* il n'a pas plus de deux milles de largeur. Il

ANN. 1765. Février.

eſt néceſſaire de gouverner au Nord de toutes ces iſles, ſans s'éloigner du rivage ſeptentrional : nous fîmes voile en côtoyant à la diſtance de deux encablures, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 40 braſſes ; à ſix heures du ſoir, le vent ayant paſſé à l'Oueſt, nous portâmes ſur la baie *Eliſabeth*, où nous mouillâmes ſur 10 braſſes d'eau d'un très-bon fond, néanmoins le meilleur ancrage eſt par 13 braſſes, car à environ une encablure autour de nous, on n'avoit guère que 3 & 4 braſſes. Dans cette baie ſe décharge un ruiſſeau dont l'eau eſt parfaite. Nous obſervâmes ici que le flot porte très-fortement à l'Eſt ; & conformément à notre calcul, il commence à midi dans les *Syzygies* ; nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aimant de deux rhumbs vers l'Eſt.

LE 28, à deux heures après midi, les vents étant entre le N. O. & l'O. grand frais, & ſoufflant par raffales violentes, je fis virer ſur le cable, & au moment où nous nous trouvâmes à pic ſur notre ancre, le vaiſſeau chaſſa ; il fut immédiatement porté ſur une baſſe, à deux encablures du rivage : à l'inſtant nous laiſsâmes tomber notre ancre d'affourche par 4 braſſes d'eau, n'en ayant que 3 à l'arriere : l'ancre de toue fut portée avec toute la célérité poſſible, & virant deſſus, nous parvînmes à

nous éloigner du rivage; alors nous levâmes notre seconde ancre & celle d'affourche, filâmes le greslin, & avec le foc & la voile d'étai, nous gagnâmes le mouillage, laissâmes tomber notre seconde ancre par 10 brasses d'eau, exactement dans la même position dont nous avions chassé. Ann. 1765. Février.

Le lendemain, 1 Mars, le tems parut plus modéré, & le vent ayant passé vers le Nord, nous levâmes l'ancre à cinq heures du matin, & à sept nous étions à la hauteur de la baie *Musele*, qui est sur la côte méridionale à l'Ouest de la baie *Elisabeth*, distante d'une lieue; à huit heures, nous nous trouvâmes par le travers de la rivière *Batchelor*, située sur le rivage du Nord, à deux lieues, & au N. O. $\frac{1}{4}$ N. de la baie *Elisabeth*: à neuf heures, nous parvînmes à la hauteur du canal *Saint-Jérôme*, dont l'embouchure est à une lieue environ de la rivière *Batchelor*; arrivés en travers de l'embouchure de ce canal, il nous restoit au N. O., nous gouvernâmes alors à l'O. S. O. du compas pour amener le cap *Quad*, éloigné de trois lieues de la pointe la plus méridionale du canal *Saint-Jérôme*. Entre la baie *Elisabeth* & le cap *Quad*, on voit un enfoncement d'environ quatre milles de largeur, appelé *Crooked-Reach*; à l'Ouest du canal *Saint-Jérôme*, nous apperçûmes trois ou quatre feux sur le rivage septentrional, & 1 Mars.

ANN. 1765. Mars.

quelques inftans après nous vîmes deux ou trois pirogues qui ramenoient vers nous.

A midi, le cap *Quad* nous reftoit O. S. O., $\frac{1}{2}$ rhumb O., diftant de quatre ou cinq milles; le vent calma infenfiblement, & le flot nous porta à l'Eft. En cet endroit les pirogues joignirent notre vaiffeau, tournèrent autour pendant quelque tems; mais il n'y eut qu'une feule de ces pirogues dont les Sauvages eurent la réfolution de monter à bord. Le pirogues étoient d'écorce d'arbre, d'une conftruction très-mal entendue. Les Américains étoient au nombre de fept, quatre hommes, deux femmes & un enfant. Je n'avois pas encore vu de créatures fi miférables; ils étoient nuds, à l'exception d'une peau très-puante de loup de mer, jettée fur leurs épaules; ils étoient armés d'arcs & de flèches, qu'ils me préfenterent & d'autres bagatelles; les flèches, longues de deux pieds, étoient faites de rofeaux, & armées d'une pierre verdâtre; les arcs dont la corde étoit de boyau, avoient trois pieds de longueur.

LE foir, nous vînmes mouiller dans le voifinage de la riviere *Batchelor*, fur 14 braffes; l'entrée de la rivière nous reftoit au N. $\frac{1}{4}$ N. Eft, à un mille, & la pointe la plus feptentrionale du canal *Saint-Jérôme*, O. N. O., dif-

tante de trois milles. On trouve à près de $\frac{3}{4}$ de mille à l'Eſt de la rivière une bature, où il n'y a pas plus de ſix pieds d'eau à mer baſſe; cette bature eſt à un demi-mille du rivage, & on peut la reconnoître aux goëmons dont elle eſt couverte. Le flot commence ici à une heure dans la nouvelle & pleine lune.

TANDIS que nous étions à l'ancre, nous eûmes la viſite de pluſieurs Américains; je leur fis à tous des préſens de grains de raſſade, des rubans & d'autres choſes de peu de valeur, mais dont ils parurent enchantés. Je leur rendis cette viſite à terre, où je vins deſcendre, n'ayant avec mois que quelques-uns de mes Officiers, pour ne pas les alarmer par le nombre : ils nous reçurent avec toutes les expreſſions de l'amitié, & s'empreſſèrent de nous apporter quelques fruits qu'ils avoient cueillis dans la vue de nous les offrir; ces fruits avec quelques moules, nous parurent faire pour le moins la plus grande partie de leur ſubſiſtance.

LE 2, à cinq heures du matin, nous appareillâmes & fîmes route avec le ſecours de la marée montante; mais à dix heures, ſurpris par le calme, & le courant nous portant à l'Eſt, nous mouillâmes une ancre à jet, par 10 braſſes d'eau, ſur un banc qui eſt à un demi-mille du rivage ſepten-

ANN. 1765. Mars.

trional : après avoir filé environ les deux tiers d'un cable, nous eûmes 45 brasses d'eau le long du bord, & le fond augmenta encore à très-peu de distance : la pointe méridionale du canal *Saint-Jérôme* nous restoit au N. N. E., distante de deux milles ; & le cap *Quad* à l'O. S. O., à environ huit milles de distance. De la pointe méridionale du canal *Saint-Jérôme* au cap *Quad*, j'estime trois lieues de distance dans la direction du S. O. $\frac{1}{4}$ O. ; dans cet endroit du canal les marées sont extrêmement fortes, mais irrégulières. Nous observâmes qu'elles portoient à l'Est depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq du lendemain, & ensuite vers l'Ouest depuis cinq jusqu'à neuf heures : à minuit les vents ayant passé à O. N. O., commencèrent à fraîchir, & à deux heures du matin, le vaisseau chassa ; nous nous hâtâmes de lever l'ancre, dont les deux pattes se trouvèrent rompues ; nous n'eûmes point de fond jusqu'à trois heures, que nous dérivâmes sur 16 brasses à l'entrée du canal *Saint-Jérôme*. Le vent s'étant encore renforcé, nous laissâmes tomber notre seconde ancre & filâmes la moitié d'un cable ; le vaisseau prit une situation si critique, que nous nous trouvâmes sur 5 brasses d'eau & environnés de brisans ; nous laissâmes tomber à pic l'ancre d'affourche. A cinq heures,

voyant la marée courir à l'O., & le vent devenir plus maniable, nous relevâmes nos deux ancres, & nous gouvernâmes au plus près du vent : à dix heures, nous trouvâmes que la marée reverſoit dans l'Eſt, en conſéquence nous envoyâmes un canot pour chercher un mouillage qu'il t rouva dans une baie ſur le rivage ſeptentrional à l'Eſt du cap *Quad*, dont elle eſt éloignée d'environ quatre milles, ayant dans ſon voiſinage quelques iſlots, nous fîmes tous nos efforts pour gagner cette baie; mais nous ne pûmes jamais vaincre la marée qui en ſortoit avec impétuoſité; & à midi nous gouvernâmes ſur la rade d'*Yorck*, ſituée à l'embouchure de la rivière *Batchelor*, où nous mîmes à l'ancre une heure après.

Le lendemain, 14, à ſix heures du matin, nous appareillâmes & ſortîmes de la baie avec le flot, dont la direction étoit la même que le jour précédent; mais n'ayant pu gagner un lieu propre au mouillage, nous vînmes à midi reprendre la poſition de la veille; je ſaiſis cette occaſion de reconnoître la rivière *Batchelor*. Je m'embarquai dans une ïole, & je remontai cette rivière l'eſpace de quatre milles; dans quelques endroits, je la trouvai large & profonde, & l'eau en eſt bonne; mais, près de ſon embouchure, l'eau y eſt ſi

Ann. 1765. Février.

basse avant le flot, qu'il seroit difficile au plus petit canot d'y passer sans toucher.

Le jour suivant, 5, à six heures du matin; nous remîmes à la voile : à huit heures il fit si calme, que nous fûmes obligés de nous faire remorquer par nos bâtimens à rames; cependant la marée commença sur les onze heures, elle portoit si fortement à l'Ouest que nous ne pûmes jamais gagner la baie que le canot avoit reconnue le jour précédent sur le rivage septentrional : c'est un excellent mouillage, où six vaisseaux peuvent y être commodément à l'ancre. Nous fûmes donc obligés de mouiller sur un banc notre ancre de toue par 45 brasses, le cap *Quad* nous restant à O. S. O, à la distance de cinq ou six milles; la pointe méridionale de l'isle, qui est à l'Est du cap, dans la même direction, & une roche remarquable sur la côte septentrionale, au N. $\frac{1}{2}$ rhumb à l'O., distante d'un demi-mille : on a en cet endroit jusqu'à 75 brasses d'eau, tout près du même rivage. Dès que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai un Officier à la recherche d'une baie dans la partie de l'Ouest; mais ce fut sans succès.

Nous fûmes en calme le reste du jour & toute la nuit. La marée porta vers l'Est, depuis l'instant de notre mouillage jusqu'au lendemain, six heures du matin, que nous levâmes

l'ancre ; & tâchâmes de gagner à l'Oueſt en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rames ; à huit heures une forte briſe ſe fit O. S. O, & enſuite O. ; à midi le cap *Quad* nous reſtoit à l'E. ¼ S. E., à la diſtance d'environ cinq milles : dans cette ſituation, j'envoyai une ſeconde fois nos bateaux à la recherche d'un mouillage ; bientôt nous les ſuivîmes pour venir jetter l'ancre dans une petite baie ſur le rivage méridional, en face du cap *Quad ;* nous y mouillâmes ſur 25 braſſes d'eau, d'un très-bon fond. Une petite iſle pierreuſe nous reſtoit à O ¼ N. O, à la diſtance d'environ deux encablures ; ſa pointe la plus orientale à l'E. 5^{d} 30′ S., & le cap *Quad* au N. O. ¼ N., éloigné d'environ trois milles. Dans cette baie, nous trouvâmes une grande abondance de coquillages de différentes eſpèces. La *Tamar*, qui n'avoit pu nous ſuivre de près, n'entra qu'à deux heures dans la baie, où elle mouilla ſur le rivage ſeptentrional, à environ ſix milles & à l'Eſt du cap *Quad.* Durant toute cette nuit nous eûmes le calme le plus abſolu ; mais le matin 7, la fraîcheur vint de la partie de l'Oueſt, nous levâmes l'ancre vers les huit heures, & nous fîmes route à l'aide de la marée. A midi, le cap *Quad* nous reſtoit E. ¼ S. E., entre deux & trois lieues de diſtance, & le cap *Monday*,

Ann. 1765. Fevrier.

qui eſt ſur la côte du S., étoit O. $\frac{1}{4}$ N. O., diſtant de dix à onze lieues. Cette partie du détroit s'étend dans l'O. N. O., un $\frac{1}{4}$ rhumb O. du compas, & la largeur eſt d'environ quatre milles. Des deux côtés le canal eſt bordé de montagnes qui ne ſont que des rochers nuds, eſcarpés, dont les cimes couvertes d'une neige éternelle, s'élèvent au-deſſus des nuages, & paroiſſent n'être qu'un amas de ruines: on ne peut rien imaginer de plus affreux.

Les marées ſont ici très-fortes. L'ebe reverſe à l'Oueſt, mais avec une irrégularité dont il ſeroit difficile de rendre compte. Vers une heure après midi, la *Tamar* jetta l'ancre dans la baie ſur le rivage méridional, oppoſé au cap *Quad*, que nous venions de quitter, & nous continuâmes à gouverner au vent juſqu'à ſept heures du ſoir que nous vînmes mouiller dans une petite baie où le fond eſt très-bon, & qui eſt à l'Oueſt & à cinq lieues environ du cap *Quad*. Cette baie eſt reconnoiſſable par deux gros rochers qui s'élèvent au-deſſus de l'eau, & une pointe de terre baſſe qui fait la partie orientale de la baie. L'ancrage eſt entre les deux rochers, le plus E. reſtant N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb E., à la diſtance de deux encablures, & le plus O. qui eſt près de la pointe, à O. N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb O., & dans le même éloignement à-peu-près. A mer baſſe

on découvre encore un petit rocher parmi des goëmons, dans l'E. ½ rhumb N., à la distance d'environ deux longueurs de cable. Cette baie ne peut guère recevoir qu'un seul vaisseau, & s'il y en a plus d'un, on peut mouiller en dehors un peu plus loin où l'on trouve plus de fond. Le calme régna dans la nuit, & le tems devint très-brumeux; mais il s'éclaircit sur les dix heures du matin du 8, & j'allai à terre. Je trouvai beaucoup de coquillages & pas une seule trace d'habitans. Dans l'après-midi, tandis que les gens de l'équipage s'occupoient à faire de l'eau, j'allai visiter un lagon situé autour du rocher le plus occidental; à l'entrée je vis une superbe cascade, & du côté de l'Est plusieurs petites anses, où des vaisseaux du premier rang peuvent être à l'ancre dans une sécurité parfaite. Nous ne vîmes rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué; &, après avoir rempli notre canot de très-grosses moules, nous retournâmes à bord.

ANN. 1765. Février.

Le lendemain 9, à sept heures, nous appareillâmes & sortîmes de la baie en nous faisant remorquer par un bateau. Nous apperçûmes la *Tamar*, fort loin à notre arrière, qui gouvernoit sur nous. A midi nous eûmes une légere brise d'E. N. E.; mais à cinq heures, le vent passa à l'O. N. O. grand frais. A six

ANN. 1765. Février.

heures nous avions amené le cap *Monday*; & à six heures du matin, le lendemain 10, le cap *Upright* nous restoit E. $\frac{1}{4}$ S. E., à la distance de trois lieues. Du cap *Monday* au cap *Upright*, l'un & l'autre sur le rivage méridional & dans une distance d'environ cinq lieues, la route est à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. du compas; des deux côtés le rivage ne présente qu'une chaîne de rochers hachée. Sur les sept heures, nous essuyâmes un grain très-pesant, le ciel étoit chargé d'épais nuages, une chaîne de brisans se montra tout d'un coup de l'avant à nous. Nous en étions si près que, pour les éviter, nous n'eûmes que le tems de revirer de bord, vent devant; & si le vaisseau eût manqué de virer, nous périssions sans qu'aucun de nous pût se sauver du naufrage. Ces dangereux écueils sont à une grande distance de la côte méridionale, environ à trois lieues & au Nord du cap *Upright*. A neuf heures, dans une éclaircie, nous apperçûmes l'entrée de *la longue rue*; & nous portâmes le cap dessus, serrant de très-près le rivage méridional, dans l'espérance d'y trouver un mouillage. A dix heures, une brume épaisse & des grains violens accompagnés d'une très-forte pluie, nous firent dériver jusqu'au cap *Monday*, sans pouvoir trouver un mouillage que nous continuâmes de chercher en gouvernant

nant toujours le long du rivage méridional; & bientôt la *Tamar*, qui toute la nuit avoit été à sept lieues sous le vent à nous, arriva dans nos eaux. A onze heures du soir, nous mouillâmes dans une baie profonde, à trois lieues environ à l'Est du cap *Monday*. Nous laissâmes tomber l'ancre sur 25 brasses, près d'une isle dans le fond de la baie; mais nous chassâmes avant que le vaisseau eût fait tête à son ancre, qui prit ensuite fond sur 50 brasses. Les pointes qui forment l'entrée de la baie nous restoient N. O. & N. E. $\frac{1}{4}$ E.; & l'isle à l'O. $\frac{1}{2}$ rhumb S. Nous filâmes tout un cable, & l'ancre étoit près d'une encablure du rivage le plus voisin.

ANN. 1765. Mars.

DANS la nuit nous eûmes les vents d'Ouest très-frais, accompagnés de grains violens & de pluies abondantes. Le 11, au matin, les vents furent plus modérés, mais le ciel resta couvert & la pluie continua. La mer élevoit autour de nous de grosses lames, & brisoit avec furie sur des rochers voisins: cette circonstance m'obligea à lever l'ancre, & nous nous touâmes jusqu'à un banc, sur lequel la *Tamar* étoit à l'ancre. Nous mouillâmes de nouveau par 14 brasses, & nous affourchâmes avec une ancre à jet, mouillée dans l'Est sur 45 brasses.

DANS le fond de la baie est un bassin, à


ANN. 1765. Mars.

l'entrée duquel on n'a que trois brasses & demie, à mer basse, mais en-dedans on en trouve dix. Ce bassin contiendroit sept vaisseaux, qui y seroient à l'abri de tous les vents.

Nous y prolongeâmes nôtre séjour jusqu'au vendredi 15, &, pendant tout ce tems, nous eûmes un vent en tourmente; ce fut une continuelle tempête, des brumes impénétrables & une pluie constante.

Le 12, j'envoyai un canot armé sous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les différens mouillages qui se trouvent sur la côte du Sud. Le canot revint le 14 avec la nouvelle, que de l'endroit où nous étions mouillés jusqu'au cap *Upright*, il y avoit cinq baies où l'on pouvoit jetter l'ancre avec sûreté. L'Officier m'informa que, dans le voisinage du cap *Upright*, il avoit rencontré quelques Américains, qui lui avoient donné un chien, & qu'une des femmes lui avoit offert un enfant qu'elle tenoit sur son sein: il n'est pas nécessaire de dire que cette singulière offre ne fut pas acceptée; mais elle prouve du moins ou une dépravation qui a éteint dans le cœur de ces sauvages les sentimens les plus naturels, ou une extrême pauvreté, qui fait violence à la nature.

Durant cet intervalle de mauvais tems, la

neige couvrit toutes les montagnes, dont nous avions vu le roc nud à notre arrivée; & l'hiver prit tout d'un coup possession de ces sauvages & tristes contrées. Les pauvres matelots se voyoient exposés aux rigueurs du froid, sans vêtement, & presque continuellement percés de pluies. Je fis distribuer aux équipages, sans en excepter les Officiers, deux balles d'un gros drap de laine; ce qui leur fut dans cette occasion d'une grande ressource.

LE 15, à huit heures du matin, je signalai l'appareillage & nous mîmes à la voile. A trois heures après-midi, nous nous trouvâmes encore une fois à la hauteur du cap *Monday*; & à cinq, nous vînmes jetter l'ancre dans une baie sur le bord oriental de ce cap: sa pointe nous restoit au N. O., distante d'un demi-mille; & nous avions au N. $\frac{1}{4}$ N. O. les pointes qui forment l'entrée de la baie à l'Est; nous n'étions guère qu'à une demi-encablure du rivage le plus voisin, qui étoit une isle basse entre le vaisseau & le cap.

A six heures du matin, du 16, nous appareillâmes, & nous nous apperçûmes qu'une patte de notre ancre d'affourche s'étoit rompue. Les vents étoient à l'O. N. O., & la pluie ne discontinuoit pas. A huit heures, un fort courant nous entraînoit vers l'Est, & à midi, le cap *Monday* nous restoit à l'O. N.

Ann. 1765. Mars.

O. à deux milles de distance. La *Tamar*, qui étoit sous le vent, regagna la baie & s'y remit à l'ancre. Pour nous, nous persistions inutilement à nous soutenir, toutes les bordées nous étoient défavorables. A deux heures, nous laissâmes retomber l'ancre, par 18 brasses, sur le rivage du Sud, à l'E. du cap *Monday*, & à cinq milles environ de distance. Cependant à trois heures, nous remîmes à la voile, parce que nos canots, qui avoient sondé tout autour du vaisseau, n'avoient trouvé qu'un fond de roche. La pluie étoit toujours aussi forte, & nous continuâmes à lutter contre les vents de N. O. le reste du jour & toute la nuit; tout le monde étant sur le pont. Il n'y avoit personne de nous qui ne fût percé jusqu'aux os; car, outre la pluie, les lames venoient encore nous inonder.

Le jour, 17, vint, à notre grande mortification, nous convaincre que tous nos efforts n'avoient pu nous empêcher de rétrograder; à chaque bordée nous avions perdu, à cause d'un courant dont la violence nous entraînoit continuellement vers l'Est. A huit heures, nous prîmes le parti *d'arriver*; & nous gouvernâmes sur la baie d'où nous étions sortis le 15, où à neuf heures nous revînmes à l'ancre.

Les vents restoient à l'O. & au O. N. O.,

ſans que la marée portât un ſeul inſtant à l'Oueſt pendant le 18 & le 19. Le tems fut très-mauvais, le vent en tourmente, de fréquentes raffales & des grains violens accompagnés de pluie. Cependant j'avois fait partir un canot armé aux ordres d'un Officier, pour tâcher de découvrir une baie ſur la côte ſeptentrionale; mais il revint ſans y avoir trouvé de mouillage. Le 20, nous eſſuyâmes un coup de vent terrible : notre vaiſſeau chaſſa; ſon ancre, dégagée du banc, tomba ſur quarante braſſes; nous nous hâtâmes de la relever, au moyen d'une ancre à jet, nous ramenâmes notre vaiſſeau ſur le banc. Ann. 1765. Mars.

Le jour ſuivant, 21, à huit heures, le vent variant de l'O. N. O. au S. O., nous appareillâmes & ſortîmes encore une fois de la baie. Le courant portoit toujours à l'Eſt avec la même force; cependant à midi nous trouvâmes que nous avions fait un mille & demi dans une direction oppoſée. Les vents commencèrent alors à varier du S. O. au N. O., & à cinq heures le vaiſſeau avoit gagné au vent environ quatre milles; mais il ne ſe préſentoit aucun mouillage que nous puſſions atteindre, & le vent ayant calmé, nous fûmes entraînés à l'Oueſt avec toute la rapidité du courant. Néanmoins, ſur les ſix heures, nous réuſsîmes à mouiller par 40 braſ-

Ann. 1765. Mars. ses d'eau, sur un très-bon fond, dans une baie située à l'Ouest, & à deux milles environ de celle dont nous avions fait voile le matin. Nous passâmes une nuit fort désagréable. La mer étoit si houleuse, & nous nous trouvions tellement molestés, que quoique le vent fût toujours O. S. O., nous levâmes l'ancre le jour suivant, 22, à huit heures du matin, & reprîmes notre route. Une pluie continuelle se joignoit au courant & au vent contraires pour aggraver nos fatigues. Tant de sujets de découragement ne ralentirent point l'ardeur de nos matelots qui étoient tous trempés. La gaieté ne les abandonna pas un instant, & ce qu'on n'auroit osé espérer, ils jouissoient tous de la meilleure santé.

Dans ce même jour, nous eûmes la satisfaction de voir le courant porter enfin à l'Ouest, & nous nous hâtâmes d'en profiter. A six heures du soir, nous mouillâmes dans la baie qui est sur la rive orientale du cap *Monday*, où la *Tamar* étoit à l'ancre sur 18 brasses, la pointe du cap nous restant à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., distante d'un mille. Dans cette baie l'ancrage est très-sûr, le fond en est excellent, & deux ou trois vaisseaux de ligne, peuvent trouver place pour s'y amarrer.



CHAPITRE VII.

Navigation depuis le cap Monday, *jusqu'à la sortie du détroit de* Magellan. *Observations générales sur la Navigation de ce détroit.*

NOUS appareillâmes, le 23, à huit heures du matin, & nous fîmes voile pour nous ouvrir la mer du Sud, d'où nous venoient déjà des lames aussi grosses que j'en eusse jamais vues. A quatre heures après midi, nous mouillâmes dans une baie très-sûre, au fond de laquelle se trouve un profond canal qui peut servir à la faire reconnoître. Elle est à l'Est du cap *Upright*, & à près d'une lieue de distance, nous y laissâmes tomber l'ancre sur 14 brasses: les deux pointes de l'entrée nous restoient, l'une au N. O., l'autre au N. E. $\frac{1}{4}$ E.; le cap *Upright* à l'O. N. O., environ à une encablure à l'Est, d'une isle basse qui forme la baie.

ANN. 1765. Mars.

LE 24, à trois heures du matin, j'envoyai un bateau armé, sous les ordres d'un Officier, pour trouver un mouillage à l'Ouest; mais il revint à quatre heures de l'après-midi, sans avoir jamais pu doubler le cap *Upright*.

ANN 1765.
Mars.

Le jour suivant, 25, je fis encore partir les canots pour faire des recherches à l'Ouest; ils furent de retour sur les quatre heures avec la nouvelle qu'ayant fait près de quatre lieues, ils avoient trouvé deux baies où il étoit possible de se mettre à l'ancre, mais que ni l'une ni l'autre n'offroient un excellent mouillage. Néanmoins nous continuâmes notre route le jour suivant, 26, à huit heures du matin, & à trois heures le cap *Upright* nous restoit au N. E. à la distance de quatre ou cinq milles. Ce cap, qui est très-élevé & taillé à pic, gît, par le compas, N. N. O., avec le cap *Upright*, dont il est éloigné de trois lieues. Le côté du Sud présente ici un coup-d'œil effrayant; il est bordé, à une distance considérable, de rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brise avec un bruit horrible. Vers les quatre heures, le tems commença à s'embrumer, & en moins d'une demi-heure nous vîmes la côte du Sud, à un mille environ de distance, mais sans découvrir un seul endroit où il nous fût possible de jetter l'ancre; nous revirâmes donc au large & gouvernâmes sur la côte du Nord. A six heures & demie, je fis signal à la *Tamar* de porter sur nous, & au moment où elle nous atteignit je lui donnai ordre de marcher de l'avant, d'allumer des feux, & de tirer un coup de canon à chaque fois qu'elle vireroit de bord. A sept heures,

dans une éclaircie, nous eûmes la vue de la côte du Nord à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O.; & à l'instant nous reprîmes la bordée du large. A huit heures, le vent passa du N. N. O. à l'O. N. O., & souffla avec violence. Notre situation devenoit réellement alarmante; la tempête alloit toujours en croissant; le ciel étoit couvert des plus sombres nuages. La pluie sembloit annoncer un nouveau déluge, & nous allions nous trouver dans une nuit ténébreuse, au milieu d'un canal étroit environnés d'écueils & de brisans. Nous voulûmes ferler la voile du perroquet de fougue; mais, avant que cette manœuvre pût s'exécuter, la voile fut emportée sur ses cargues : alors nous mîmes à la cape sous la grande voile & la misaine risées, & gouvernâmes au S. O. Mais la mer étoit prodigieusement grosse; ses lames brisoient sur notre vaisseau si fréquemment, que notre pont étoit continuellement sous les eaux. A neuf heures, dans une éclaircie, nous vîmes le haut cap sur la côte du Nord, dont nous avons déja fait mention, qui nous restoit à l'Est, à près d'un mille de distance; mais nous avions entièrement perdu de vue la *Tamar*. A trois heures & demie du matin, nous nous trouvâmes tout près d'une terre très-élevée sur le rivage du Sud; nous revirâmes au large, portant le cap au Nord. La

Ann. 1765. Mars.

tempête, loin de diminuer, sembloit faire de nouveaux progrès, la pluie tomboit en torrens, & le ciel sembloit se confondre avec la mer. A chaque instant nous attendions à être brisés contre des écueils. Le jour, 27, si ardemment desiré, commença enfin à poindre, mais le ciel étoit si chargé, & la brume si épaisse, qu'il nous fut impossible de découvrir la terre, dont nous savions n'être pas fort éloignés. A six heures nous vîmes le rivage méridional, à la distance d'environ deux milles, & bientôt après nous apperçûmes, avec une joie infinie, la *Tamar.* Dans ce moment le cap *Monday* nous restoit au S. E., distant d'environ quatre milles, & la violence du vent ne diminuant point, nous portâmes sur ce cap; & sur les quatre heures les deux vaisseaux vinrent à l'ancre dans la baie qui est à l'Est. La houle y étoit prodigieuse; mais nous nous croyons encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage. Nous étions déja parvenus deux fois à quatre lieues de la baie *Tuesday* (Mardi), & deux fois nous en avions été jettés à dix & douze lieues, par des tempêtes telles que je n'en avois jamais éprouvées.

Je dois faire observer que quand la saison est trop avancée, le passage du détroit devient une entreprise non moins difficile qu'hasardeuse.

La violence des vents & des tempêtes, la rapidité des courans & l'impétuosité des lames, les plus fortes pluies & des brumes si épaisses, qu'on ne voit pas les objets à deux longueurs de navire, rendent cette navigation impraticable. ANN. 1765, Mars.

DANS ce même jour, le cable de notre seconde ancre s'étant trouvé considérablement endommagé, nous le coupâmes à l'épissure, & nous en étalinguâmes un autre que nous fourrâmes avec du vieux cordage, à 8 brasses depuis l'étalingure.

LE lendemain, 28, dans l'après-midi, le cable de la seconde ancre que la *Tamar* avoit mouillée, fut coupé sur le fond, le vaisseau chassa en côte, & fut porté à une très-petite distance de quelques rochers qui bordent le rivage oriental de la baie, contre lesquels il se seroit infailliblement brisé en touchant.

LE 29, à sept heures du matin, nous levâmes notre ancre d'affourche, dont le cable s'étoit fort endommagé sur le mauvais fond où nous étions mouillés. Nous fûmes obligés d'en couper près de 26 brasses, & de le retalinguer. Environ une heure après, la *Tamar*, qui étoit dans le voisinage des roches, & qui avoit fait d'inutiles efforts pour lever son ancre, fit signal d'incommodité. Je rentrai donc dans la baie, où m'étant remis à l'ancre,

ANN. 1765. Mars.

j'envoyai le bout d'une haussière à bord de la *Tamar*, pour l'écarter de roches, tandis qu'elle relevoit son ancre. Nous parvînmes, à l'aide de cette manœuvre, à l'élever au vent; & à midi, s'étant trouvée dans un poste plus avantageux, elle y resta mouillée.

NOUS passâmes la nuit dans cette situation, & le jour suivant, 30, nous eûmes le matin un vent de O. N. O., plus violent encore que tous ceux qui avoient précédé. La mer grossit d'une manière effrayante; les lames qui venoient nous assaillir de tous les côtés, s'élevoient plus haut que nos mâts. Comme nous avions un mauvais fond, nous étions dans une crainte continuelle de voir couper nos cables. Si cela fût arrivé, notre vaisseau auroit été mis en pièces sur des rochers qui étoient sous le vent à nous, & sur lesquels la mer brisoit avec une fureur inconcevable, & un bruit semblable à celui du tonnerre. Nous amenâmes la grande vergue & celle de misaine, mouillâmes l'ancre d'affourche, filâmes un cable & demi sur notre seconde ancre, & après avoir paré le maître cable, nous demeurâmes ainsi affourchés le reste du jour, jusqu'à minuit, tandis que la mer ne cessoit de briser autour de nous, & d'élever des lames jusqu'au haut de nos grands haubans. Vers une heure du 31, la

tempête parut un peu s'adoucir; mais la pluie tomboit toujours avec une égale force, & le tems resta embrumé & orageux jusqu'à minuit, que le vent ayant passé au S. O. l'orage se calma un peu & le ciel commença à s'éclaircir. ANN. 1765. Mars.

Le jour suivant, premier d'Avril, nous eûmes un profond calme, qui ne fut interrompu que par quelques foibles brises. Mais le tems s'embruma de nouveau; la pluie ne discontinuoit pas, & nous observâmes un courant qui portoit fortement vers l'Est. A quatre heures nous hissâmes nos basses vergues, remîmes en place le maître cable, relevâmes notre ancre d'affourche, & à huit heures, la seconde ancre, dont nous trouvâmes le cable endommagé en plusieurs endroits, ce qui étoit d'autant plus fâcheux que c'étoit un très-beau cable tout neuf, & qu'on mouilloit pour la première fois. A onze heures, nous étions à pic sur l'ancre de toue. Mais l'instant d'après le vent calma, le ciel redevint brumeux & la pluie recommença. Alors nous filâmes le greslin, prîmes une hansière de la *Tamar*, nous nous touâmes jusques sur le banc que nous avions quitté & nous laissâmes tomber l'ancre d'affourche sur 22 brasses d'eau. 1 Avril.

A six heures du soir, les vents furent O.

ANN. 1765. Avril.

N. O., grand frais, accompagnés de violentes raffales & d'une pluie continuelle; nous gardâmes notre poste jusqu'au 3, que j'envoyai un canot de la *Tamar*, avec un Officier de chaque vaisseau, pour découvrir dans l'Ouest un mouillage sur la côte méridionale; & j'en fis partir en même-tems un du *Dauphin* pour tâcher d'en reconnoître quelqu'autre sur la côte du Nord.

Le lendemain, 4, dans la matinée, le canot du *Dauphin* fut de retour à bord. Il avoit côtoyé à l'Ouest le rivage du Nord l'espace de cinq lieues, & reconnu deux places propres au mouillage. L'Officier me dit, dans son rapport, qu'il avoit rencontré des Américains dont les pirogues étoient d'une construction bien différente de celles que nous avions déja vues dans le détroit. Elles étoient faites de planches cousues ensemble, au lieu que les autres n'étoient que des écorces d'arbres nouées aux deux bouts & traversées dans le milieu par un morceau de bois court, pour les tenir ouvertes, à-peu-près comme les bateaux que les enfans font avec des cosses de pois. Les Américains lui parurent plus stupides encore qu'aucun de ceux que nous avions vus. Ils étoient nuds, n'ayant malgré la rigueur du froid qu'une peau de loup de mer, jettée simplement sur leurs épaules;

mais il n'y a guère que les cochons qui eussent voulu goûter de leurs mets : c'étoit un gros morceau de baleine, déjà en putréfaction, & dont l'odeur infectoit l'air au loin. L'un d'eux découpoit avec les dents cette charogne, & en présentoit les morceaux à ses compagnons qui les mangeoient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne considéroient pas avec indifférence ce que nos gens possédoient; car un matelot s'étant endormi, il lui coupèrent le derrière de son habit avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

VERS les huit heures nous mîmes à la voile, & nous ne trouvâmes que peu ou point de courant. A midi, le cap *Upright* nous restoit à O. S. O., distant de trois lieues. A six heures du soir, nous mouillâmes dans la baie, sur le rivage méridional; cette baie est à l'Est, à la distance d'environ une lieue du cap, & l'on y trouve 15 brasses d'eau.

TANDIS que nous y étions à l'ancre, & que nous nous occupions à faire du bois & de l'eau, sept ou huit Américains parurent en pirogue sur la pointe occidentale de la baie; ils descendirent à terre du côté opposé à notre vaisseau & firent du feu. Nous les invitâmes à venir à bord, par tous les signes que nous jugions propres à les attirer, mais ce fut inutilement. Je m'embarquai dans mon

Ann. 1765. Avril.

ïole, & je me rendis auprès d'eux. Je m'introduisis en leur faisant des présens de peu de valeur, & dont ils parurent fort satisfaits. Nous ne tardâmes pas à être bons amis; j'envoyai l'ïole chercher du pain, & je restai seul avec eux sur le rivage. Dès que mes gens furent de retour avec le biscuit, je le partageai entre ces Américains; & je remarquai avec autant de surprise que de plaisir que s'il arrivoit qu'un morceau tombât à terre, aucun d'eux ne se présentoit pour le ramasser, que je ne l'eusse permis. Nos gens se mirent à couper des herbes pour quelques moutons que nous avions encore à bord. Les Américains s'en étant apperçus, coururent aussi-tôt en arracher, & les porter au bateau qui en fut bientôt rempli. J'étois touché de cette attention : mais je m'apperçus que le plaisir que j'exprimois en cette occasion leur en faisoit beaucoup à eux-mêmes. Ils prirent bonne opinion de nous, & lorsque je retournai à bord, ils m'accompagnèrent dans leur pirogue. Cependant, arrivés au vaisseau, ils s'arrêtèrent & considérerent ce bâtiment avec une surprise mêlée de terreur. Je les invitai à monter à bord, mais ce ne fut pas sans peine que je déterminai quatre ou cinq d'entr'eux à s'y exposer. Je leur fis plusieurs petits présens, & bientôt ils furent entièrement rassurés.

surés. Voulant leur faire fête, un de mes bas-Officiers joua du violon, & quelques matelots dansèrent. Ils furent enchantés de ce petit spectacle. Impatiens d'en marquer leur reconnoissance, l'un d'eux se hâta de descendre dans la pirogue, il en rapporta un petit sac de peau de loup de mer, où étoit une graisse rouge dont il frotta le visage du joueur de violon; il auroit bien souhaité me faire le même honneur auquel je me refusai; mais il fit tous ses efforts pour vaincre ma modestie; & j'eus toutes les peines du monde à me défendre de recevoir la marque d'estime qu'il vouloit me donner. Après leur avoir procuré quelques heures de divertissement, je leur fis entendre qu'ils devoient retourner à terre; mais ils avoient conçu pour nous un tel attachement, que ce ne fut pas une chose aisée que de les déterminer à rentrer dans leur pirogue.

ANN. 1765. Avril.

LE dimanche, 7, à six heures du matin, nous appareillâmes, avec un vent modéré de l'E. N. E., & par un très-beau tems. A sept heures, nous avions doublé le cap *Upright*, & à neuf, il nous restoit à l'E. S. E. à la distance de quatre lieues. Bientôt après nous sentîmes que le courant nous portoit à l'Est; sa vîtesse étoit d'un nœud & demi par heure. Le vent calma sur les trois heures, & nous

ANN. 1765. Avril.

nous trouvâmes à la disposition du courant qui nous porta vers l'Est. Nous laissâmes tomber une ancre sur laquelle nous filâmes jusqu'à 120 brasses de cables avant qu'elle prît fond.

Ce ne fut que de ce jour que le canot de la *Tamar*, envoyé à la recherche des mouillages de la côte du Sud, revint à son bord. Il avoit été à trois lieues du cap *Pillar*, & il avoit découvert plusieurs excellens ancrages le long de la côte.

Le jour suivant, 8, à une heure du matin, les vents étant à l'Ouest très-frais, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes de la voile, au milieu d'une épaisse brume. A onze heures, les vents se renforcèrent, accompagnés d'une grande pluie, & la mer grossissoit horriblement. Nous nous apperçûmes bientôt que loin d'avancer nous rétrogradions, nous prîmes donc le parti de porter sur une baie du rivage du Sud, distante de quatre lieues, & à l'Ouest du cap *Upright*; & nous y laissâmes tomber l'ancre sur 20 brasses d'eau; le fond n'y étoit pas très-bon, mais, à d'autres égards, c'étoit une des meilleures retraites que nous eussions trouvées dans le détroit; & les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents. Dans l'après-midi, le vent ayant molli, & tournant un peu vers le Sud, nous désafourchâmes. A

quatre heures, le vent ayant paſſé du S. à S. S. E., & devenu maniable, nous mîmes à la voile, le cap à l'Oueſt. Nous fîmes environ deux lieues & demie; mais la nuit qui tomboit, nous força de chercher un mouillage, que nous découvrîmes difficilement ſur le rivage du Sud dans une très-bonne baie, où nous eûmes 20 braſſes d'eau. Une violente raffale, qui nous vint de terre, penſa nous chaſſer de cette baie, avant que nous fuſſions à l'ancre, & ſi nous n'euſſions pas réuſſi à mouiller, nous aurions paſſé une nuit très-critique dans le canal; car dès l'inſtant de notre mouillage, juſqu'au lendemain matin, nous eſſuyâmes un véritable ouragan, avec une très-forte pluie ſouvent mêlée de neige.

A ſix heures du 9, le vent étant au S. S. E., mais frais & orageux, nous levâmes l'ancre & gouvernâmes à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. en prolongeant la côte du Sud. A onze heures nous avions amené le cap *Pillar*. Ce cap gît O. 5^{d} 30′ N. avec le cap *Upright*, à la diſtance d'environ quatre lieues. Le cap *Pillar* eſt reconnoiſſable par deux roches coupées en forme de tours qui terminent ſon ſommet, & lorſqu'il reſte à l'O. S. O., on découvre une iſle à la même hauteur, qui a en quelque manière l'apparence d'une meule de foin, & qui eſt bordée de pluſieurs rochers.

Ann. 1765. Avril.

A l'Eſt du cap *Pillar*, le détroit s'ouvre juſqu'à ſept & huit lieues de largeur. La terre des deux côtés eſt d'une médiocre hauteur; la côte du Nord eſt moins élevée, & celle du Sud eſt plus ſaine; on peut la ranger avec beaucoup moins de danger; mais l'une & l'autre ſont eſcarpées & morcelées. L'iſle de *Weſtminſter* eſt plus près de la côte du Nord que de celle du Sud : elle gît N. E & S. O. avec le cap *Pillar*. La côte du Nord, près du débarquement du détroit, eſt bordée d'iſlots & de rochers ſur leſquels la mer briſe d'une manière terrible. La terre, aux environs du cap *Victoire*, s'éloigne du cap *Pillar* de dix à onze lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ N. Depuis le cap *Pillar*, la côte ſe fait S. S. O. 5^d^ 30′ O. juſqu'au cap *Deſiré*, qui eſt une terre baſſe bordée d'un prodigieux nombre d'iſlots & de briſans. A ſept lieues environ à l O. S. O. du cap *Deſiré* ſe trouvent quelques écueils dangereux, que Sir John Narborough a nommé *les Juges*. Des lames s'élèvent ſur ces écueils comme des montagnes, & s'y briſent avec un bruit horrible. Quatre petites iſles, qu'on nomme les *iſles de Direction*, ſont éloignées du cap *Pillar* d'environ huit lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ O. Arrivés à la hauteur de ce cap, il fit tout calme; mais la mer ſe trouvoit prodigieuſement houleuſe,

& des lames terribles battoient les deux rives & ne permettoient pas d'en approcher. J'étois dans une continuelle crainte de voir les vents repasser dans la partie de l'Ouest, & de nous trouver forcés, s'il ne nous arrivoit rien de pis, de faire dans le canal une marche rétrograde de plusieurs lieues; mais heureusement pour nous, il s'éleva du S. E. un vent frais; je mis aussi-tôt toutes les voiles dehors, & courant près de sept milles par heure, je m'éloignai enfin de ces côtes redoutables; à huit heures du soir, nous les avions laissées à vingt lieues derrière nous. Alors, pour mieux faire porter la voile au vaisseau, je fis abattre les cloisons de l'arrière, afin de pouvoir mettre deux de mes canots sous le gaillard, & je plaçai la chaloupe au pied du grand mât, de manière que sur nos mâts de rechange, il ne restoit que l'iole. Ce léger changement produisit un effet surprenant dans la marche du vaisseau; car le poids de nos bâtimens à rames portés sur nos potences, donnoit trop de bricole au vaisseau, & nous courions risque de les perdre dans un gros tems.

ANN. 1765. Avril.

LES difficultés & les dangers, que nous avons essuyés dans le détroit de *Magellan*, pourroient faire croire qu'il n'est pas prudent de tenter ce passage; & que les vaisseaux, qui partent d'Europe pour se rendre dans la mer

ANN. 1765. Avril.

du Sud, devroient tous doubler le cap *Horn.* Je ne ſuis point du tout de cette opinion, quoique j'aie doublé deux fois le cap *Horn.* Il eſt une faiſon de l'année, où non pas un ſeul vaiſſeau, mais toute une flotte peut en trois ſemaines traverſer le détroit; & pour profiter de la ſaiſon la plus favorable, il convient d'y entrer dans le mois de Décembre. Un avantage ineſtimable, qui doit toujours décider les Navigateurs à prendre la route du détroit, eſt qu'on y trouve en abondance du céleri, du cochléaria, des fruits, & pluſieurs autres végétaux anti-ſcorbutiques. C'eſt à l'uſage de ces plantes que j'attribue la ſanté dont nos équipages ont joui durant cette navigation. Perſonne ne reſſentit la plus légère atteinte de ſcorbut, & nous n'eûmes perſonne ſur les cadres pour quelqu'autre maladie, malgre la rigueur du froid, & les travaux exceſſifs auxquels nous fûmes expoſés dans ce paſſage, où nous entrâmes le Dimanche, 17 Février, pour n'en ſortir que le 9 d'Avril. Dès qu'on a dépaſſé la baie (*d'Eau-Douce*), il n'y a preſque pas un ſeul mouillage où l'on puiſſe faire commodément de l'eau & du bois. Les obſtacles que nous avons eu à vaincre ne peuvent être imputés qu'à la ſaiſon de l'équinoxe; ſaiſon ordinairement orageuſe, & qui, plus d'une fois, mit notre patience à l'épreuve.

CHAPITRE VIII.

Navigation depuis le détroit de Magellan, *jusqu'aux isles de* Disappointment. *Détails nautiques sur cette Navigation.*

SORTIS du détroit de *Magellan*, nous dirigeâmes notre route à l'Ouest jusqu'au 26 Avril, que nous eûmes connoissance de l'isle *Masafuero*, qui nous restoit à l'O. N. O., un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'Ouest, à la distance d'environ dix-huit lieues; nous n'appercevions point l'isle de *Juan-Fernandès*; les nuages, qui obscurcissoient l'horison du côté du Nord, nous en déroboient la vue. Durant cette course, la variation de la boussole avoit graduellement passé de 22^d à 9^d 36′ Est. ANN. 1765. Avril.

NOUS gouvernâmes sur *Masafuero*, nous en étions à sept lieues au moment du coucher du soleil, & nous passâmes la nuit en panne. Le 27, dès la pointe du jour, nous remîmes le cap en route, & j'envoyai de chaque vaisseau, un cânot armé sous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les sondes de la côte orientale de l'isle. Vers le midi, le milieu de l'isle nous restoit à l'Ouest, à la distance d'environ

ANN. 1765. Avril.

trois milles ; mais comme je vis nos bateaux côtoyer le rivage sans pouvoir prendre terre, à cause d'une lame qui battoit toute cette côté, je gouvernai sur la partie septentrionale de l'isle, que je trouvai encore inaccessible: dans une étendue d'environ deux milles, elle est bordée d'un récif qui s'étend au large. Cette isle, dont les terres sont très-riantes, est en grande partie boisée ; mais du côté du Nord que nous prolongions, il y a quelques clarières, qui présentent des pièces de verdure, où nous vîmes paître des chèvres sauvages. Le coup-d'œil de cette partie de l'isle est réellement fort agréable. Nos bateaux de retour, l'Officier, qui les commandoit, m'informa qu'il avoit trouvé un banc du côté de l'Est qui touche à la pointe du Sud, à une distance considérable du rivage, sur lequel nous pouvions jetter l'ancre, & que vis-à-vis ce mouillage, il y avoit une très-belle cascade d'une eau excellente; mais que près de la pointe du Nord il n'avoit découvert aucune place où l'on pût mouiller. Nos bateaux étoient revenus chargés d'une quantité de très-beaux poissons qu'ils avoient pris à la ligne, tout près du rivage. Comme il étoit déjà tard, nous mîmes nos canots à bord, & nous gouvernâmes à l'Ouest pendant la nuit.

Le 28, à sept heures du matin, nous mouil-

lâmes notre ancre d'affourche ſur le banc que les canots avoient découvert ; nous y eûmes 24 braſſes d'eau, fond de ſable noir: les deux pointes plus éloignées nous reſtoient, l'une au Sud, & l'autre au N. O. ; la caſcade au S. S. O. à la diſtance, d'un mille environ du vaiſſeau. Cette partie de l'iſle gît Nord & Sud, & ſon étendue eſt de quatre milles à-peu-près. Les ſondes, à deux encablures du rivage, furent régulièrement de 20 à 25 braſſes. ANN. 1765. Avril.

AUSSI-TÔT que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai les canots à terre pour chercher une place propre à faire de l'eau & du bois ; mais comme j'obſervai que la côte étoit remplie de rochers & que des lames briſoient avec violence le long du rivage, j'ordonnai à tous ceux qui étoient dans les canots de prendre des corſets de liège, dont nous nous étions pourvus à notre départ, pour s'en ſervir en pareilles occaſions. A l'aide de ces corſets, qui non-ſeulement donnent de l'aiſance au nageur, mais l'empêchent encore de ſe briſer contre les rochers, la deſcente ſe fit avec facilité, & nous nous procurâmes une bonne proviſion d'eau & de bois. Il y avoit néanmoins une autre eſpèce de danger contre lequel le corſets de liège ne pouvoient nous défendre, c'étoit des poiſſons d'une énorme groſſeur, connus ſous le nom de *Goulus de mer*, très-communs

ANN. 1765. Avril.

sur cette côte. Nos gens échappèrent heureusement à ces poissons dangereux ; mais ils furent plusieurs fois sur le point d'en être dévorés. Un de ces goulus, qui avoit plus de vingt pieds de long, s'approcha d'un bateau, & se saisit, à la vue de matelots, d'un gros veau marin qu'il avala d'un seul trait. J'en ai moi-même vu un autre, d'une taille à-peu-près semblable, dévorer ainsi un veau marin sous l'arrière de notre vaisseau. Nos gens tuèrent quelques chèvres, que nous trouvâmes d'un goût aussi excellent que la meilleure venaison d'Angleterre. J'observai qu'une de ces chèvres avoit déjà été prise & marquée : son oreille droite étoit fendue d'une manière qui annonçoit que cela n'étoit pas arrivé accidentellement. Le poisson étoit si abondant, qu'un canot pouvoit avec ses lignes en prendre, en peu d'heures, pour nourrir l'équipage deux jours de suite. Ces poissons, de différente sorte, étoient tous d'un très-bon goût, & quelques-uns pesoient de vingt à trente livres.

Ce soir, les lames étoient si grosses, que le canonnier & un matelot qui étoient à terre, avec ceux qui remplissoient nos pièces à l'eau, n'osèrent s'exposer à regagner le canot, qui revint à bord, sans les ramener.

Le jour suivant, 29, on découvrit, à un

mille & demi au Nord du vaiſſeau, & à une diſtance preſque égale des pointes Nord & Sud de l'iſle, une place beaucoup plus commode pour l'aiguade, en ce que la lame n'y briſoit point avec la même force ſur le rivage. ANN. 1765. Avril.

LA marée ici verſe douze heures au Nord, & reverſe enſuite douze heures au Sud; ce qui nous étoit très-favorable, le vent ſoufflant de la partie du Sud avec une très-groſſe mer, nos canots n'auroient jamais pu, ſans l'aide de la marée, revenir à bord avec les pièces à l'eau. Nous parvînmes à faire dans ce jour dix tonneaux d'eau à cette nouvelle aiguade: & dans l'après-midi j'envoyai un canot pour rependre le canonnier & le matelot qui avoient paſſé la nuit à terre: mais la lame étoit encore groſſe, que le matelot, qui ne ſavoit pas nager, craignit de s'expoſer au danger, & le canonnier demeura avec lui.

JE leur envoyai un autre canot pour les informer que, d'après les apparences du tems, il étoit à craindre qu'il n'y eût dans la nuit quelque coup de vent qui chaſsât le vaiſſeau loin du banc, & qu'on ſeroit dans la néceſſité de les abandonner dans cette iſle. A ce dernier meſſage le canonnier ſe mit à la nage & parvint au canot; mais le matelot, quoiqu'il eût un corſet de liège, dit qu'il ſe noyeroit infailliblement, s'il tentoit d'y arriver; &,

ANN. 1765. Avril.

préférant une mort naturelle, il se détermina à rester dans l'isle : il fit des adieux tendres à ses camarades, & leur souhaita toute sorte de bonheur. Cependant un des Quartier-Maîtres, au moment où le canot alloit s'en retourner, prit avec lui le bout d'une corde, se jetta à travers les vagues, & nagea jusqu'au rivage, où le pauvre matelot déploroit sa destinée. Le Quartier-Maître commença par lui remontrer les tristes conséquences d'une si étrange résolution ; & tout en lui parlant il lui passa adroitement autour du corps le bout de sa corde, à laquelle il avoit fait un nœud coulant, & cria en même-tems à ses compagnons de tirer la corde dont ils tenoient l'autre bout ; ce qui fut exécuté, & le matelot fut ainsi ramené à travers les vagues jusqu'au canot ; mais il avoit avalé une si grande quantité d'eau, qu'en le retirant, il paroissoit être sans vie : on le suspendit par les pieds, il reprit bientôt ses sens, & le jour suivant il fut parfaitement rétabli.

DANS ce même jour, je nommai M. Mouat, qui commandoit la *Tamar*, Capitaine du *Dauphin* sous mon commandement, & M. Cumming, mon premier Lieutenant, le remplaça. M. Carteret, premier Lieutenant de cette frégate, passa à mon bord à la place de M. Cumming, & je donnai à M. Kendal,

un des Contre-Maîtres du *Dauphin*, une commiſſion de ſecond Lieutenant à bord de la *Tamar*. ANN. 1765. Avril.

LE 30, à ſept heures du matin, nous levâmes l'ancre, & gouvernâmes au Nord en prolongeant la côte de l'iſle qui s'étend à l'Eſt & au N. E.; mais nous ne découvrîmes aucun endroit propre à l'aiguade. Nous pourſuivîmes donc notre route, le vent étant au S. E., & le tems fort couvert. A midi, le milieu de l'iſle nous reſtoit au S. S. E, à la diſtance de huit lieues.

JE continuai, le lendemain, 1 Mai, à gouverner N. 3^{d} O., & le jour ſuivant à midi, je changeai la direction de ma route, & je portai à l'Oueſt, dans le deſſein de reconnoître, s'il étoit poſſible, la *Terre de Davis*, que les Géographes placent ſur le parallele de 27^{d} 30′ & environ à cent lieues à l'Oueſt de *Copiapo* au *Chili*; mais au bout de huit jours de recherche, je ne vis nulle apparence de découvrir cette iſle à la latitude marquée ſur les cartes, me trouvant à celle de 26^{d} 46′ S. & par 94^{d} 45′ de longitude O., & comme notre navigation devoit encore être longue, je me déterminai à faire prendre du N. O. à notre route, juſqu'à ce que j'euſſe rencontré les vents aliſés pour gouverner enſuite à l'Oueſt, Mai.

Ann. 1765. Mai.

& chercher les isles *Salomon* s'il est vraî qu'elles existent, ou faire de nouvelles découvertes.

Le 10, nous vîmes autour de notre vaisseau des bonites & des dauphins, & le jour suivant nous apperçûmes des oiseaux, connus des Naturalistes sous le nom *d'Oiseaux solitaires*: leur plumage brunâtre sur le dos & aux extrémités des aîles, est blanc dans le reste du corps; leur bec est court, ainsi que leur queue qui se termine en pointe. La déclinaison n'étoit plus alors que de 4^{d} 45′ E.; notre latitude S. de 24^{d} 30′, & la longitude de 97^{d} 45′ Ouest.

Le 14, nous rencontrâmes plusieurs poissons d'une taille énorme, qu'on appelle *Grampuses*, & une si grande quantité d'oiseaux, que je ne doutai pas que nous ne fussions dans le voisinage de quelques terres; mais du plus haut des mâts rien ne se montroit sur l'horison. Notre latitude étoit de 23^{d} 2′ S.; la longitude de 101^{d} 28′ O., & la variation du compas mesurée par les azimuths de 3^{d} 20′ E.

Dans la matinée du 16, nous vîmes deux oiseaux très-remarquables; ils étoient de la grosseur des oies, & s'élevoient à une grande hauteur; leur plumage avoit la blancheur & l'éclat de la neige, & ils avoient les cuisses noires; je commençai à croire que j'avois passé au Sud de quelque terre ou de quelques

isles, car j'observai la nuit précédente, que la mer, qui de ce côté avoit été généralement houleuse, devint calme & unie pendant quelques heures, après quoi la houle reparut. ANN. 1765. Mai.

LE 22, étant par les 20^d 52' S., & 115^d 38' de longitude O. & ayant une petite brise de l'E. S. E.; les lames qui nous venoient du Sud étoient si grosses, & se succédoient si rapidement, que nous nous trouvâmes dans un continuel danger de perdre nos mâts; ce qui me détermina à gouverner plus au Nord, tant pour soulager le vaisseau, que pour trouver les vents alisés. Le scorbut commençoit à se manifester dans les équipages, & j'eus le chagrin d'en voir mes meilleurs matelots attaqués. Ce même jour, pour la première fois, nous prîmes deux bonites, & nous apperçûmes plusieurs compagnies de ces oiseaux qu'on rencontre sous le tropique; ils nous parurent plus gros qu'aucun de ceux que nous eussions encore vus; leur plumage est d'un blanc vif, & la queue est composée de deux longues plumes. La variation de la boussole avoit changé sa direction, & elle étoit de 19^d Ouest.

LE 26, deux gros oiseaux voltigèrent autour du vaisseau; ils avoient, avec un plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs aîles étoient très-étendues, & leur queue

ANN. 1765. Mai.

étoit garnie de longues plumes; ils avoient le vol pesant, ce qui me fit croire qu'ils étoient d'une espèce qui ne s'écarte pas loin des côtes. Je m'étois flatté que nous aurions les vents alisés au S. E., avant d'avoir couru six degrés au Nord de *Masafuero;* mais les vents souffloient constamment du Nord, quoique les lames d'une hauteur extraordinaire nous vinssent du S. O.; notre latitude étoit de 16^{d} 55′ S., la longitude de 127^{d} 55′ O., & ici l'aiguille aimantée ne marquoit aucune variation.

LE 28, deux gros oiseaux d'une grande beauté, volèrent au-dessus du vaisseau, l'un avoit le plumage blanc nuancé de brun, celui de l'autre étoit noir tacheté de blanc; ils se seroient posés sur nos vergues si le roulis du vaisseau ne les eût pas effrayés.

LE 31, les vents varièrent du N. $\frac{1}{4}$ N. O., au N. O. $\frac{1}{4}$ O. Alors les oiseaux furent en très-grand nombre autour du vaisseau. Cette circonstance & la disposition de ces énormes lames du Sud, me firent juger que nous n'étions pas éloignés de la terre. Nous observions avec toute l'exactitude imaginable, car le scorbut faisoit journellement de nouveaux progrès.

Juin.

CE ne fut que le 7 Juin, qu'étant par les 14^{d} 5′ S., & 144^{d} 58′ de longitude O., nous eûmes

eûmes connoiſſance de la terre à une heure du matin. La variation de l'aiguille ſe trouvoit être de 4ᵈ 30' Eſt; je ſerrai le vent à petites voiles juſqu'au jour, & nous vîmes alors dans l'O. S. O., à la diſtance d'environ deux lieues, une petite iſle baſſe: bientôt nous apperçûmes au vent à nous, une autre iſle qui nous reſtoit E. S. E., entre trois & quatre lieues de diſtance; elle paroiſſoit plus conſidérable que la première que nous avions vue, & dont nous avions été très-près dans la nuit. ANN. 1765. Juin.

JE gouvernai ſur la petite iſle, dont l'aſpect, à meſure que nous en approchions, offroit une riante perſpective; tout autour régnoit une plage d'un beau ſable blanc: l'intérieur eſt planté de grands arbres qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs ombres, & forment, ſans arbriſſeaux, les boſquets les plus délicieux qu'on puiſſe imaginer. Cette iſle paroiſſoit avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendoit une barre, ſur laquelle la mer écumoit avec fureur; & de groſſes lames qui battoient toute la côte, en défendoient l'accès de toute part. Nous nous apperçûmes bientôt que l'iſle étoit habitée, pluſieurs Indiens parurent ſur la grève, armés de piques de ſeize pieds au moins de longueur; ils allumèrent pluſieurs feux, que nous ſuppoſâmes être

Ann. 1765. Juin.

des signaux, car l'instant d'après nous vîmes briller des feux sur l'autre isle qui étoit au vent à nous, ce qui nous confirma qu'elle avoit aussi des habitans.

J'ENVOYAI un canot armé, sous les ordres d'un Officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la désagréable nouvelle qu'il avoit fait le tour de l'isle sans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage qui étoit bordé d'un rocher de corail très-escarpé. Le scorbut faisoit alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions plusieurs matelots sur les cadres; ces pauvres malheureux qui s'étoient traînés sur les gaillards, regardoient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendoit l'entrée, avec des yeux où se peignoit la douleur; ils voyoient des cocotiers en abondance chargés de fruit, dont le lait est peut-être le plus puissant antiscorbutique qu'il y ait au monde: ils supposoient avec raison qu'il devoit y avoir des limons, des bananes & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; & pour comble de désagrément, ils voyoient les écailles des tortues éparses sur le rivage. Tous ces rafraîchissemens qui les auroient rendus à la vie, n'étoient pas plus à leur portée que s'ils en eussent été séparés par la moitié du globe; mais, en les voyant, ils

ſentoient plus vivement le malheur d'en être privés. Il eſt bien vrai que leur ſituation n'étoit pas plus fâcheuſe, que ſi la diſtance ſeule & non une chaîne de rochers les eût empêchés d'atteindre à ces biens ſi deſirables. Ces deux genres d'obſtacles étant également inſurmontables, des hommes ſoumis à l'empire de la raiſon n'auroient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre ; mais c'étoit une de ces ſituations critiques, où la raiſon ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie.

INFORMÉ de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'iſle, quoique je ſuſſe qu'il fût impoſſible de ſe procurer aucun des fruits qu'elle produiſoit. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent ſur la plage en pouſſant des cris & en danſant ; ſouvent ils s'approchoient du rivage, agitoient leur longues piques d'un air menaçant, ſe jettoient enſuite à la renverſe, & demeuroient quelques inſtans étendus ſans mouvement & comme s'ils euſſent été morts ; ce qui ſignifioit ſans doute qu'ils nous tueroient ſi nous tentions la deſcente. Nous remarquâmes en côtoyant le rivage, que les Indiens avoient planté deux piques dans le ſable, au haut deſquelles ils

ANN. 1765. Juin.

avoient attaché un morceau d'étoffe qui flottoit au gré du vent, & devant lequel plusieurs d'entr'eux se prosternoient à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelqu'être invisible, pour les défendre contre nous. Durant cette navigation autour de l'isle, j'avois renvoyé nos bateaux pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais, lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jettèrent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonstrations de menaces, de grosses pierres qu'ils ramassoient sur la rive; nos gens ne leur répondirent que par des signes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & plusieurs bagatelles propres à leur plaire, mais aucun d'eux ne daigna y toucher: ils retirerent à la hâte quelques pirogues qui étoient sur le bord de la mer, & les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent ensuite dans l'eau; & paroissoient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur le rivage; les nôtres qui se doutoient de leur dessein, & qui craignoient d'en être massacrés s'ils tomboient dans leurs mains, brûloient d'impatience de les prévenir, en faisant feu sur eux; mais l'Officier qui les commandoit ne devant point commettre d'hostilités, les en empêcha. Ce n'est pas que je ne me fusse cru en droit



d'obtenir par la force des rafraîchissemens qui nous devenoient d'une nécessité indispensable pour nous conserver la vie, si nous eussions pu mettre à l'ancre, & que les sauvages se fussent obstinés à nous en refuser; mais rien n'auroit pu justifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des injures imaginaires ou même d'intention, sans qu'il nous en revînt le plus léger avantage.

Ces Indiens, d'une couleur bronzée, sont bien proportionnés; ils paroissent joindre à un air de vigueur une grande agilité: je ne sache pas avoir jamais vu d'hommes si légers à la course. Cette isle est par les 14d 5′ S., & 145d 4′ de longitude O.; nos bateaux m'ayant rapporté une seconde fois qu'on ne découvroit aucun mouillage autour de cette isle, je me déterminai à aller visiter l'autre, ce qui nous occupa le reste du jour & de la nuit suivante.

Le 8, à 6 heures du matin, nous nous étions approchés du côté occidental de cette seconde isle, à la distance de trois quarts de mille; mais nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 140 brasses: nous apperçûmes alors plusieurs autres isles, ou, pour mieux dire, plusieurs péninsules, dont plupart ne sont liées entr'elles que par des langues de terre très-étroites, & si basses, qu'elles sont

ANN. 1765. Juin.

presque au niveau de la surface de la mer; qui brise dessus avec violence. J'envoyai de chaque vaisseau un canot armé, sous la conduite d'un Officier pour sonder & tâcher de découvrir au vent des isles un endroit propre au débarquement. En approchant de ces terres, la première chose que nous distinguions, c'étoit les cocotiers qui élèvent leurs rameaux épais & chargés de fruits, au-dessus des autres arbres.

AUSSI-TÔT que les Indiens virent partir nos canots, ils accoururent en foule sur le rivage, armés de lances & de massues; ils suivirent nos canots qui sondoient le long de la côte, & leur faisoient des gestes menaçans pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par-dessus leurs têtes une pièce de huit livres de balle; ils prirent précipitamment la fuite, & se cachèrent dans le bois: à dix heures nos bateaux étoient de retour, mais ils n'avoient point trouvé de fond à la plus grande proximité du rivage, sur lequel la mer brisoit avec un bruit horrible. Le milieu de ce grouppe d'isles gît par les 14d 10' de latitude S., & 144d 52' de longitude Ouest: la variation du compas y fut de 47d 3' Est.

A dix heures & demie, nous quittâmes ces îles, & cinglâmes à l'Ouest; l'impossibilité de pouvoir en tirer aucune espèce de rafraîchisse-

ment pour nos malades, dont la situation nous devenoit à chaque heure plus déplorable, nous fit donner à ces isles le nom d'isles de *Disappointment.* ANN. 1765. Juin.



CHAPITRE IX.

Découverte des isles du Roi Georges. *Description de ces isles. Détail de ce qui s'y est passé.*

ANN. 1765. Juin.

LE 9, à cinq heures après midi, nous eûmes connoissance d'une autre terre qui nous restoit à l'O. S. O., à la distance de six ou sept lieues. Nous mîmes à la cape pendant la nuit; lorsque le jour parut nous étions à trois lieues de cette isle; elle est longue, basse, le rivage est une belle plage de sable blanc, bordée d'un rocher de corail. La contrée, couverte de cocotiers & d'autres arbres, présente un coup-d'œil agréable. Nous en prolongeâmes le côté du N. E., à la distance d'un demi-mille du rivage: dès que les Indiens nous apperçurent, ils allumèrent de grands feux, sans doute pour répandre l'alarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent au rivage armés de la même manière que les sauvages des isles de *Disappointment.*

DE ce côté de l'isle on apperçoit au-delà des terres un grand lac d'eau salée, dont l'étendue apparente est de deux ou trois lieues, & qui, du côté opposé, n'est séparé de la mer que

par une langue de terre très-étroite ; dans ce lac est un islot distant de près d'une lieue de la pointe S. O., en travers de laquelle nous avions mis à la cape. Les Insulaires ont bâti en cet endroit un village, que les ombrages d'un bois de cocotiers garantissent des rayons brûlans du soleil. J'envoyai aussi-tôt deux bateaux armés, commandés chacun par un Officier, pour reconnoître les sondes & la place la plus favorable à l'ancrage ; mais ils trouvèrent la côte bordée par-tout d'un rocher aussi escarpé qu'un mur, à l'exception de l'ouverture qui découvroit l'islot, & dont la largeur est à peine d'une longueur de navire ; & là même on y trouvoit 13 brasses d'eau, sur un fond de corail. Nous mîmes en travers vis-à-vis de cette entrée, nous vîmes quelques centaines d'Indiens rangés en bon ordre, & qui s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture ; ils avoient les mêmes armes que les Indiens des autres isles, & l'un d'eux portoit une longue perche, au haut de laquelle étoit attachée une pièce de nattes, ce que nous prîmes pour un drapeau : ils firent des cris affreux & continuels, & le moment d'après, plusieurs grandes pirogues descendirent le lac pour se joindre à eux ; nos canots qui étoient en avant leur faisoient tous les signes possibles d'amitié, sur quoi quelques pirogues doublèrent l'islot pour

ANN. 1765. Juin.

s'en approcher : je crus d'abord que c'étoit avec de bonnes intentions, & qu'il s'établiroit entre nous un commerce d'amitié; mais nous fûmes bien-tôt convaincus que les Indiens n'avoient d'autre dessein que d'échouer nos bateaux sur le rivage. Dans le même tems plusieurs Indiens s'élancèrent des rochers dans la mer & nagerent vers nos canots; l'un d'eux sauta dans le bateau de la *Tamar*, où en un clin-d'œil il se saisit de la veste d'un matelot, se rejetta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage où il rejoignit ses compagnons : un autre mit la main sur la corne du chapeau d'un Quartier-Maître, mais ne sachant comment s'en emparer, il le tira à lui au lieu de le lever, ce qui donna le tems au Quartier-Maître d'empêcher qu'on ne le lui enlevât; sans cela il auroit sans doute disparu avec la même promptitude que la veste. Nos gens souffroient cela avec patience, & les Insulaires triomphoient dans leur impunité.

N'AYANT pu réussir à trouver un mouillage en cet endroit, vers midi nous continuâmes de prolonger la côte pour gagner la pointe la plus occidentale de l'isle. Nos bateaux nous suivirent & sondèrent le long du rivage, mais sans trouver le fond. Lorsque nous eûmes amené cette pointe, nous vîmes une autre isle qui nous restoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O., distante d'en-

viron quatre lieues; alors nous avions dépassé de près d'une lieue l'isle où nous avions laissé les Insulaires; mais ils n'étoient pas satisfaits de s'être tirés tranquillement d'avec nous: j'apperçus deux doubles pirogues très-grandes, qui venoient à la voile sur nous. Dans chacune de ces pirogues étoient trente Indiens, tous armés à la manière du pays. Nos canots se trouvoient assez loin sous le vent à nous, & les pirogues, passant entre le vaisseau & le rivage, paroissoient très-empressées d'aller les attaquer. Je fis signal à nos canots de leur donner la chasse; & à l'instant ils coururent sur les pirogues: les Indiens les voyant venir à leur rencontre prirent l'épouvante; ils amenèrent à l'instant leur voile, & ramèrent vers la terre avec une vîtesse surprenante. Arrivés près du rivage ils passèrent à travers la houle qui y brisoit avec force, & aussi-tôt les Indiens échouèrent leurs pirogues. Nos bateaux les suivirent, & les Insulaires, craignant une invasion sur leur côte, se présentèrent armés de pierres & de bâtons pour empêcher la descente; cette résistance força nos gens à faire feu sur eux, & ils en tuèrent deux ou trois. L'un d'eux, qui avoit reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une grosse pierre, & mourut en la lançant sur ses ennemis. Cet homme vint tomber tout près de nos bateaux;

Ann. 1765. Juin.

les sauvages n'eurent pas la hardiesse de l'enlever, & emportant avec eux les autres morts, ils se retirèrent sur l'islot où étoient leurs compagnons. Nos bateaux revinrent avec les deux pirogues qu'ils avoient poursuivies : l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins; mais toutes les deux étoient d'une construction très-curieuse, qui leur avoit coûté des soins infinis; elles étoient faites de planches parfaitement bien travaillées, & ornées de sculpture en plusieurs endroits : ces planches étoient proprement cousues ensemble, & sur chaque couture étoit une bande d'écaille de tortue artistement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond étoit très-étroit, ce qui les obligeoit de les accoupler, en les assujettissant l'un à côté de l'autre par des pièces de bois, de manière cependant qu'elles laissoient entr'elles un espace de six ou huit pieds. Un mât étoit placé dans le milieu de chaque pirogue, & la voile étoit tendue entre les deux mâts. La voile que j'ai conservée est faite de nattes; elle est aussi ingénieusement travaillée qu'aucun ouvrage que j'aie jamais vu. Leurs pagayes n'étoient pas moins curieuses, & leurs cordages qui paroissent être d'écorce de cocotiers, ont toute la force des nôtres. Quand ces pirogues sont à la voile, plusieurs personnes s'asseoient

fur les pièces de bois qui les tiennent unies.

LA mer, qui brifoit le long du rivage avec une égale force, ne nous permettoit pas de nous procurer des rafaîchiffemens dans cette partie de l'ifle. Je ferrai le vent & remontai l'iflot, réfolu d'y tenter une feconde fois la defcente.

NOUS regagnâmes, dans l'après-midi, le pofte que nous avions déja eu; & je renvoyai les canots pour prendre encore une fois les fondes autour de l'iflot, mais ils revinrent me confirmer que le mouillage y étoit impraticable. Pendant l'abfence de nos bateaux, j'obfervai un grand nombre d'Infulaires fur la pointe voifine de l'endroit où nous les avions laiffés le matin : ils paroiffoient empreffés à enlever plufieurs pirogues qui étoient fur le bord de la mer : craignant qu'ils ne fuffent tentés de renouveller un combat, qui ne pouvoit que leur être funefte, je leur fis tirer un coup de canon, dont les balles paffant pardeffus leurs têtes produifirent l'effet que j'en attendois ; tous en un moment difparurent.

NOS bateaux parvinrent encore à defcendre à terre avant le coucher du foleil; ils ramafferent quelques noix de cocos; mais ils n'apperçurent pas un feul habitant. Dans la nuit, de violentes raffales, accompagnées d'une très-forte pluie, nous obligèrent de louvoyer

Ann. 1765.
Juin.

jusqu'à sept heures du matin, que nous revînmes nous mettre en traversvis-à-vis l'islot. Nos bateaux partirent aussi-tôt pour nous procurer des rafraîchissemens, & je fis mettre dans les bateaux tous ceux qui, attaqués du scorbut, n'étoient cependant pas assez malades pour garder leur hamac. Je descendis aussi à terre, où je passai la journée. Nous vîmes plusieurs maisons que les Insulaires avoient entièrement abandonnées: nous n'y trouvâmes que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer tant que nous fûmes à terre. Leurs maisons ou plutôt leurs cabanes étoient d'une très-mince apparence, couvertes de branches de cocotier; mais la situation en étoit on ne peut pas plus agréable. On y respiroit un air frais & délicieux, à l'ombre d'un beau bois planté de grands arbres d'espèces différentes & dont quelques-unes nous étoient inconnues. Les cocotiers leur fournissent presque tous les besoins de la vie; leur nourriture, leurs voiles, leurs cordages, les bois de charpente & de construction: il est bien probable que ces peuples fixent toujours leur habitation dans les lieux où ces arbres croissent en abondance. Nous observâmes que le rivage étoit couvert de corail, & de coquilles de grosses huîtres perlières. Je ne douterois pas qu'on ne pût établir ici une pêcherie de perles, peut-être plus avantageuse

qu'en aucun autre endroit du monde. Nous ne vîmes les habitans que dans l'éloignement. Les hommes étoient nuds; mais les femmes portoient une espèce de tablier, qui les couvroit de la ceinture aux genoux. Ann. 1765. Juin.

Nos gens, en visitant les cabanes des Indiens, trouvèrent la manivelle d'un gouvernail; cette pièce déja rongée de vers, avoit visiblement appartenu à une chaloupe Hollandoise; ils trouvèrent aussi un morceau de fer battu, un autre de cuivre & quelques petits outils de fer, qu'autrefois les habitans de cette contrée avoient eus, sans doute, des Hollandois à qui étoit la chaloupe. Il seroit difficile de savoir si les Indiens parvinrent à se défaire des Hollandois, ou si leur vaisseau vint se briser sur leur côte; mais on a lieu de croire que leur vaisseau ne retourna jamais en Europe, puisqu'il n'y a point de relation de son voyage, ni d'aucune découverte qu'il ait faite. Si ce vaisseau fit voile de cette isle, on ne devineroit pas trop pourquoi il y avoit laissé le gouvernail de sa chaloupe; & s'il fut mis en pièces par les Indiens, il doit y avoir dans cette isle des restes plus considérables de ses ferremens, auxquels les sauvages attachent un très-grand prix; mais nous n'eûmes pas le tems de faire des plus grandes recherches. J'emportai avec moi le fer battu, le cuivre &

Ann. 1765. Juin.

les outils de fer; nous leur en laissâmes un exactement de la forme d'une hache de charpentier, & dont la lame étoit une coquille d'huître perlière. Il est possible qu'il ait été fait à l'imitation d'une hache; car, parmi les outils que j'ai pris dans cet endroit, il y en avoit un qui paroissoit être le reste de cet instrument, quoiqu'il fût presqu'entièrement usé.

A une très-petite distance des maisons des Insulaires, nous vîmes des bâtimens d'une autre espèce, & assez ressemblans à des tombeaux; ce qui nous fit croire qu'ils avoient une grande vénération pour les morts. Ces bâtimens étoient ombragés par de grands arbres, les murs & le comble en étoient de pierre; &, dans leur forme, ils avoient presque l'apparence de ces tombeaux quarrés qu'on voit dans nos cimetières de village. Nous trouvâmes plusieurs caisses remplies d'os de morts, dans les environs de ces bâtimens; & sur les arbres qui les ombrageoient, pendoient des têtes & des os de tortues, & une grande quantité de poissons de différentes espèces renfermés dans une corbeille de roseau. Nous prîmes de ces poissons il n'en restoit que la peau & les dents: ils paroissoient avoir été vuidés, & la chair en étoit desséchée.

Nos bateaux firent plusieurs voyages à terre, pour en rapporter des noix de cocos & une

une grande quantité de plantes anti-fcorbutiques, dont l'ifle eft couverte. Ces rafraîchiffemens nous furent d'un fi grand fecours que bientôt il n'y eut plus perfonne attaqué du fcorbut. ANN. 1765. Juin.

L'EAU douce qu'on trouve dans cette ifle eft admirable, mais elle n'y eft pas en abondance. Les puits, qui fourniffent aux befoins des Infulaires, font fi petits qu'on les affeche en y puifant deux ou trois fois plein une coquille de cocos; mais, comme ils ne tardent guère à fe remplir, fi l'on fe donnoit la peine de les élargir, il n'y a point de navire qui ne pût aifément y faire de l'eau.

NOUS n'apperçûmes ici aucun animal venimeux; mais les mouches y font infupportables: elles nous couvroient de la tête aux pieds, & nous étions cruellement incommodés dans nos bâtimens; on y voit un grand nombre de perroquets & d'autres oifeaux qui nous étoient entièrement inconnus; des efpèces de colombes d'une rare beauté fixèrent particulièrement nos regards: elles étoient fi douces, fi familières, qu'elles nous approchoient fans crainte, & nous fuivoient fouvent dans les cabanes des Indiens.

DE toute cette journée on ne vit point paroître les Infulaires qui fe tinrent cachés; nous n'apperçûmes même aucune fûmée dans l'ifle; ils craignoient fans doute qu'elle ne nous

découvrît le lieu de leur retraite. Le soir nous retournâmes à bord.

ANN. 1765. Juin.

CETTE partie de l'isle est située par les 14^d 29′ de latitude S., & 148^d 50′ de longitude O. De retour à bord, nous nous écartâmes un peu de la côte, me proposant de faire voile le lendemain pour reconnoître l'autre isle que j'avois vue à l'Ouest de celle où nous étions arrêtés, & qui est à soixante-neuf lieues des isles de *Disappointment*, dans la direction de l'Ouest un demi-rhumd au Sud.

LE lendemain, 12, à sept heures, nous courûmes sur cette isle. Lorsque nous en fûmes à portée, je gouvernai S. O. $\frac{1}{4}$ O., en serrant le côté du N.E.; mais nous n'y trouvâmes point de fond. Ce côté s'étend à environ six à sept lieues; & l'isle se présente à-peu-près comme celle que nous venions de quitter. On y voit de même un grand lac dans l'intérieur. Dès que notre vaisseau fut apperçu des Insulaires, ils accoururent en foule sur le rivage; ils étoient armés comme ceux des autres isles, & ils nous suivirent pendant plusieurs lieues, tandis que nous prolongions la côte. Comme la chaleur de ce climat est très-grande, ils paroissoient souffrir d'une course si longue; car quelquefois ils se plongeoient dans la mer, ou se jettoient tout étendus dans le sable qu'arrosent les lames

qui se brisent sur le rivage ; & ils recommençoient ensuite à courir.

ANN. 1765. Juin.

DANS ce même tems, nos bâtimens à rames sondoient le long de la côte comme à l'ordinaire; mais j'avois expressément défendu aux Officiers qui les commandoient, de ne faire aucune violence aux Indiens, à moins qu'ils n'y fussent forcés pour leur propre défense; & d'employer tous les moyens imaginables pour gagner leur amitié & leur bienveillance. Nos gens s'approchèrent du rivage d'aussi près que les lames purent le leur permettre, & firent signe aux Insulaires qu'ils avoient besoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord, & leur firent entendre de s'avancer plus loin le long du rivage. Nos canots continuèrent de prolonger la côte, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la vue d'un village construit comme celui que nous avions vu dans la dernière isle. Les Insulaires les suivirent en cet endroit, & furent joints par plusieurs autres. Nos bateaux rangèrent le rivage d'aussi près qu'il fut possible, & nous nous tînmes prêts à leur envoyer des secours, & à les soutenir de notre artillerie. Nous vîmes alors un vieillard descendre du village vers le bord de la mer. Il étoit suivi d'un jeune homme. Sa taille étoit haute & il paroissoit vigoureux; une barbe blanche, qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, lui donnoit

Ann. 1765. Juin.

un air vénérable. Il sembloit avoir l'autorité d'un Chef ou d'un Roi. Les Indiens, à un signe qu'il fit, se retirèrent à une petite distance, & il s'avança sur le bord du rivage. D'une main il tenoit un rameau vert, & de l'autre, il pressoit sa barbe contre son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours; sa prononciation cadencée pouvoit faire croire qu'il chantoit; & cette espèce de chant n'avoit rien de désagréable. Nous ne regrettions pas moins de pas l'entendre, que de n'en pouvoir pas être entendus nous-même. Cependant, pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jettâmes quelques présens de peu de valeur, lorsqu'il parloit encore; mais il n'y toucha point, & il ne voulut pas permettre aux siens de les ramasser avant qu'il n'eût achevé sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, jetta à nos gens son rameau vert, & prit ensuite les présens qu'on lui avoit faits. Toutes les apparences nous faisant bien augurer de ce peuple, nous leur fîmes signe de poser bas leurs armes, & la plupart d'entr'eux les quittèrent sur-le-champ. Un de nos Officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, sauta du canot, nagea à travers les lames jusqu'au rivage. Les Indiens l'entourèrent aussi-tôt, & commencèrent à examiner ses habits avec beaucoup de curio-

fité : ils parurent fur-tout admirer fa vefte. L'Officier de poupe eut la générofité de l'ôter & d'en faire un don à fes nouveaux amis; mais cette complaifance produifit un mauvais effet. Il n'eut pas plutôt donné fa vefte, qu'un Infulaire lui dénoua fa cravate, la lui arracha & prit la fuite. Notre homme fentit qu'il ne lui laifferoit rien fur le corps; il fe retira comme il put, & regagna fon canot à la nage. Cependant nous étions toujours en bonne intelligence avec eux. Plufieurs nagèrent jufqu'à nos bateaux; quelques-uns apportèrent des fruits, & d'autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. Mais le principal objet de ceux qui montoient les canots, étoit d'obtenir des perles de ces Infulaires; & pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montroient des écailles d'huître perlière qu'ils avoient ramaffées fur la plage de l'ifle où nous étions defcendus: tous leurs efforts furent infructueux; jamais ils ne parvinrent à fe faire entendre. Nous aurions eu peut-être plus de fuccès, s'ils nous avoit été poffible de faire quelque féjour parmi eux; mais malheureufement la côte ne fourniffoit aucun mouillage pour nos vaiffeaux.

Ann. 1765 Juin.

LA paffion des Indiens pour les grains de verre, ne permet pas de fuppofer qu'ils ne faffent aucun cas des perles des huîtres qui fe

ANN. 1765. Juin.

trouvent sur leurs côtes; & il est bien vraisemblable que si nous eussions pu avoir avec eux quelque commerce, ils n'auroient pas manqué de nous donner de ces perles précieuses en échange de clous, de haches ou de quelques verroteries, auxquels ils attachent, avec raison, un beaucoup plus grand prix. Nous apperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues, dont l'une avoit deux mâts tenus par des cordages.

NOUS donnâmes à ces isles, dont nous venions de faire la découverte, le nom d'isles du *Roi Georges*. Cette dernière se trouve par les 14ᵈ 41′ de latitude S., & 149ᵈ 15′ de longitude O.; l'aiguille aimantée y déclinoit de 5ᵈ à l'Est.



CHAPITRE X.

Navigation depuis les isles du Roi Georges, *jusqu'aux isles de* Saypan, Tinian *&* *d'*Aguigan. *Description de plusieurs isles découvertes dans cette Navigation.*

LE même jour, 13, nous poursuivîmes notre route à l'Ouest ; & le lendemain, à trois heures après midi, nous eûmes connoissance de la terre qui nous restoit au S. S. O., distante d'environ six heures. Nous courûmes dessus, & nous trouvâmes que c'étoit une isle très-étroite, qui s'étend Est & Ouest : nous en prolongeâmes le côté du Sud. La verdure, qui annonce la fertilité de cette terre, en rend l'aspect très-agréable; mais une houle brise sur cette côte avec un bruit horrible; le fond en est très-mauvais à une certaine distance, & se trouve semé d'écueils qui s'étendent à près de trois lieues au large. Cette isle, très-peuplée, autant que le coup-d'œil nous a permis d'en juger en la prolongeant, n'a guère moins de vingt lieues de longueur. Nous lui donnâmes le nom d'isle *du Prince de Galles*. Elle est par les 15^d de latitude S., & 151^d 53' de longitude O. Sa distance des isles du *Roi Georges*, est d'environ

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

quarante-huit lieues dans la direction du Sud 80d O. La déclinaison de l'aiguille aimantée y étoit de 3d 30′ vers l'Est.

DE la pointe occidentale de cette isle, nous dirigeâmes notre route au Nord 82d O.; & le 16, à midi, nous étions par les 14d 28′ de latitude S., & 156d 23′ de longitude O.; la déclinaison de l'aimant étant de 7d 40′ à l'Est. Le vent étoit passé à l'Est; & les lames du Sud, qui avoient rendu notre navigation si pénible, avant d'arriver à la hauteur des isles *de Direction*, & qui depuis ce tems-là avoient cessé, commencèrent à reparoître. Mais au moment de les perdre, & quelques jours auparavant, nous vîmes de grandes compagnies d'oiseaux. J'observai journellement qu'avant le coucher du soleil, ces oiseaux dirigeoient leur vol vers le Sud. J'en conjecturai qu'il devoit y avoir quelque grande terre de ce côté; je ne puis m'empêcher de croire que si les vents m'eussent favorisé, je l'aurois rencontrée; &, si nos équipages eussent joui d'une meilleur santé, j'aurois volontiers couru à l'Ouest, pour tenter cette découverte. La population de toutes ces isles-basses, que nous avions vues, sembloit supposer l'existence d'un continent qui ne devoit pas en être éloigné; &, sans cette supposition, il seroit difficile de rendre compte de la manière dont cette lon-

gue chaîne d'isles s'est peuplée; mais le mauvais état des équipages étoit un obstacle insurmontable à cette navigation. Ann. 1765. Juin.

Le jour suivant, 17, nous vîmes divers oiseaux voltiger autour du vaisseau; & nous nous supposâmes dans le voisinage de quelqu'autre isle. Je continuai ma route, mais avec précaution; les isles, dans cette partie de l'Océan, rendent la navigation très-périlleuse: comme ce ne sont la plupart que des terres-basses, un vaisseau peut se trouver dessus avant d'en avoir connoissance. Cependant nous n'apperçûmes rien les 18, 19 & 20, pendant lequel tems nous suivîmes la même route, quoique les oiseaux fussent toujours en grand nombre autour de nos vaisseaux. Nous étions parvenus à 12d 33' de latitude S., & 167d 47' de longitude O. Nous nous étions déja éloignés de 313 lieues de l'isle *du Prince de Galles*, & la déclinaison de l'aiguille aimantée, étoit de 9d 15' à l'Est.

Le lendemain, 21, nous découvrîmes une chaîne de brisans qui s'alongeoient dans le S. S. O., & dont nous n'étions qu'à une lieue de distance. Environ une heure après, on apperçut la terre du haut des mâts, dans l'O. N. O., à la distance de près de huit lieues. Elle se montroit sous l'apparence de trois isles, dont les côtes, bordées de rochers, laissoient

Ann. 1765. Juin.

voir différentes coupures. Le côté S. E. de ces isles, court N. E. $\frac{1}{4}$ N., & S. O. $\frac{1}{4}$ O. D'une pointe à l'autre, distante d'environ trois lieues, règne un récif sur lequel la mer brise & s'élève à une hauteur effrayante. Nous tournâmes la pointe septentrionale, & nous vîmes la côte du N. O.; & celle de l'Ouest défendues par d'innombrables écueils, qu'il eût été dangereux de vouloir ranger d'un peu près; ces isles nous parurent plus fertiles, plus riches que celles que nous avions visitées; & elles n'étoient pas moins peuplées, à en juger par les habitations qu'on appercevoit en grouppes le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes; mais nous fûmes forcés, à notre grand regret, d'abandonner cette belle contrée, sans pouvoir en prendre une plus exacte connoissance, à cause des brisans qui, s'étendant au large dans toutes les directions, exposoient à beaucoup plus de risques que la descente ne pouvoit promettre d'avantages. Je crus d'abord que c'étoit une partie des isles *Salomon*, & j'espérai en rencontrer quelques autres d'un plus facile accès.

La chaîne de rochers, que nous découvrîmes en approchant de ces isles, se trouve par les 10d 15′ de latitude australe, & 169d 28′ de longitude occidentale; elle est au N. 76d 48′.

O. de l'isle du *Prince de Galles*, & à la distance de 352 lieues. Les isles sont au O. N. O. de ce récif, dans un éloignement de neuf lieues. Je les nommai les *Isles du danger*, & je m'en éloignai dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ Ouest. Ann. 1765. Juin.

La vue de cette chaîne de brisans me fit craindre de fréquentes alarmes dans la nuit, & j'en avertis mes Officiers, qui la passèrent sur le pont à observer ; cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, que nous eûmes toute la nuit de violens coups de vent, accompagnés de pluie. Vers les neuf heures je rentrai dans ma chambre, & presqu'au même instant j'entendis un grand bruit au-dessus : j'en demandai la cause, & l'on m'informa que la *Tamar*, qui étoit de l'avant, avoit tiré un coup de canon, & que nos gens découvroient des brisans sous le vent à nous : je courus sur le pont, & je m'apperçus bientôt que ce qu'on avoit pris pour des brisans, n'étoit autre chose que des ondulations de la lune à son couchant, qui perçoient à travers un léger nuage. Nous courûmes sur la *Tamar*, mais nous ne l'apperçûmes qu'une heure après.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 27, qu'à dix heures du matin, nous apperçûmes une autre isle dans le S. S. O. distante de sept à huit lieues. Nous courûmes dessus. A mesure que nous en approchâmes,

ANN. 1765. Juin.

nous vîmes ses côtes s'abaisser jusqu'au niveau de la surface de la mer; la verdure & les cocotiers qui y croissent en abondance, en rendent l'aspect très-agréable, & un grand lac en baigne l'intérieur; en cela elle ressemble à l'isle du *Roi Georges* : elle a près de trente milles de circonférence. Ses bords sont marécageux, & la mer brise, d'une manière terrible, sur tout le rivage. Nous en prolongeâmes les côtes; & arrivés au vent de l'isle, je fis mettre nos canots dehors pour reconnoître les sondes, & trouver un mouillage; &, n'ayant point trouvé de fond, je les renvoyai avec ordre de descendre à terre, s'il étoit possible, afin de nous procurer quelques rafraîchissemens pour les malades. Ils abordèrent avec beaucoup de peine, & rapportèrent près de deux cens noix de cocos, qui, dans notre situation, nous parurent d'un prix inestimable. Ceux qui montoient les canots rapportèrent qu'ils n'avoient rien vu dans l'isle qui pût faire croire qu'elle eût jamais été habitée. Ils y trouvèrent des milliers d'oiseaux de mer. Ils étoient si peu ombrageux qu'ils se laissoient tuer sur leurs nids, qu'ils construisent au haut des arbres; mais on n'apperçut aucun quadrupède. Je fus tenté de croire, que cette isle étoit la même que celle qu'on désigne dans le *Neptune François*, sous le nom

de *Maluita*, placée à près d'un degré à l'Eſt de la grande iſle *Sainte-Eliſabeth*, la principale des iſles *Salomon;* mais ayant été depuis convaincu du contraire, je l'ai nommée *l'Iſle du Duc d'Yorck*. Je penſe que cette iſle n'avoit pas encore été reconnue. La poſition que les cartes Françoiſes donnent aux iſles *Salomon* n'eſt fondée ſur aucune autorité; *Quiros* eſt le ſeul qui prétende les avoir découvertes; & je doute qu'il ait laiſſé des détails qui puiſſent ſervir à les faire reconnoître par d'autres Navigateurs. ANN. 1765. Juin.

JE continuai de courir ſur le parallèle de ces iſles juſqu'au 29, qu'étant par 10ᵈ à l'Oueſt de la poſition qu'on leur aſſigne dans les cartes, je fis voile au Nord, dans le deſſein de traverſer la ligne, & de diriger enſuite ma route ſur les iſles des *Larrons*, que j'eſpérai encore atteindre avant que nous manquaſſions abſolument d'eau. Nous nous trouvions alors par les 8ᵈ 13′ de latitude S., & 176ᵈ 20′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 10ᵈ 10′ à l'Eſt.

LE 2 de Juillet, nous vîmes de nouveau quantité d'oiſeaux voler autour de nous; & à quatre heures après-midi, nous eûmes connoiſſance d'une iſle qui nous reſtoit au Nord, & à la diſtance d'environ ſix lieues. Nous courûmes deſſus juſqu'au crépuſcule Juillet.

ANN. 1765. Juillet.

du ſoir, qu'en étant encore à près de quatre lieues, nous louvoyâmes à petites bordées durant la nuit. Aux premiers rayons du jour, cette iſle nous préſenta un coup-d'œil charmant; elle eſt baſſe & unie, couverte d'arbres; entre leſquels les cocotiers ſe font remarquer aiſément; mais des lames qu'on voyoit ſe briſer avec violence, & un rivage marécageux paroiſſoient comme deſtinés à en défendre l'accès, & diminuoient le plaiſir que nous cauſoit la perſpective délicieuſe de cette iſle. Nous vînmes attaquer la côte du S. O., qui court dans une étendue d'environ quatre lieues. Dès que nous en fûmes à portée, nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que la population y étoit très-nombreuſe. Nous découvrîmes d'abord un millier d'Inſulaires aſſemblés ſur la plage; & bientôt plus de ſoixante pirogues ou eſpèce de pros, mirent en mer, & ramèrent vers nos vaiſſeaux. Nous nous diſposâmes à les recevoir, & en un moment ils ſe rangèrent autour de nous. Leurs pirogues, d'une conſtruction très-bien entendue, étoient ſi nettes, qu'elles paroiſſoient être neuves. Chacune d'elles contenoit au moins trois perſonnes, & ſix au plus.

CES Indiens nous ayant conſidérés pendant quelques inſtans, l'un d'eux ſauta dans l'eau, nagea vers le vaiſſeau, & y grimpa comme

un chat. Dès qu'il fut monté sur le plat-bord, il s'y assit en faisant de violens éclats de rire; il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui se trouvoit sous sa main; mais ce fut sans succès; parce qu'étant nud, il lui étoit impossible de rien cacher. Nos matelots lui mirent une veste & des culottes; ce qui nous divertit beaucoup, car il avoit tous les gestes & toutes les manières d'un singe nouvellement dressé. Nous lui donnâmes du pain, qu'il mangea avec une sorte de voracité; &, après avoir fait nombre de tours grotesques, il s'élança du vaisseau par-dessus bord, avec sa veste & ses longues culottes, & regagna sa pirogue. Il ne fut pas plutôt de retour, que plusieurs autres à son imitation nagèrent vers le vaisseau, montèrent jusqu'aux sabords, par où s'étant insinués, ils se saisirent de tout ce qui leur tomba sous la main, & se replongeant incontinent dans la mer, nagèrent à une très-grande distance, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines, les tinssent hors de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient.

Ces Insulaires sont d'une taille très-avantageuse, bien pris & bien proportionnés dans tous leurs membres. Leur teint est de couleur bronzée, mais claire. Les traits de leur visage n'ont rien de désagréable, & on y remarque

Ann. 1765. Juillet.

un mélange d'intrépidité & d'enjouement dont on eſt frappé. Leurs cheveux, qu'ils laiſſent croître, ſont noirs. Les uns les portent noués derrière la tête en une groſſe touffe, d'autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes, d'autre n'ont que des mouſtaches, & quelques-uns portent ſeulement un petit bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils ſont entièrement nuds, à l'exception de leurs ornemens, qui conſiſtent en coquillages aſſez agréablement arrangés, dont ils font des colliers, des bracelets & des ceintures. Tous avoient les oreilles percées, mais ſans aucun ornement; nous jugeâmes cependant qu'ils y en portoient quelquefois de très-peſans; car quelques-uns avoient des oreilles qui deſcendoient juſques ſur leurs épaules; pluſieurs même les avoient entièrement découpées. Un de ces Indiens, qui paroiſſoit jouir de quelque conſidération, avoit pour ceinture un cordon garni de dents humaines. C'étoient vraiſemblablement les trophées de ſes exploits guerriers; car il ne l'auroit pas échangé contre tout ce qu'on auroit pu lui offrir. Quelques-uns d'eux étoient ſans armes, & d'autres en avoient d'auſſi dangereuſes qu'on en puiſſe jamais voir: c'étoit une eſpèce de lance, très-large par un bout, & garnie des deux côtés dans une longueur d'environ trois pieds, de dents

de dents de goulu de mer, aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des noix de cocos, en leur faisant signe que nous en manquions ; mais, loin de nous donner quelque espoir de nous en fournir, ils s'efforçoient d'enlever celles que nous avions.

Nos canots, que j'avois envoyés pour reconnoître un lieu propre au mouillage, revinrent bientôt après, avec la nouvelle qu'à deux encablures du rivage, il avoient eu 30 brasses d'eau ; mais que le fond étoit de corail, & dans une place trop voisine des brisans pour y être en sûreté à l'ancre. Je fus donc encore dans la nécessité de faire voile sans pouvoir procurer des rafraîchissemens à nos malades. Cette isle, à laquelle mes Officiers voulurent donner mon nom, est située par 1^{d} 18′ de latitude S., & 173^{d} 46′ de longitude O. La déclinaison de l'aiguille y étoit de 11^{d} 15′ vers l'Est. *Isle de Byron.*

Après être partis de l'isle *Byron*, nous vîmes, pendant plusieurs jours, une quantité de poissons, mais nous ne pûmes prendre que des goulus, qui furent servis sur ma table, & que le défaut d'autres mêts nous faisoit trouver excellens. La dyssenterie commençoit à se faire sentir dans nos équipages ; maladie que le Chirurgien croyoit causée par une chaleur excessive & par la continuité des pluies.

ANN. 1765. Juillet.

Le 21, notre provision de noix de cocos se trouva consommée, & le scorbut commença à faire de nouveaux progrès. Les noix de cocos sont un remède d'une surprenante efficacité contre ce mal terrible. Ceux qui en étoient attaqués au point d'avoir les membres tout noirs, de ne pouvoir se remuer qu'à l'aide de deux hommes, & qui outre leur foiblesse souffroient encore les douleurs les plus aiguës, se rétablissoient très-promptement, quoique sur mer, en mangeant de ces noix; &, en très-peu de tems, ils recouvroient leurs forces, reprenoient leur service, & montoient au haut des mâts aussi légèrement qu'avant leur maladie. Nous n'eûmes, pendant plusieurs jours, que de très-foibles brises & une mer calme: en conséquence nous ne pouvions faire que bien peu de voile. La proximité où nous savions être des isles *des Larrons*, que nous devions regarder comme un séjour propre à nous procurer tous les rafraîchissemens dont nous avions un si pressant besoin, nous faisoit soupirer après des vents frais; d'ailleurs nous éprouvions des chaleurs suffoquantes. Le thermomètre qui montoit souvent à 88^{d}, fut longtems sans descendre au-dessous de 81^{d}. Cette navigation est assurément la plus brûlante, la plus longue & la plus dangereuse qu'on ait jamais faite.

ANN. 1765. Juillet.

LE 21, nous étions par les 13^{d} 9′ de latitude S., & 158^{d} 50′ de longitude O.; le 22, notre latitude étoit au 14^{d} 25′ Nord, & la longitude au 153^{d} 11′ à l'Eſt. Dans cet intervalle, nous éprouvâmes un courant qui portoit au Nord. Nous trouvant alors preſqu'à la latitude de *Tinian*, je dirigeai ma route ſur cette iſle.



CHAPITRE XI.

Arrivée du Dauphin *& de la* Tamar *à* Tinian. *Description de l'état de cette Isle. Détail de ce qui s'y est passé.*

ANN. 1765. Juillet.

Le 28, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux qui continuèrent de voler autour de nous jusqu'au 30, où à deux heures après-midi nous eûmes connoissance de la terre dans l'O. ½ rhumb Nord. Nous reconnûmes que c'étoient les isles de *Saypan*, de *Tinian* & d'*Aiguigan*. Ces trois isles se montroient dans l'éloignement sous l'apparence d'une seule, qui, au moment où le soleil passa sous l'horison, s'étendoit du N. O. ½ rhumb N., en passant par l'O. jusqu'au S. Ouest. A sept heures, nous gouvernâmes au plus près du vent, & passâmes la nuit à louvoyer. Le 31, à six heures du matin, les extrémités des isles, qui se présentoient toujours comme une seule isle, nous restoient depuis le N. O. ¼ N. jusqu'au S. O. ¼ S. à la distance de cinq lieues. Le côté oriental de ces isles gît N. E. ¼ N. & S. O. ¼ Sud. *Saypan* est la plus occidentale, & depuis la pointe N. E. de cette isle jusqu'à la pointe S. O. d'*Aiguigan*, la distance est d'environ dix-sept-lieues : ces

trois isles sont éloignées l'une de l'autre de deux & trois lieues. *Saypan* est celle qui est la plus grande, & *Aiguigan*, dont les terres sont élevées & d'une forme ronde, est la plus petite. Nous vînmes attaquer le côté oriental de ces isles; à midi, nous rangeâmes la pointe méridionale de *Tinian* entre cette isle & *Aiguigan*, & nous vînmes jetter l'ancre à sa pointe S. O. par 16 brasses d'eau, fond de gros sable blanc, environ à cinq quarts de mille du rivage & à près de trois quarts de mille d'une chaîne de rochers qui se trouve à une certaine distance de la côte, dans l'endroit même où le Lord Anson avoit mouillé avec le *Centurion*. L'eau y étoit tellement transparente, qu'on en appercevoit distinctement le fond à la profondeur de 24 brasses, c'est-à-dire de 140 pieds.

ANN. 1765. Juillet.

AUSSI-TÔT que notre vaisseau fut amarré, je descendis à terre pour marquer l'endroit où il conviendroit de dresser les tentes pour les malades qui étoient en grand nombre. Nous n'avions pas un seul matelot qui n'eût ressenti les atteintes du scorbut, & plusieurs en étoient à la dernière extrémité. Nous trouvâmes plusieurs cabanes que les Espagnols & les Indiens avoient quittées l'année précédente; car aucun d'eux n'y étoit encore venu de cette année, & il n'étoit pas probable

Ann. 1765. Juillet.

qu'ils y arrivassent de quelques mois; on y avoit le soleil presqu'au zénith, & la saison des pluies étoit commencée.

Après avoir marqué la place où l'on devoit dresser les tentes, j'entrepris, avec six ou sept de mes Officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchanteresses, ces prairies dont la verdure n'est interrompue que par l'émail des fleurs, & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paissent en liberté : nous étions impatiens de jouir de la vue de cette délicieuse contrée, dont on trouve une discription si intéressante dans le voyage du Lord Anson. Cependant l'objet le plus important étoit de nous procurer du bétail, qui nous devenoit de premiere nécessité, mais le bois étoit si épais, si embarrassé de broussailles, que nous ne voyions pas deux toises devant nous; & que, pour ne pas nous perdre dans une forêt presqu'impraticable, nous étions obligés de nous appeller les uns les autres. L'excessive chaleur nous avoit fait partir en chemise, sans autres vêtemens que nos longues culottes & nos souliers, qui en un moment furent en lambeaux. Nous parvînmes néanmoins, avec des peines infinies, à traverser ces bois; mais, à notre grande surprise, la contrée

s'offrit à nos regards sous un aspect bien différent du tableau qu'on nous en avoit fait. Les plaines étoient entièrement couvertes de roseaux & de buissons qui s'élevoient, en plusieurs endroits, plus haut que nous, & par-tout au moins jusqu'à la ceinture; nos jambes continuellement embarrassées dans ces espèces de ronces, étoient toutes déchirées. Durant cette marche, nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds; si nous voulions parler, nous étions sûrs d'en avoir la bouche pleine, & plusieurs nous entroient jusques dans la gorge. Après avoir marché ainsi l'espace de trois ou quatre milles, nous apperçûmes un taureau que nous tirâmes; & un peu avant la nuit, nous revînmes à l'endroit de notre débarquement aussi mouillés que si nous nous fussions plongés dans l'eau, & si harrassés que nous pouvions à peine nous soutenir. J'envoyai aussi-tôt quelques hommes pour rapporter le taureau qu'on avoit tué; nos gens, pendant notre absence, s'étoient occupés à dresser des tentes & à transporter nos malades à terre. Ann. 1765. Juillet.

Le lendemain, premier Août, fut employé à dresser de nouvelles tentes, à descendre sur le rivage nos pièces à l'eau, & à nettoyer le puits destiné à l'aiguade. Je pense que ce puits est le même où le *Centurion* fit son eau; c'étoit 1 Août.

ANN. 1765, Août.

ſans contredit le plus mauvais que nous euſſions encore trouvé depuis que nous étions en mer : l'eau étoit ſaumâtre & toute pleine de vers. La rade où nous étions à l'ancre, étoit on ne peut pas plus dangereuſe dans cette ſaiſon ; il n'y avoit qu'un fond de ſable qui couvre de groſſes maſſes de corail ; &, comme l'ancre n'a point de tenue ſur le ſable, on eſt expoſé continuellement au danger de voir ſes cables coupés par des coraux durs & tranchans. Pour prévenir cet accident, autant qu'il étoit poſſible, je fis garnir les cables, & y attacher de diſtance en diſtance des tonneaux vuides, pour les faire flotter & empêcher leur frottement ſur les coraux. J'uſai encore d'une autre précaution dont l'expérience m'avoit fait ſentir l'utilité : j'avois d'abord affourché ; mais, obſervant que les cables étoient fort endommagés, je réſolus de ne plus mouiller que ſur une ſeule ancre, afin qu'en filant le cable ou en virant deſſus, ſelon que les vents ſeroient plus ou moins forts, il ne fût jamais aſſez lâche pour porter ſur le fond, & cet expédient réuſſit au gré de mon attente.

DANS les *Syzygies*, la mer devient en cet endroit prodigieuſement groſſe : je n'avois pas encore vu des vaiſſeaux à l'ancre éprouver des roulis de cette force ; nous fûmes un jour aſſaillis par des lames qui, chaſſées par un vent

d'Oueſt, étoient ſi terribles & briſoient avec une telle furie ſur le récif, que je fus forcé de remettre en mer & d'y reſter près de huit jours; car, ſi notre cable s'étoit coupé dans la nuit, & que le vent fût venu du large, comme cela arrivoit ſouvent, rien n'auroit pu empêcher le vaiſſeau d'être jetté ſur les roches, & de s'y briſer.

COMME j'étois attaqué du ſcorbut, je fis dreſſer ma tente ſur le rivage, où je pris ma réſidence; j'y fis auſſi établir la forge de l'armurier, & l'on commença à réparer toutes les ferrures des deux vaiſſeaux. Nous fûmes bientôt convaincus que l'iſle produiſoit des limons, des oranges amères, des cocos, le fruit-à-pain (*a*), des goyaves & quelques autres fruits; mais il fut impoſſible d'y découvrir des melons d'eau, de l'oſeille ni d'autres plantes anti-ſcorbutiques.

DURANT notre navigation, il ne nous étoit pas mort un ſeul homme dans les deux équipages, malgré les cruelles fatigues que nous avions éprouvées, & la diverſité des climats que nous avions parcourus; mais deux matelots moururent à *Tinian* de la fièvre, & pluſieurs autres furent attaqués de cette maladie après être guéris du ſcorbut. Je ne

(*a*) On trouve, dans le Voyage du Lord Anſon, une deſcription de ce fruit, page 80, vol. II.

ANN. 1765. Août.

puis m'empêcher de croire que le climat de cette isle ne soit très-mal sain, du moins pendant la saison où nous y sommes venus: les pluies y sont violentes & presque continuelles, & la chaleur y est suffisante. Le thermomètre resté à bord fut généralement à 86^{d}, ce qui n'est que 9^{d} au-dessus de la chaleur du sang: & s'il eût été à terre, il auroit monté beaucoup plus haut. J'avois été sur les côtes de Guinée, aux Indes Occidentales & dans l'isle *Saint-Tomas* qui est sous la ligne, & je n'avois jamais éprouvé une si vive chaleur. Mais un ciel brûlant n'est pas le seul désagrément qu'on rencontre dans cette isle; on y voit une quantité de mille-pieds, de scorpions & de grosses fourmis dont les morsures sont également dangereuses; il s'y trouve encore une infinité d'insectes venimeux qui nous étoient entierement inconnus, & qui nous furent très-incommodes; leurs piquures causoient des douleurs aiguës, & nous tremblions de nous mettre au lit: on n'en étoit pas plus exempt à bord que sur le rivage; ces insectes, qui y avoient été portés avec le bois, avoient pris possession de tous les recoins & ne laissoient aucun repos aux matelots, en quelqu'endroits qu'ils se logeassent.

AUSSI-TÔT que nos tentes furent dressées & qu'on eut tout disposé pour le traitement

des malades, j'envoyai du monde pour reconnoître les retraites du bétail: on parvint à en découvrir quelques-unes, mais à une grande diſtance de notre quartier, & les animaux étoient ſi ombrageux, qu'il étoit difficile d'en approcher d'aſſez près pour les tirer; quelques détachemens, envoyés pour en tuer lorſqu'on ſut leurs retraites, furent quelquefois vingt-quatre heures à les pourſuivre avant de pouvoir les atteindre; & lorſqu'un de ces animaux avoit été traîné l'eſpace de ſept ou huit milles à travers les bois, & les plaines hériſſées de bruyères, il étoit tout couvert de mouches, exhaloit une odeur fétide, & n'étoit plus bon à rien; ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'eſt que nos gens, exténués par ces pénibles courſes étoient bien-tôt attaqués de fievres dont ils avoient peine à ſe retirer.

ANN. 1765. Août.

NOUS parvenions avec moins de peine à nous procurer de la volaille, les bois de cette iſle ſont peuplés d'une ſi grande quantité d'oiſeaux de toutes les eſpèces qu'on pouvoit toujours en tirer aiſément; mais la chair en étoit généralement d'un mauvais goût, & la chaleur étoit telle, qu'une heure après qu'on les avoit tués, ce n'étoit plus que de la pourriture.

L'ISLE abonde en cochons ſauvages, qui faiſoient notre plus grande reſſource pour la viande fraîche; ils ſont très-féroces, & ſi

ANN. 1765. Août.

gros qu'ils pesent communément deux cens livres : on pouvoit les tirer sans beaucoup de difficulté ; mais un nègre, qui étoit à bord de la *Tamar*, imagina une manière de les prendre au piège, qui eut le plus grand succès : c'étoit un grand avantage ; nous étions non-seulement assurés de manger chaque jour de la viande fraîche, mais nous pouvions encore en envoyer un bon nombre à bord, ce qui faisoit une excellente provision.

TANDIS que nous nous occupions des moyens de nous procurer du bœuf frais avec moins de fatigue, M. Gore, un de nos Contre-Maîtres, découvrit un endroit très-agréable du côté du N. O. de l'isle qui étoit fort fréquenté par le bétail, & d'où l'on pouvoit l'amener par mer. J'y en envoyai aussi-tôt un détachement avec une tente, pour y rester plus commodément ; & chaque jour nos bateaux en rapportoient tout ce qu'on avoit tué ; mais quelquefois la mer brisoit avec tant de furie sur le rivage qu'il étoit impossible d'aborder, & le canot de la *Tamar* perdit trois hommes qui tentèrent de franchir la lame.

NOUS nous trouvions alors abondamment pourvus de toutes sortes de provisions fraîches. Chaque jour on faisoit cuire du pain pour les malades, & les fatigues diminuant, les fièvres

furent moins fréquentes. Le poiſſon qu'on prend ſur cette côte eſt très-beau, mais très-mal-ſain; il occaſionna de fâcheux accidens à ceux qui en mangèrent. L'Auteur du Journal du Lord Anſon dit qu'à bord du *Centurion* on crut devoir abſolument s'abſtenir de poiſſon, parce que ceux qui en avoient mangé s'étoient trouvés très-incommodés. Mais nous avions mal interprété ce paſſage; nous avions cru que ce poiſſon n'avoit été nuiſible aux gens du *Centurion*, que parce qu'ils en avoient mangé avec excès; & que, dans ce cas, il n'y avoit pas de raiſon de s'en abſtenir totalement, mais qu'il étoit ſeulement néceſſaire d'en manger avec ſobriété. Nous acquîmes, par notre propre expérience, une connoiſſance qui auroit pu nous moins coûter; & tous ceux qui mangèrent de ce poiſſon, même ſobrement, furent très-dangereuſement malades, & coururent les riſques d'en perdre la vie. ANN. 1765. Août.

CETTE iſle produit auſſi du coton & de l'indigo en abondance, & aſſurément elle ſeroit d'un grand revenu ſi elle étoit ſituée aux Indes occidentales. Le Chirurgien de la *Tamar* ſema différentes graines ſur un terrein qu'il avoit pris la peine d'enclorre; mais notre ſéjour ne fut pas aſſez long pour retirer aucun avantage de cette plantation.

ANN. 1765. Août.

TANDIS que nous étions en rade, j'envoyai la *Tamar* reconnoître l'isle de *Saypan*, qui est plus considérable que *Tinian* par son étendue; & l'élévation de ses terres la montre sous un aspect plus agréable. La *Tamar* alla mouiller au vent de cette isle, à la distance d'un mille du rivage, & par 10 brasses d'eau, même fond que celui que nous avions à *Tinian*. Ses gens descendirent sur une très-belle plage sablonneuse, qui s'étend l'espace de six ou sept milles; ils se promenèrent dans le bois où ils remarquèrent plusieurs arbres qui seroient très-propres à faire des mâts de navire. Ils virent beaucoup de cochons sauvages & de guanaques, mais aucune trace d'autre bétail, ni aucun oiseau. Ils ne trouvèrent près de la plage aucune source d'eau douce, mais ils apperçurent un grand étang dans le milieu des terres dont ils n'approchèrent pas. De grands tas d'écailles d'huitres perlières, amoncelés sur le bord du rivage, & plusieurs autres vestiges, leur firent juger qu'il n'y avoit pas bien long-tems qu'on étoit venu dans l'isle : il peut se faire que les Espagnols s'y rendent à de certaines saisons de l'année, pour y faire la pêche des perles. Ils virent aussi plusieurs de ces piliers de figure pyramidale, qui porte sur une base quarrée, & dont on peut voir la description dans le voyage du Lord Anson.

LE lundi, 30 Septembre, nos malades se trouvant parfaitement rétablis, j'ordonnai qu'on rembarquât les tentes, la forge, le four & tout le bagage que nous avions à terre; & munis de tous les rafraîchissemens que l'isle fournit, particulièrement d'environ deux milles noix de cocos, dont nous avions éprouvé toute l'efficacité contre le scorbut; nous appareillâmes le lendemain, premier octobre, de la rade de *Tinian*, où nous avions fait un séjour de neuf semaines; & j'espérai trouver la mousson du N. E. avant d'arriver au méridien des isles de *Bashee*. Je côtoyai le rivage pour reprendre à bord ceux que nous avions envoyés à la chasse du bétail. Le vent fut très-foible tout le jour jusqu'au lendemain 2, au soir, qu'il passa à l'Ouest joli frais : je fis alors route au Nord, & le 3, dans la matinée, nous eûmes connoissance d'*Anatacan*, isle remarquabe par l'élévation de ses terres, & qu'avoit reconnue le Lord Anson avant de relâcher à *Tinian*. ANN. 1765. Septembre. Octobre.



CHAPITRE XII.

Navigation depuis Tinian, *jusqu'à* Pulo-Timoan. *Description de cette isle, de ses Habitans & de ses productions. Route depuis* Pulo-Timoan, *jusqu'à* Batavia.

Ann. 1765. Octobre.

NOUS continuâmes de faire voile au Nord jusqu'au 10, qu'étant par les 18d 33′ de latitude S., & 136d 50′ de longitude O., nous nous trouvâmes de vingt-deux milles plus au Sud, que nous ne le croyons par notre estime; différence que nous attribuâmes à un fort courant qui portoit dans cette direction. A cette hauteur, l'aiguille aimantée déclinoit de 5d 10′ à l'Est, & pendant quelque tems nous observâmes que sa déclinaison décroissoit régulièrement, de sorte qu'arrivés le 19 par 21d 10′ de latitude S., & 124d 17′ de longitude O., la direction de l'aiguille fut le plein Nord.

LE 18, le vaisseau se trouva à dix-huit milles au Nord de sa latitude estimée. Nous vîmes autour de notre vaisseau plusieurs oiseaux de terre qui paroissoient très-fatigués. Nous en prîmes un, dans l'instant qu'il se posoit sur un de nos boute-dehors. Cet oiseau nous parut d'une espèce rare; il étoit de la grosseur

grosseur d'une oie : le bec & les cuisses d'un noir d'ébène relevoient l'éclat de son plumage plus blanc que la neige; son cou étoit d'environ un pied de longueur, & aussi menu que celui d'une grue; & son bec recourbé étoit si long & si gros, qu'il n'étoit pas aisé de concevoir comment les muscles du cou pouvoient le supporter. Il vécut quatre mois de biscuit & d'eau; mais il dépérissoit chaque jour, &, selon l'apparence, il mourut faute d'une nourriture qui lui fût plus analogue. Il étoit devenu si maigre, que ce n'étoit plus qu'un squelette. Je ne pense pas que cet oiseau, différent de toutes les espèces de *Toucan* dont Edwards fait mention, ait jamais été décrit par les Naturalistes. Ces oiseaux paroissent s'être écartés de quelques isles au Nord desquels nous avons passé, & qui ne sont point sur les cartes.

ANN. 1765. Octobre.

L'AIGUILLE aimantée resta plein Nord jusqu'au 22, que l'isle de *Grafton*, la plus septentrionale des isles de *Bashee*, nous restoit au Sud, distante de six lieues. Ayant résolu de toucher à ces isles, je courus sur celle que nous appercevions; mais comme la navigation, depuis ces isles jusqu'au détroit de *Banca*, est très-périlleuse, & qu'un beau ciel & un vent frais nous permettoient de forcer de voiles, je crus qu'il étoit plus prudent de

ANN. 1765. Octobre.

pourſuivre notre route, & je remis le cap à l'Oueſt. Entre les iſles de *Bashee*, on en compte cinq principales; &, d'après notre obſervation, la poſition de l'iſle *Grafton*, eſt par les 21d 81′ de latitude Sud, & 118d 14′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant y étoit de 1d 20′ à l'Oueſt.

LE 14, étant par les 16d 59′ de latitude N., & 113d 1′ de latitude O., nous reconnûmes les triangles qui ſont en dehors de la pointe de *Praſil*, & forment un des plus dangereux écueils. Le 30, nous vîmes pluſieurs arbres flotter le long du vaiſſeau; la plupart étoient de gros bambous. La ſonde alors nous rapporta 23 braſſes d'eau, fond de ſable brun-foncé & de coquilles briſées. Nous étions par les 7d 14′ de latitude N., & 104d 21′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 30′ à l'O. Le jour ſuivant, le vaiſſeau étoit treize milles au Nord de ſa latitude eſtimée; ce que nous reconnûmes être l'effet d'un courant; le 2 de Novembre, il ſe trouvoit trente-huit milles au Sud de notre eſtime. La latitude obſervée, fut de 3d 54′ N., & la longitude eſtimée de 103d 20′ Eſt. Nous eûmes 42 & 43 braſſes d'eau, fond de vaſe.

Novembre.

A ſept heures du matin, du 3, nous vîmes l'iſle de *Timoan* dans le S. O. ¼ O., à la diſtance d'environ douze lieues. Dampierre

ayant fait mention de cette isle comme d'un lieu où l'on peut se procurer des rafraîchissemens, je fus tenté d'y relâcher; nous ne vivions plus que de salaison, qui commençoit à se corrompre; mais les légères brises, les calmes, les courants du Sud, m'empêchèrent d'arriver au mouillage avant le 5 au soir. Nous laissâmes tomber l'ancre par 18 brasses d'eau, à la distance d'environ deux milles du rivage, dans une baie du côté oriental de l'isle.

ANN. 1765. Novemb.e.

LE lendemain, 6, nous allâmes à terre pour voir ce qu'il seroit possible d'obtenir. Les habitans, qui sont des Malais, nous parurent un peuple insolent. Dès qu'ils nous virent approcher du rivage, ils accoururent en grand nombre sur le bord de la mer, ayant un grand couteau d'une main, de l'autre une pique armée d'une pointe de fer, & un crit, espèce de poignard, à la ceinture. Nous débarquâmes malgré ces apparences menaçantes, & aussi-tôt nous commençâmes à traiter; mais tout ce qu'il fut possible de nous procurer, se réduisit à une douzaine de volailles, une chèvre & un chevreau. Nous offrîmes en échange des couteaux, des haches & d'autres instrumens de cette espèce; mais ils les refusèrent d'une air méprisant, & demandèrent des roupies. N'en

ANN. 1765. Novembre.

ayant pas, nous nous trouvions embarraffés de payer l'acquifition que nous avions faite; je fongeai à leur offrir des mouchoirs, & par grace, ils daignèrent accepter les meilleurs.

CES peuples font d'une ftature au-deffous de la médiocre, mais parfaitement bien pris dans leur taille. Leur teint eft de couleur bronzée & prefque noire. Nous vîmes parmi eux un vieillard qui, à quelque différence près, étoit vêtu comme un Perfan; mais les autres étoient nuds, à la réferve d'un mouchoir qu'ils portent autour de leur tête en manière de turban, & quelques morceaux d'étoffe dont ils fe ceignent les reins, & qu'ils attachent avec une agraffe d'argent. Il ne parut aucune femme, & probablement ils ont l'attention de ne pas les laiffer voir aux étrangers. Leurs maifons, bâties en bois de bambou, font propres & régulièrement conftruites; elles s'élèvent fur des poteaux, à huit pieds environ au-deffus du fol. Leurs canots font auffi très-bien faits. Nous en vîmes quelques-uns d'affez confidérables, & dont ils fe fervent probablement pour aller commercer à *Malacca*. Mais, quand nous fûmes à terre, le pays nous parut très-agréable & couvert d'arbres.

L'ISLE eft montueufe, elle produit en

abondance le chou palmite & le cocotier; mais les habitans ne jugèrent pas à propos de nous faire part de leurs fruits. Nous apperçûmes quelques rifières: les autres productions végétales de l'isle nous font inconnues; un féjour de trente-fix heures ne nous laiffa pas le tems de vifiter cette contrée vraifemblablement fertile.

Ann. 1765. Novembre.

Malgré l'agitation violente & continuelle des vagues dans la baie où nous étions à l'ancre, nous réufsîmes à y faire une abondante pêche. Nous jettâmes notre feine avec le plus grand fuccès; mais il étoit facile de s'appercevoir que cela donnoit de l'ombrage aux Infulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés les poiffons qui font fur leurs côtes. Deux belles rivières viennent fe jetter dans la baie; l'eau en eft parfaite, & nous la trouvâmes fi fupérieure à celle que nous avions à bord, que nous en remplîmes autant de pièces qu'on put en charger fur le canot, qui y retourna deux fois. Tandis que nous étions à l'ancre, quelques Infulaires nous apportèrent un animal qui avoit le corps d'un lièvre & les jambes d'un daim; un de nos Officiers l'acheta. Nous aurions voulu pouvoir le conferver vivant; il nous fut impoffible de lui procurer l'efpèce de nourriture qui lui étoit propre; il fallut donc le tuer,

ANN. 1765. Novembre.

la chair en étoit d'un très-bon goût. Le tems fut à l'orage durant notre séjour devant cette isle; les éclairs & la pluie, accompagnés des plus violens coups de tonnerre, continuèrent presque sans interruption.

Le 7, dans la matinée, voyant l'impossibilité de nous procurer de nouveaux rafraîchissemens, nous appareillâmes pour profiter d'une bonne brise de terre; dans l'après-midi, nous apperçûmes que les courans nous portoient dans le S. E. avec une vîtesse qu'on peut estimer d'un mille par heure. La déclinaison de l'aiguille étoit de 38′ à l'Ouest. Nous traversâmes ces parages dans la saison la moins favorable; car lorsque nous fûmes à la latitude de *Pulo Condore*, nous n'eûmes plus que de légères brises & des calmes qui n'étoient interrompus que par des pluies violentes, des éclairs & du tonnerre.

Le 10, nous apperçûmes la pointe orientale de l'isle de *Lingen*, qui nous restoit S. O. $\frac{1}{4}$ O., distante de onze ou douze lieues. Le courant portoit E. S. E. avec une vîtesse d'un mille par heure : à midi le vent calma, & nous mouillâmes une ancre à jet par 20 brasses d'eau; à une heure, le tems s'étant éclairci, nous eûmes la vue d'une petite isle dans le S. O. 5d 30′ S. à la distance de dix ou onze lieues.

LE 11, à une heure après minuit, nous levâmes l'ancre & fîmes de la voile: à six heures, la petite isle nous restoit O. S. O., distante d'environ sept lieues; un grouppe d'autres très-petites isles, que nous prîmes pour les isles *Domines*, dans l'O. 5^{d} 30' N., à la distance de sept ou huit lieues, & deux pointes remarquables sur l'isle de *Lingen*, nous restoient O. $\frac{1}{4}$ N. O., dans un éloignemene de dix ou douze lieues. Notre latitude observée fut alors de 18' S.; la latitude de la pointe orientale de *Lingen* de 10' S., & la longitude orientale de 105^{d} 15'. *Pulo Taya* en est presque au S. $\frac{1}{4}$ S. O., & distante d'environ douze lieues.

LE 12, à dix heures du matin, nous vîmes dans le N. E. une petite jonque Chinoise: je lendemain, à sept heures du matin, nous eûmes connoissance d'une petite isle appellée *Pulo Toté*, qui nous restoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E., à la distance d'environ douze lieues. Un peu au Nord de *Pulo Taya*, est une très-petite isle, nommée *Pulo Toupoa*.

LE jour suivant, 13, à quatre heures de l'après-midi le vent ayant calmé, nous laissâmes tomber l'ancre par 14 brasses d'eau, fond mou; *Pulo Taya* nous restant au N. O., dans un éloignement de près de sept lieues. En cet endroit, le courant portoit Est

ANN. 1765. Novembre.

$\frac{1}{4}$ S. E., avec une vîteſſe que nous eſtimâmes de deux nœuds & deux braſſes par heure. A la diſtance de près de quatre milles nous vîmes un *Sloup* à l'ancre, qui arbora pavillon Hollandois. Dans la nuit nous eſſuyâmes de violentes raffales, accompagnées de très-fortes pluies; dans un coup de vent le greſlin que nous avions mouillé rompit, ce qui nous obligea de laiſſer tomber notre ancre d'affourche. A huit heures du matin du 14, le vent, plus maniable, varia du N. N. O. à l'O. S. O.; nous mîmes dehors la chaloupe, levâmes notre ancre d'affourche, & à neuf heures nous fîmes voile; un fort courant nous entraînoit vers l'Eſt; à deux heures nous remîmes le vaiſſeau à l'ancre ſur 15 braſſes; *Pulo Taya* nous reſtant N. O. $\frac{1}{4}$ N., entre ſept ou huit lieues de diſtance. Le *Sloup*, que nous avions vu la veille, portant pavillon Hollandois, étoit reſté à l'ancre dans la même place; j'envoyai un canot avec un Officier pour prendre de lui quelques informations; l'Officier fut très-bien reçu, mais il fut fort ſurpris de ne pouvoir ſe faire entendre: il ne ſe trouvoit ſur ce vaiſſeau que des Malais, ſans un ſeul blanc; ils préſentèrent du thé à l'Officier, & ſe conduiſirent, à ſon égard, de la manière la plus honnête. Ce *Sloup* étoit d'une conſtruction ſingulière; ſon pont étoit

de bambou, & deux groſſes pièces de bois placées aux deux bouts du vaiſſeau, lui ſervoient de gouvernail. ANN. 1765. Novembre.

LE lendemain, 15, à ſix heures du matin, nous fîmes ſous voile; à deux heures, *Monopin-Hill*, qui nous reſtoit S. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ dix ou onze lieues, avoit l'apparence d'une petite iſle; il eſt au S. $\frac{1}{4}$ S. O. de ſept iſles, dont il eſt éloigné de près de douze lieues; ſa latitude eſt de 2ᵈ Sud. Arrivés à la hauteur des ſept iſles, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ Sud; nos ſondes furent régulières depuis 12 juſqu'à 7 braſſes; & bientôt après nous vîmes la côte de *Sumatra*, courant du O. S. O. à O. $\frac{1}{4}$ N. O. à la diſtance d'environ ſept lieues. Vers le ſoir, nous laiſſâmes tomber l'ancre ſur ſept braſſes d'eau; & le lendemain, 16, à quatre heures du matin, nous continuâmes notre route en gouvernant S. $\frac{1}{4}$ S. E. juſqu'à ce que la pointe de *Monopin-Hill* & celle de *Batacarang*, qui eſt ſur la côte de *Sumatra*, nous reſtèrent l'une à l'E., & l'autre au S. E. afin d'éviter *Frédérick Hendrick*, écueil dangereux ſitué à mi-chemin entre *Banca* & *Sumatra*. Les ſondes nous donnèrent 13 & 14 braſſes; alors nous gouvernâmes E. S. E., cherchant à tenir le milieu du canal, pour nous éloigner également d'une bature, qui eſt l'entrée de la

ANN. 1765. Novembre.

rivière de *Palambam* & de celle qui eſt ſituée à la hauteur de la pointe occidentale de *Banca*. Quand nous fûmes par le travers de la rivière de *Palambam*, nous trouvâmes que le fond s'élevoit régulièrement de 15 juſqu'à 7 braſſes; & après l'avoir dépaſſée, les ſondes rendirent 15 & 16 braſſes. Nous continuâmes de gouverner E. S. E. entre la troiſième & la quatrième pointe de *Sumatra*, diſtante l'une de l'autre d'environ dix lieues. Les ſondes, priſes le long de la côte de *Sumatra*, donnèrent depuis 11 juſqu'à 13 braſſes; & la haute terre de *Queda Banca*, qu'on appercevoit au-deſſus de la troiſième pointe de *Sumatra*, nous reſtoit E. S. E. Depuis la troiſième pointe juſqu'à la deuxième, diſtance d'environ onze ou douze lieues, la route eſt S. E. $\frac{1}{4}$ Sud. La haute terre de *Queda Banca* & la deuxième pointe de *Sumatra*, giſent entr'elles E. N. E. & O. S. O.; le canal a près de cinq lieues de large; & l'on a dans le milieu 24 braſſes d'eau. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes par 13 braſſes; *Monopin-Hill* nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ rhumb O., & la troiſième pointe de *Sumatra* au S. E $\frac{1}{4}$ E. de deux à trois lieues de diſtance. Nous apperçûmes alors pluſieurs vaiſſeaux, dont la plupart portoient pavillon Hollandois. Dans la nuit, nous eûmes des vents très-frais & par grains, avec du tonnerre, des éclairs

& une grande pluie ; mais, comme la tenue étoit très-forte dans ce mouillage, la bonté de nos cables nous rassuroit sur le danger d'être jettés à la côte. Ann. 1765. Novembre.

Le lendemain au matin, 17, le courant ou la marée portoit au S. E. avec une vîtesse que j'estimai de trois nœuds par heure. Nous appareillâmes à cinq heures par un vent d'Ouest modéré & un tems brumeux. Dans la nuit, la direction de la marée changea, & reversa avec la même force dans le N. O.; ainsi, la marée en cet endroit monte ou descend douze heures de suite.

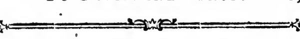
Le 19, nous parlâmes à un Senault Anglois de notre Compagnie des Indes, il étoit parti de *Bencoolen* pour se rendre à *Malacca* & ensuite au *Bengale*; nous nous trouvions alors avec les premières provisions du vaisseau, qui étoient entièrement corrompues; le bœuf & le porc exhaloient une odeur insupportable, & notre pain fourmilloit de vers. Le Maître du Senault n'eut pas plutôt appris notre situation, qu'il nous envoya un mouton, une douzaine de volailles & une tortue; ce qui étoit, je pense, la moitié de ses provisions; & il eut la générosité de ne vouloir rien accepter que nos remerciemens : c'est avec plaisir que je lui paie ce tribut de reconnoissance; & je suis bien fâché de ne pas me

rappeller son nom, ni celui de son vaisseau.

Ann. 1765. Novembre.

Dans l'après-midi, nous rangeâmes la pointe de *Sumatra*, & les sondes, le long de la côte du Nord, à la distance d'un mille & demi du rivage, furent de 14 brasses. A trois heures & demie, nous laissâmes tomber l'ancre, & j'envoyai un canot pour reconnoître les sondes, à cause des écueils qui s'étendent au Nord de l'isle appellée *Lucipara*, qui nous restoit au S. E. $\frac{1}{4}$ à la distance d'environ six lieues. La brise trop foible, & le flot qui portoit fortement au Nord ne nous permirent pas de passer entre ces écueils & la côte de *Sumatra*, avant le 20 après-midi. Les sondes furent régulièrement de 9 & 10 brasses en prolongeant l'isle, & de 5 & 6 brasses en côtoyant *Sumatra*. Ce canal, continuellement fréquenté, est trop bien connu pour que je doive insérer ici les particularités de notre passage. Je dirai seulement que le mercredi, 17, à six heures du soir, nous passâmes entre les isles *Edam* & *Horn*, & nous entrâmes dans la rade de *Batavia*. A huit heures, nous jettâmes l'ancre à quelque distance des vaisseaux, l'isle d'*Onrust* nous restant à l'O. N. O. à la distance de cinq ou six milles.





CHAPITRE XIII.

Séjour à Batavia, *& départ de ce Port.*

LE LENDEMAIN, qui étoit le 28 de Novembre conformément à notre journal, mais qui se trouvoit être le 29, selon la vraie date d'Europe, sur laquelle nous avions perdu un jour en suivant le cours annuel du soleil, nous vînmes mouiller plus près de la ville, & nous saluâmes le fort d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avoit dans cette rade plus de cent vaisseaux, grands ou petits, & de ce nombre un gros vaisseau Anglois de Bombay, qui nous salua de treize coups de canon.

ANN. 1765. Novembre.

LA Compagnie Hollandoise entretient toujours ici un vaisseau amiral. Le Commandant de cette patache, qui, parmi ses compatriotes, est un personnage de conséquence, jugea à propos d'envoyer son canot à mon bord; le conducteur aussi mal vêtu qu'il avoit mauvaise mine, me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle étoit notre destination, & me fit plusieurs autres questions non moins impertinentes; il se disposa en même-tems à écrire mes réponses; mais

ANN. 1765. Novembre.

je lui épargnai cette peine : il fut prié de quitter sur-le-champ mon bord & de retourner dans son canot, ce qu'il fit sans répliquer.

A notre arrivée à *Batavia*, nous n'avions pas un seul malade dans les deux équipages; mais sachant que l'air y est plus malsain qu'en aucun endroit des Indes, dans la saison des pluies qui étoit prochaine, & que l'arrack y est très-commun, je résolus d'en partir aussi-tôt que nous serions prêts à remettre en mer. Je descendis pour faire visite au Général; mais il étoit à sa maison de campagne, qui est à quatre milles environ de *Batavia* : je trouvai cependant un Officier, qu'on nomme *le Sabandar* & qui est l'introducteur des Etrangers. Il me proposa obligeamment de me conduire chez son Excellence, si je l'aimois mieux que d'attendre son retour. J'acceptai ses offres & nous partîmes sans différer. Le Général me fit le plus gracieux accueil, & me laissa le choix de chercher un logement dans la ville, si je ne voulois pas en prendre un à l'hôtel. Cet hôtel est une grande & belle maison, que le Général afferme à un particulier, avec le privilége exclusif de loger tous les Etrangers, qui sont toujours en très-grand nombre. Un habitant qui oseroit donner un lit à un Etranger, ne fût-ce que pour une seule

nuit, payeroit une amende de 500 rixdalers; ce qui fait près de 2500 livres, monnoie de France. Il est peu de grands édifices à *Batavia*, les maisons joignent à la régularité de la construction tout ce qui peut en rendre l'intérieur agréable & commode. Les rues sont larges, bien percées, & la plupart traversées par des canaux bordés de grands arbres des deux côtés. Ces canaux, qui lui donnent l'apparence des villes de Hollande, sont sans doute commodes pour les négocians, qui peuvent faire conduire par eau les marchandises devant leurs portes; mais ils doivent aussi entretenir une humidité pernicieuse aux habitans. On conçoit que la ville étant bâtie sur un terrein marécageux, les canaux sont nécessaires pour l'écoulement des eaux; mais les arbres qui les embellissent, gênent la circulation de l'air, & s'opposent à la dispersion des vapeurs qui s'en élèvent.

IL n'est guère de ville en Europe plus peuplée. *Batavia* semble être le centre de réunion de toutes les nations : les Hollandois, les Portugais, les Chinois, les Persans, les Maures, les Malais, les Javans habitent cette ville & composent la société. Les Chinois ont un quartier séparé. Ce sont eux qui y font le plus grand commerce : car il arrive annuellement dans cette rade dix ou douze

ANN. 1755. Novembre. grosses jonques de la Chine. C'est en grande partie, à la richesse de ce commerce qu'est dûe l'opulence dont les Hollandois jouissent à *Batavia*. Si la variété des plaisirs, la bonne chère, & les productions de la terre les plus capables de flatter le goût, concourent à rendre ce séjour agréable, la jouissance en est troublée par une infinité d'insectes venimeux qui ne vous laissent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y est sur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal, qu'ombragent des rangées de grands & superbes arbres; & au-delà de ce canal, navigable pour de très-grosses barques, les maisons de campagne des habitans offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils résident, autant que les affaires peuvent le leur permettre, dans ces belles maisons de plaisance où ils respirent un air plus pur & plus salubre que dans la ville. Le luxe y est à un tel degré, que c'est presqu'un déshonneur que d'y être à pied.

IMPATIENT de quitter *Batavia* où nous étions arrivés le 28 Novembre, je pressois notre expédition. Dès que nous eûmes embarqué les rafraîchissemens, une provision de riz & d'arrack pour le reste du voyage,

Décembre. nous appareillâmes; &, le 10 Décembre, nous fîmes

fîmes voile de cette rade. Le fort nous salua d'onze coups de canon, & le vaisseau amiral de treize, qui furent rendus de mon bord. Nous reçûmes aussi le salut d'un vaisseau Anglois. Nous gouvernâmes sur l'isle *du Prince*, qui est dans le détroit de *la Sonde*; &, le 14, nous y vînmes mouiller. Dans ce passage il nous vint de la côte de *Java* des canots chargés de tortues; ils nous en fournirent une si grande quantité, qu'on ne servoit rien autre chose aux deux équipages. Nous restâmes à l'ancre jusqu'au 19 devant l'isle *du Prince*, où nous ne vécûmes encore que de tortues, que les habitans de l'isle nous vendoient à très-bon compte. Après y avoir fait de l'eau & du bois, autant que nous pûmes en prendre, nous mîmes à la voile, & avant la nuit nous avions doublé la pointe de l'isle de *Java*. Ce fut alors qu'une fièvre putride parut se développer avec fureur dans nos équipages; trois de mes matelots en moururent, & plusieurs autres furent si malades qu'on les jugeoit sans espérance. Cependant nous n'avions pas perdu un seul homme à *Batavia*; ce qui fut regardé, malgré la brièveté de notre séjour, comme un exemple extraordinaire de bonheur. Nous ne fûmes pas quinze jours en mer, que nous eûmes la consolation de voir tous nos malades parfaitement rétablis.

ANN. 1765. Décembre.

CHAPITRE XIV.

Arrivée au Cap de Bonne-Espérance. *Retour en Angleterre.*

ANN. 1766. Février.

NOUS CONTINUAMES de faire voile près de quarante-huit jours, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Seulement, dans cet intervalle de tems, nous eûmes le malheur de perdre un de nos meilleurs canonniers. Il se laissa tomber du bord, & tous nos efforts ne purent le sauver. Le 10 Février, nous eûmes la vue de la côte d'Afrique, dont nous n'étions plus qu'à sept lieues, & qui s'étendoit depuis le N. N. O. jusqu'au N. Est. Elle paroissoit coupée en plusieurs hautes montagnes entre lesquelles on voyoit le terre s'abaisser en pente douce & couverte de sable blanc. Sa latitude S. étoit de 34^d 15', & sa longitude O. de 21^d 45'. L'aiguille aimantée déclinoit de 22^d à l'Ouest; & la sonde nous rendit 53 brasses, fond de gros sable brun.

NOUS portâmes sur la terre, & lorsque nous en fûmes à deux lieues environ, nous vîmes une épaisse fumée qui s'élevoit d'une plage sablonneuse. J'imaginai que cette fumée étoit produite par les Hottentots, & j'étois surpris qu'ils choisissent pour leur résidence

cette partie de la côte, qui ne paroît être composée que de dudes, où l'on n'apperçoit ni arbisseau, ni verdure, & sur laquelle la mer brise avec une violence qui doit y rendre la pêche impraticable.

ANN. 1766. Févrieṛ.

LE 12, à trois heures après midi, nous doublâmes le cap *Lagullas*, d'où la côte court O. N. O. jusqu'au cap de *Bonne-Espérance*, qui en est éloigné de trente lieues. Le jour suivant, 13, nous passâmes entre l'isle *Pingoin* & la *Pointe Verte*, & nous entrâmes dans la baie *des Tables* sous nos huniers tous les ris pris; les vents étant au S. S. E. grand frais & par grains violens. A trois heures après midi, nous laissâmes tomber l'ancre, & nous saluâmes le fort qui nous rendit le salut. Les Hollandois me dirent qu'aucun de leurs vaisseaux n'auroit osé entrer dans la baie avec un vent si désavantageux, & qu'ils nous avoient vu avec suprise entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude, qu'on ne le fait d'ordinaire par le vent le plus favorable.

LE lendemain, 14, dans la matinée, je descendis à terre pour me rendre chez le Gouverneur : sa voiture m'attendoit déja sur le rivage. Je vis un homme avancé en âge, & très-populaire : il me reçut avec une extrême politesse : il eut l'honnêteté de m'offrir un appartement dans la maison de la Compagnie

Ann. 1766. Fevrier.

durant mon séjour au Cap, & me pria de disposer de sa voiture, comme si elle m'appartenoit. Etant un jour à dîner chez lui avec quelques autres personnes, j'eus occasion de parler de la fumée que j'avois vue sur une plage sablonneuse en un endroit de la côte où tout annonçoit la stérilité de la terre; & j'ajoutai que cela m'avoit causé quelque étonnement. Il me dit qu'il n'y avoit pas long-tems qu'un autre vaisseau, qui s'étoit approché de cette partie de la côte, avoit vu comme moi cette grande fumée, quoique cette terre, qu'on supposoit être une isle, fût inhabitée; il m'apprit à ce sujet qu'il y avoit près de deux ans que deux vaisseaux Hollandois de la Compagnie des Indes avoient fait voile de *Batavia* pour le Cap, & que jamais on n'en avoit eu de nouvelle; il soupçonnoit que l'un de ces deux vaisseaux, ou même tous les deux, avoient fait naufrage sur cet endroit de la côte, & que les fumées qu'on avoit apperçues venoient de ces malheureux qui s'y étoient perdus; & il ajouta qu'on avoit déjà envoyé plusieurs fois des bateaux pour éclaircir ces conjectures, mais que la mer brisoit sur la côte avec tant de furie, qu'ils avoient été forcés de revenir sans oser y descendre. Je fus touché du récit d'une si triste aventure, & je regrettai de n'en avoir pas été informé auparavant; car j'aurois

fait tous mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils doivent probablement périr de misère. Ann. 1766. Février.

Le Cap est une excellente relâche pour les vaisseaux qui doivent doubler cette pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en est très-frais, la campagne très-belle, & l'on y trouve en abondance des rafaîchissemens de toute espèce. Le jardin de la Compagnie est un endroit délicieux : à l'un des bouts de ce jardin, est une ménagerie qui appartient au Gouverneur; il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux & rares : j'y ai vu trois belles autruches & quatre zèbres d'une taille extraordinaire. Nos gens, à qui je permettois d'aller à terre chacun à leur tour, profitoient de cette liberté pour se régaler des vins du Cap, & ils ne revenoient guère à bord sans en avoir bu avec excès. Tandis que nous étions dans cette rade, nous vîmes arriver plusieurs vaisseaux, les uns Hollandois, les autres François, quelques-uns Danois, mais il n'y en avoit point qui n'eût une destination ultérieure.

Après un séjour, que j'avois prolongé jusqu'à trois semaines pour laisser aux équipages le tems de se remettre des fatigues qu'ils avoient essuyées, je pris congé du bon vieux Gouverneur, & muni de tous les rafraîchis-

ANN. 1766. Mars.

femens néceffaires, je fis voile, le 7 Mars, de la baie *des Tables*, par un vent très-favorable du Sud-Eft.

Le 16, à fix heures du matin, nous eûmes la vue de l'ifle de *Sainte-Hélène*, dans l'O. ¼ N. O., diftante d'environ feize lieues; & fur le midi, nous apperçûmes un gros vaiffeau portant pavillon françois. Nous continuâmes notre route, & quelques jours après, comme nous faifions voile par un très-beau tems & un vent frais, à une diftance confidérable de la terre, le vaiffeau reçut une fecouffe auffi rude que s'il eût donné fur un banc : la violence de ce mouvement nous alarma tous, & nous courûmes fur le pont; nous vîmes la mer fe teindre de fang dans une très-grande étendue; ce qui diffipa nos craintes. Nous en conclûmes que nous avions touché fur une baleine ou fur un grampus, & que vraifemblablement notre vaiffeau n'en avoit reçu aucun dommage; ce qui eft vrai. Dans ce même tems nous perdîmes le fecond maître charpentier, jeune homme induftrieux & actif; il avoit prefque toujours été dans un état de langueur depuis notre départ de *Batavia*.

Le 25, nous pafsâmes la ligne par 17d 10' de longitude O. Le lendemain matin, le Capitaine Cumming fe rendit à mon bord pour m'in-

former que trois pièces de la ferrure de son gouvernail étoient rompues, ce qui le mettoit hors de service. J'envoyai sur-le-champ le charpentier visiter ce gouvernail, qu'il trouva en plus mauvais état encore que ne l'avoit dit le Capitaine. Les gonds & les rosettes étoient si usés qu'ils ne pouvoient absolument plus supporter le gouvernail. Le charpentier prit le parti d'en faire une machine pareille à celle qu'on avoit faite pour l'*Ipswich*, & qui avoit servi à le reconduire en Angleterre. Cette machine fut achevée en cinq jours environ. La *Tamar* s'en servit avec succès; mais, craignant qu'elle ne fût hors d'état de se soutenir contre un vent violent qui la jetteroit à la côte, j'ordonnai à M. Cumming de faire voile pour *Antigoa*, où il pourroit échouer le vaisseau, & y faire réparer son gouvernail avec une nouvelle garniture de gonds & de rosettes qu'il avoit de rechange, car celle de la *Tamar*, étant en fer, on ne devoit pas s'attendre qu'elle durât autant que celle du *Dauphin* qui étoit de cuivre ainsi que son doublage.

LA *Tamar*, conformément à ses nouveux ordres, se sépara de nous le premier d'Avril, & gouverna sur les isles *Antilles*. Lorsque nous arrivâmes par les 34 de latitude S., & 35^{d} de longitude Ouest, les vents grands frais &

Avril.

ANN. 1766. Avril.

variables du O. S. O. au O. N. O., & une mer terrible qui brisa autour de nous durant six jours consécutifs, nous chassèrent jusqu'à la hauteur de 48^{d} N. par les 14^{d} de longitude

Mai.

Ouest. Le 7 Mai, à sept heures du matin, nous eûmes connoissance des isles *Sorlingue*, neuf semaines après notre départ du Cap de *Bonne-Espérence*, & un voyage de vingt-deux mois & quelques jours; le 9, nous mouillâmes aux *Dunes*. Le même jour je descendis à *Déal*, & je partis pour me rendre à *Londres*.

Fin du Voyage de Byron.



TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE BYRON.

Fin de la Table des Chapitres.